A30c

John Carter Brown

JOHN CARTER BROWN

MEMOIRES

GÉOGRAPHIQUES, PHYSIQUES ET HISTORIQUES,

Sur l'Asie, l'Afrique & l'Amérique.

TOME SECOND.

RPJCB

MEMOIRES
GÉOGRAPHIQUES, PHYSIQUES ET HISTORIQUES.

Sur l'Asie, l'Afrique & l'Amérique.

Tirés des Lettres Édifiantes, & des Voyages des Missionnaires Jésuites.

Par l'Auteur des Mélanges intéressans & curieux.

TOME SECOND.

A PARIS;
Chez DURAND, Neveu, Libraire, rue Saint Jacques, à la Sagesse.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

RPJCB

MEMOIRES GÉOGRAPHIQUES, PHYSIQUES ET HISTORIQUES.

CHAPITRE PREMIER.

§. I.

Royaume et Isles de Lieou-Kieou Tributaires de la Chine.

C'Est au P. Gaubil Jésuite, Missionnaire à Pekin, qu'on doit une connoissance exacte de ce Royaume : comme jusqu'à présent on n'en avoit eu que des notions très-superficielles, nous croyons rendre service à ceux qui cultivent la Géographie, soit par goût, soit par état, de recueillir dans cet article tout ce qui a été dit de ces Isles.

L'Empereur *Kanghi* ayant résolu en 1719 d'envoyer un Ambassadeur au

Roi de *Lieou-Kieou*, fit choix pour cette importante commission, d'un des grands docteurs de l'Empire, nommé *Supao-Koang* ; ce docteur partit dans la cinquieme lune de 1719, revint à Pekin dans la seconde lune de 1720, & fit imprimer en 1721, en deux volumes, la relation de son voyage ; il est le premier qui ait donné, des Isles de *Lieou-Kieou*, une connoissance juste & détaillée ; & il paroît à cet égard mériter d'autant plus de créance, qu'étant sur les lieux mêmes, *il a*, dit-il, *examiné avec soin, selon les ordres de l'Empereur, tout ce qu'il a trouvé de curieux & d'intéressant sur la situation & le nombre des Isles de Lieou-Kieou, sur l'histoire, sur la religion, la langue, les mœurs & usages des peuples qui les habitent.* C'est cet ouvrage de *Supao-Koang* qui fournira la meilleure partie de ce qu'on trouvera dans les quatre paragraphes suivans.

§. II.

Détails Géographiques sur le nombre & la situation des Isles de Lieou-Kieou.

Ces Isles, placées entre la Corée, l'Isle Formose & le Japon, sont au nombre de trente-six. L'Isle capitale est

la grande Isle qui s'appelle *Lieou-Kieou*. Les autres ont chacune un nom particulier. Nos anciens Missionnaires de la Chine & du Japon en ont parlé sous le nom de *Lequeo* ou *Lequeyo*. Riccioli les appelle *Loqueo*, de même que le livre Portugais de l'art de naviger, imprimé à Lisbonne en 1712. Kaempfer les nomme *Riu-Ku*.

Le P. Martini Jésuite, s'est trompé quand il a dit dans son Atlas, que les Chinois donnent le nom de *grand Lieou-Kieou* à l'Isle de Formose. Ce nom n'appartient qu'à la grande Isle où le Roi fait sa demeure & où il tient sa cour. Il ne faut, pour en convenir, qu'ouvrir l'histoire Chinoise de la derniere dynastie. Quant au nom de *petit Lieou-Kieou*, il a été donné par les Chinois, sur-tout par les pilotes & les écrivains, aux parties boréales & occidentales de l'Isle Formose. Il est vrai cependant que dans la carte de l'Isle Formose faite par les Missionnaires au tems de Cang-Hi, on voit vers la côte occidentale de cette Isle, une autre petite Isle à qui l'on donne le nom de petit *Lieou-Kieou*.

La grande Isle a, du sud au nord,

près de quatre cens quarante lis, & cent vingt ou cent trente lis de l'ouest à l'est. Du côté du sud, cette distance d'ouest à l'est ne va pas à cent lis; le li dont il est ici question, est la mesure des chemins, usitée à la Chine. Deux cens lis font vingt lieues marines, ou un degré d'un grand cercle.

La cour du Roi réside dans la partie occidentale & australe de l'Isle. Le territoire qu'elle occupe s'appelle *Cheouli*; c'est là qu'est la Ville royale, nommée *Kint-Ching*; on n'en a pas marqué la grandeur, mais on assure que son enceinte est d'assez petite étendue. Près de-là est le palais du Roi, placé sur une montagne. On lui donne quatre lis de tour. Il a quatre grandes portes; l'une au nord, l'autre au sud, la troisieme à l'est, & la quatrieme regarde l'ouest. Celle-ci est la grande entrée.

A dix lis de cette entrée, & à l'ouest, est un bon port de mer, nommée *Napa-Kiang*. L'espace entre ce port & le palais n'est presque qu'une Ville continuelle. On trouve au nord & au sud une levée très-bien construite, appellée *Pao-Tay*; c'est-à-dire, *Batteries de canon*; toutes les avenues qui y conduisent sont,

dit-on, d'une grande beauté, de même que celles du palais du Roi, de ses maisons de plaisance, de quelques grands temples du collége impérial, & de l'hôtel de l'ambassadeur Chinois.

Du palais, on a une vûe charmante qui s'étend sur le port, sur la ville de Kint-Ching, sur un grand nombre de villes, bourgs, villages, bonzeries, jardins & maisons de plaisance. La longitude de ce palais est de 146 degrés 26 à 27 minutes, & sa latitude est de 26 degrés 2 minutes.

Pour connoître la véritable route de la Chine à *Cheouli*, il faut bien être instruit des particularités suivantes; à l'embouchure de la riviere de *Fontcheou-fou*, il y a plusieurs petites Isles; c'est de quelques-unes de ces Isles que les grands vaisseaux Chinois partent pour l'Isle de *Lieou-Kieou*. Il seroit dangereux d'aller atterrir au nord, ou même au nord ouest du port de *Napa-Kiang*. Les Chinois, pour plus grande sûreté, vont reconnoître la partie boréale de l'Isle Formose. De-là, allant vers l'est, & prenant un peu du sud, ils vont reconnoître des islots que peu de tems après ils laissent au nord. Ensuite ils

vont au nord de l'Isle *KouMichan*, évitant avec soin des écueils & des basses dangéreuses qui s'y trouvent. Enfin de *Kou-Michan*, prenant de l'est & du nord, on va sûrement au port de *Napa-Kiang*, sans s'exposer à se trouver au nord, d'où on auroit souvent bien de la peine à entrer dans le port. Les vaisseaux qui vont de la Chine à *Lieou-Kieou*, & de *Lieou-Kieou* à la Chine, doivent être forts, & avoir bon nombre de matelots, à cause des orages auxquels ces mers sont sujettes.

A l'égard des trente-six Isles qui composent les états du Roi de *Lieou-Kieou*, on en compte huit au nord-est de la grande Isle, cinq au nord-ouest de *Cheouli*, quatre à l'est: trois à l'ouest: sept au sud: & neuf au sud-ouest.

Les huit Isles du nord-est sont: *Yeou-lun*, éloigné de *Cheouli* - - de 500 lis.

Yongtchang-Pou - - - - de 500

Tou-Kou en est éloigné - de 600

Yeoula, au nord-est de *Tou-Kou*, en est éloigné - - - - de 38

Ou-Kinou, au nord-est de *Tou-Kou* - - - - - - - - de 40

Kia-Ki-Luma, au nord est de *Cheouli* - - - - - - - de 771.

Tatao - - - - - de 800 lis
Ki-Ki-Ai, à l'eſt de *Tatao* - de 100

Tatao eſt une aſſez grande Iſle qui a cent trente lis du ſud au nord. On n'en dit pas la grandeur de l'eſt à l'oueſt. Elle a dans le pays le nom de *Ou-Fou-Chima*; c'eſt-à-dire, l'Iſle *Ou-Fou*; car en langage Japonois, & dans le *Lieou-Kieou*, *Chima* ſignifie Iſle. On ne dit rien de la grandeur des ſept autres Iſles.

Il faut obſerver qu'au nord de *Tatao*, il eſt une grande Iſle nommée *Tanaxuma*; & que vers le nord & nord-oueſt on remarque ſept autres Iſles (en Chinois *Tſitao*), leſquelles ſont au ſud d'un pays du Japon nommé *Sat-Suma*, en Chinois *Samo-Tcheou*, & dépendent du Japon. Le P. Briet a donné place à ces Iſles dans ſa carte; & le P. Riccioli, dans ſa géographie, marque leur latitude & leur longitude, en les nommant *Tanaxuma*. *Supao-Koang*, ne nous apprend ni leur diſtance mutuelle, ni leur diſtance du Japon.

Pour revenir aux huit Iſles du nord-eſt de *Lieou-Kieou*, M. Daſſié, dans le routier des Indes, rapporte une route de la Province de *Fokien*, au Japon, qui

peut donner des éclairciſſemens ſur ces Iſles; cet auteur dit que, pour aller de *Fokien* au pays de *Bungo* du Japon, il faut aller reconnoître l'Iſle nommée *Petit Le-Queo* ou *Lieou-Kieou*, qu'il marque à 25 degrés de latitude boréale; & qu'il dit être éloignée de 20 lieues de la côte de *Fokien*. Après avoir paſſé cette Iſle, il faut aller à la hauteur de 25 degrés 30 minutes, & tenir la route du nord-eſt & Eſt-nord-eſt; en ſuivant cette route, on vient ſur les Iſles qui ſont au ſud de l'Iſle *Tanaxuma*; il dit que ces Iſles vont depuis le 26^e. degré 30 minutes de latitude, juſqu'au 30^e. degré 30 minutes. Mais c'eſt les placer trop au nord. Il ajoute que ces Iſles ſont au nombre de ſept, hautes & petites; que les trois premieres ont un écueil. Il parle de l'écueil de l'iſle *Koumi-Chan*, dont il ne ſavoit pas le nom, de même qu'il ignoroit la grandeur de l'iſle de *Lieou-khieou*; il dit qu'ayant paſſé ces ſept iſles, on voit à ſix lieues au nord-eſt, deux autres iſles, qui ſont eſt & oueſt; ce ſont les iſles *Tatao* & *Ki-Ki-ai*; que celle de l'eſt eſt la moindre; qu'entre les deux il y a un bon paſſage, & que la plus grande

eſt haute & longue ; qu'à quatre lieues au nord de la pointe orientale de cette iſle, eſt l'iſle *Tanaxuma* ; qu'à huit lieues au nord de *Tanaxuma*, eſt un grand & haut pays qui s'étend dix lieues, Eſt & oueſt, (c'eſt le Japon) ; & qu'à l'extrémité occidentale de cette côte, eſt le golphe de *Cangoxima*, (c'eſt le nom d'un port de l'iſle *Sat-Suma*, dépendante du Japon, où aborda ſaint François *Xavier*) ; & le havre de *Amango*, au-deſſus duquel eſt une montagne haute & pointue. M. Daſſié parle enſuite de la route à tenir pour aller au pays voiſin de *Fiunga* & *Bungo*, & au port de *Tonara*.

Les cinq iſles au *nord-oueſt* de *Cheouli*, ſont *Touna-Kichan*, *Gan-Kini-Chan*, *Ki-chan*, *Yekichan* & *Lun-Hoangchan*. On ne dit pas qu'elle eſt la diſtance des trois premieres ; mais *Yekichang* eſt à trois cens lis, ou trente lieues de *Cheouli* ; & *Lun-Hoang-Chang* en eſt éloigné de trois cens cinquante lis, ou de trente-cinq lieues. Ce mot *Lun-Hoang-Chang* veut dire *Montagne de ſouffre*. Au reſte, il ne faut pas la confondre avec une iſle de ſouffre marquée dans pluſieurs cartes, près de la côte orientale & auſtrale de la partie du Japon, appellée

Ximo : l'isle dont il s'agit ici, est différente, & dépend de *Lieou-Kieou*. Près de-là sont de petites éminences, appellées monceaux de cendres. Le Roi de *Lieou-Kieou* tire de cette isle une grande quantité d'excellent souffre.

Ces quatre isles à l'*est* sont ; *Konta-Kia* à cent quarante cinq lis de *Cheouli*, *Tsin-Kinou*, *Yki* & *Pama* ; celle-ci comprend deux isles, l'une au sud, l'autre au nord, qui sont si près l'une de l'autre, qu'on ne les compte que pour une sous le nom de *Pama*.

Les trois isles à l'*ouest* sont ; *Matchi-Chan*, qui est entourée de cinq islots, & qui est à cent trente lis de *Cheouli* ; une autre *Matchi-Chan* & *Koumi-Chan*, que je crois n'être éloigné de *Cheouli* que de cent cinquante lis ou environ, quoique *Supao-Koang* la mette à une bien plus grande distance.

Les sept isles au sud de *Cheouli*, qui sont nommées les isles de *Tai-Ping-Chan* sont, 1°. *Tai-Ping-Chan*, qu'on appelle aussi *Makou-Chan*. Le docteur Chinois lui donne soixante lis de tour, & la dit éloignée de *Cheouli* de deux mille lis : plusieurs au contraire assurent qu'elle est beaucoup plus grande & moins éloignée que ne le prétend le docteur. Les autres

isles, dont on ne marque pas la distance, sont, *Ykima* au sud est de *Tai-Ping-Chan*, *Yleang-Pa* au sud-ouest, *Koulima* à l'ouest, *Talama* aussi à l'ouest, *Mienna* au sud-ouest, & *Oukomi* au nord-ouest.

Enfin les neuf isles au *sud-ouest de Cheouli*, sont:

Pat-Chongchan, qui est au sud-ouest, de *Tai-Ping-Chan*, & en est éloignée de quarante lis.

Oupama, nom de deux petites isles.
Patouma.
Yeouna-Kouni. } au sud-ouest de *Pat-Chong-Chan*.

Ces quatre isles sont voisines de l'isle *Formose*.

Koumi, à l'ouest de *Pat-Chong Chan*, c'est la plus grande des neuf isles. *Takitounou*, à l'est de *Koumi*.

Koulacchima, à l'ouest de *Pat-Chong-Chan*, déclinant un peu au nord: *Olakousekou*, ou ville nouvelle, à l'ouest de *Pat-Chong-Chan*. *Patoulima*, au nord-ouest de *Pat-Chong-Chan*.

§. III.

Annales du Royaume de Lieou-Kieou.

Commençons ces annales par l'ori-

gine fabuleuſe des peuples de ce Royaume, telle que la rapporte le docteur *Supao-Koang*, d'après la tradition commune du pays.

Anciennement un homme & une femme naquirent dans le grand vuide. On les nomme *Omomey-Kieou.* (a) De ce mariage vinrent trois fils, & deux filles. L'aîné de ces trois fils a le titre de *Tien-Sun*, *petit fils du ciel*; c'eſt le premier Roi de *Lieou-Kieou.* Le ſecond fils, eſt la tige des Princes tributaires: le reſte des peuples reconnoît le troiſieme fils pour ſon auteur. L'aînée des filles a le titre d'eſprit céleſte; l'autre a celui d'eſprit de la mer; l'aînée s'appelle *Kunkun*; la cadette ſe nomme *Tcho-tcho.* (b)

Après la mort de *Tien-Sun*, vingt-cinq Dynaſties ont regné ſucceſſive-

(a) Le ſon *o* dans *OmomeyKieou*, eſt ſans doute le ſon *ouo*, ou *vo*, qui veut dire en Japonois, Empereur, Auguſte, &c. & cela dénote une origine Japonoiſe.

(b) On fait encore tous les ans à *Lieou-Kieou*, à la 5e. & 6e. lune, des cérémonies à l'honneur d'*Omomey-Kieou*, comme auteur de l'agriculture; on en fait auſſi en certains tems réglés, pour honorer la mémoire de *Tien-Sun* & de ſes deux ſœurs.

ment ſur ce pays : leur durée, à compter depuis la premiere année de ce premier Roi, jusqu'à la premiere année de *Chun-Tien*, dont on parlera dans la ſuite, eſt de 17802 années, telle eſt l'antiquité chimérique que ces peuples s'attribuent, & dont ils ſont ſi jaloux.

On ne ſait rien de clair & de certain ſur les Princes qu'on ſuppoſe avoir formé ce grand nombre de Dynaſties. Tout ce qu'on peut aſſurer, c'eſt qu'avant l'année 605 de J. C. l'hiſtoire Chinoiſe ne fait nulle mention d'un pays appellé *Lieou-Kieou*. Cette iſle, & celle de *Pong-hou*, de *Formoſe*, & autres voiſines, étoient diſtinguées par le nom de barbares orientaux. Le Japon s'appelloit *Ouo*; la Corée avoit le nom de *Kaoli*.

Ce fut donc l'an 605 que l'Empereur de la Dynaſtie de Souy ayant oui dire qu'il y avoit des iſles dont le nom étoit *Lieou-Kieou*, voulut en connoître la ſituation. Ce Prince y envoya des Chinois; mais ce fut inutilement; faute d'interpretes, ils ne purent y acquerir les connoiſſances qu'ils y étoient allés chercher. Ils amenerent ſeulement avec eux quelques inſulaires à *Sigan-Fou*, capitale de la province de *Chenſy*, &

séjour de la cour sous la *Dinastie-Souy*.

Par bonheur, dans ce tems-là même il se trouva à la cour un envoyé du Roi du Japon. Cet envoyé & ses gens connurent d'abord que ces hommes nouvellement arrivés, étoient des insulaires de *Lieou-Kieou*. Ils parlerent de cette contrée, comme d'un pays pauvre & misérable, dont les habitans étoient des barbares. L'Empereur Chinois apprit ensuite que la principale isle étoit à l'orient de la ville qu'on appelle aujourd'hui *Font-Cheou-Fou*, capitale de la province de *Fokien*, & que dans cinq jours, à peu près, on pouvoit aller de *Font-Cheou-Fou*, à l'isle où le Roi tenoit sa cour.

Sur ces nouvelles, l'Empereur *Yangti* envoya à *Lieou-Kieou* des gens instruits & des interpretes, pour déclarer au prince qu'il devoit reconnoître pour son souverain l'Empereur de la Chine, & lui faire hommage. Cette proposition, comme on devoit s'y attendre, fut très-mal reçue ; le prince de *Lieou-Kieou*, renvoya les Chinois ; & pour toute réponse leur dit fierement qu'il ne reconnoissoit aucun prince au-dessus de lui. On conçoit avec quel dépit

l'Empereur reçut la maniere méprisante dont on avoit traité ses prétentions. Il fit au plutôt équiper une flotte dans le *Fokien*, & y fit embarquer plus de dix mille hommes de bonnes troupes. La flotte mit à la voile & arriva heureusement. L'armée, malgré les efforts des gens du pays, fit la descente dans la grande isle de *Lieou-Kieou* : & le Roi qui s'étoit mis à la tête de ses troupes pour repousser les Chinois, ayant été tué dans le combat, les Chinois pillerent, brulerent la ville royale, firent plus de cinq mille esclaves, & reprirent la route de la Chine.

L'histoire Chinoise de la *Dynastie-Souy* dit que les peuples de *Lieou-Kieou* n'avoient point alors de lettres & de caracteres, qu'ils n'avoient ni petits bâtons, ni fourchettes pour manger; que les princes, les grands, le peuple, le roi même vivoient fort simplement; qu'on y reconnoissoit des loix fixes pour les mariages & pour les enterremens; qu'on y avoit du respect pour les ancêtres morts, & qu'on étoit exact à garder le deuil. Dans les grandes cérémonies, consacrées aux esprits, on immoloit une personne à leur honneur;

mais cette coutume fut enſuite abolie; on battoit ceux qui étoient coupables de quelque faute; & ſi le crime méritoit la mort, le coupable étoit aſſommé à coups de maſſue.

Les Empereurs Chinois de la Dynaſtie *Tang*, ceux des cinq petites Dynaſties qui régnerent enſuite, & ceux de la Dynaſtie de *Song*, quoiqu'inſtruits ſur l'iſle de *Lieou-Kieou*, ne penſerent pas à ſe la rendre tributaire; & de leur côté, les princes de cette iſle ne s'aviſerent pas non plus d'envoyer des députés à l'Empereur de la Chine. Cependant les marchands Chinois ne laiſſoient pas d'aller faire commerce, ſoit au grand *Lieou-Kieou* qui avoit un Roi, ſoit au petit *Lieou-Kieou*, autrement dit l'iſle *Formoſe*, qui, quoique plus grand que l'autre, avoit le nom de petit, parce qu'il n'étoit habité que par un petit nombre de barbares, dont les villages étoient indépendans les uns des autres.

L'an de J. C. 1291, *Chit Sou*, Empereur de la Dynaſtie *Yven*, voulut faire revivre les prétentions des Chinois ſur *Lieou-Kieou*; il fit équiper une flotte pour aller ſubjuguer cette iſle; mais une

tentative de cette nature n'étoit pas du goût des Tartares & des Chinois. Depuis le malheur de l'armée Chinoiſe & Tartare dans l'expédition contre le Japon, ils étoient dégoutés de ces ſortes d'entrepriſe. La flotte de l'Empereur *Chit-Sou* n'alla donc qu'aux iſles de *Pong-Hou*, & à la côte occidentale de *Formoſe*, d'où elle revint dans les ports du *Fokien*, ſous différens prétextes. L'Empereur abandonna ſon entrepriſe, & ſes ſucceſſeurs ne penſerent plus à ſe rendre maîtres de *Lieou-Kieou*.

Laiſſons parler maintenant le docteur *Supao-Koang*, dans les termes du P. Gaubil ſon interprete, & faiſons connoître les Rois de *Lieou-Kieou*, dont on a une connoiſſance diſtincte.

Le premier eſt *Chun-Tien*, dont on a déja parlé. La premiere année de ſon régne répond à l'année de J. C. 1187. *Chun-Tien* étoit deſcendant des anciens Rois du Japon; mais on ignore en quel tems ſa famille s'établit à *Lieou-Kieou*. Il étoit fils du gouverneur de la ville de *Tali*; & lui-même avant que de parvenir au trône, fut gouverneur de la ville *Pou-Tien*. Un des grands, qui lui diſputa la couronne, & qui ſe nom-

moit *Li-Yong*, ayant été défait & tué, les peuples reconnurent *Chun-Tien* pour leur Roi. Ce fut un prince équitable & attentif à rendre ses sujets heureux. Son regne fut de 51 ans, & il en avoit 72 lorsqu'il mourut. C'est sous son régne que les insulaires de *Lieou-Kieou* eurent des caracteres, & qu'ils apprirent à lire & à écrire. Ces caracteres sont ceux de l'alphabet *Ylouhoà*. (*a*)

On ne dit rien du regne de son fils *Chun-Ma-Chun-Y*; mais on fait de grands éloges de son petit-fils, le Roi *Y-Pem*. Quand il monta sur le trône, il étoit âgé de 44 ans. Dès la seconde année de son regne, une grande famine & une peste désolerent ses états; il fut touché des malheurs de son peuple; il assembla ses grands, & leur communiqua le dessein qu'il avoit d'abdiquer la couronne en faveur de celui qu'ils jugeroient le plus propre à la porter. On proposa un gouverneur d'une ville, descendant des

---

(*a*) Cet alphabet n'est autre chose que l'alphabet *Yrosa* des Japonois. On peut consulter quelque grammaire Japonoise; par exemple, celle du P. Jean Rodrigues, publiée à *Macao* en Portugais l'an 1620.

anciens Rois de *Lieou-Kieou* : il s'appelloit *Ynt-Son*, le Roi le fit venir, le fit son ministre; & voyant ensuite par lui-même l'étendue de son génie & de ses talens, il le déclara Roi, & ne se réserva pour lui & pour ses enfans qu'un médiocre appanage.

Sous le regne de *Ynt-Son*, les isles *Tatao*, *Ki-Kiai* & autres du nord-est, avec celle du nord-ouest, reconnurent *Ynt-Son* pour leur souverain, & devinrent ainsi une partie du Royaume de *Lieou-Kieou*. Ce sage prince fit des réglemens utiles pour la culture des terres & pour le payement des impôts.

Il eut pour successeurs les Rois *Tat-Ching* & *Yn-Sse*, princes estimables par la douceur de leur caractere, & par la sagesse de leur conduite. Mais bien-tôt après tout fut en désordre sous le mauvais gouvernement du Roi *Yut-Ching*, prince avare & voluptueux. Le gouverneur de *King-Kouey-Gin* se révolta, & se fit déclarer Roi de *Chan-Pe*. Le gouverneur de *Tali* se révolta aussi, & prit le nom de Roi de *Chan-Nan*. Ainsi l'isle de *Lieou-Kieou* se vit divisée en trois Royaumes; celui de *Chan-Nan*, celui de *Chan-Pe*, & celui de *Tchon-Chan* dans

lequel eſt *Cheouli* le ſéjour de la cour. C'eſt à cette diviſion qu'il faut rapporter l'origine du nom de trois Rois, ou trois *Mages* qu'on voit dans pluſieurs cartes de *Lieou-Kieou*. Au reſte ces trois états eurent entr'eux de longues & de ſanglantes guerres.

Syouey n'étoit âgé que de 10 ans, quand il monta ſur le trône de ſon pere *Yut-Ching*. Sa mere eut la régence, & gouverna mal. Elle étoit décriée dans tout le Royaume, & elle mécontenta également le peuple & les grands. Auſſi après la mort de *Syouey*, les grands ne voulurent-ils pas reconnoître le prince héritier ſon fils. Ils proclamerent Roi *Tſay Tou*, gouverneur de la ville de *Pontien*. On ne dit pas qu'elle étoit ſa famille; on ſait ſeulement que ſon pere étoit un mandarin, eſtimé ſur-tout par ſes ſoins pour l'agriculture.

Tſaytou fut un prince heureux qui acquit beaucoup de gloire, & qui fut generalement aimé & eſtimé. En 1372 *Hongou*, Empereur Chinois, fondateur de la Dynaſtie *Ming*, lui envoya un grand de ſa cour, pour lui faire part de ſon avénement à la couronne. Le ſeigneur Chinois s'acquitta avec adreſſe

de cette commiſſion. Dans une audience particuliere, il exhorta *Tſaytou* à ſe déclarer prince tributaire de la Chine; & il ménagea ſi bien ſon eſprit, que la propoſition fut acceptée, & que *Tſaytou* demanda en effet à *Hongou* l'inveſtiture de ſes états.

L'empereur qui deſiroit cette démarche, en fut trop charmé, pour ne pas recevoir avec diſtinction les envoyés de *Tſaytou*. Il leur fit de grands préſens, ſoit pour eux, ſoit pour le Roi leur maître, ſoit pour la Reine. Il déclara *Tſaitou* Roi de *Tchongchan*, tributaire de la Chine; & après avoir reçû ſon tribut, qui conſiſtoit en beaux chevaux, en bois de ſenteur, en ſouffre, cuivre, étain, &c. il donna de ſon côté à *Tſaytou* un cachet d'or, & agréa le choix qu'il avoit fait d'un de ſes fils pour prince héritier de ſa couronne.

Les deux Rois, de *Champe* & de *Channan* n'eurent pas plutôt appris que *Tſaytou* avoit envoyé des grands de ſa cour pour ſe reconnoître tributaire de l'Empereur *Hongou*, qu'ils ſuivirent cet exemple. L'empereur en uſa avec eux, comme il avoit fait avec *Tſaytou*. Ils furent reconnus Rois tributaires, &

reçurent de *Hongou* un cachet d'or. L'Empereur repréſenta aux trois Rois leurs véritables intérêts, les exhorta à éviter déſormais les guerres funeſtes qui ravageoient leurs états, & à ſoulager les peuples ruinés par de ſi longues diſſentions. Il fit paſſer enſuite à *Lieou-Kieou* trente-ſix familles Chinoiſes preſque toutes de la province de *Fokien*. Le Roi *Tſaytou* les reçut, leur donna un grand terrein à *Kionmi*, près du port de *Mapakiang*, & leur aſſigna des revenus, en même-tems que l'Empereur leur aſſura de gros appointemens. Ce ſont ces familles qui commencerent à introduire à *Lieou-Kieou* l'uſage des caracteres, la langue ſavante des Chinois, & leurs cérémonies à l'honneur de *Confucius*; d'autre côté, les fils de pluſieurs grands de la cour des trois Rois furent envoyés à *Nanking* pour étudier le Chinois dans le collége impérial; & ces étudians y furent élevés avec diſtinction aux dépens de l'Empereur.

L'iſle de *Lieou-Kieou* avoit alors peu de fer & de porcelaine. L'Empereur *Hongou* y pourvut abondamment. Il fit faire pour le Roi *Tſaytou*, & pour les deux autres Rois, beaucoup d'inſtru-

mens de fer, & une grande quantité de vafes de porcelaine; & le commerce entre *Lieou-Kieou* & la Chine, fut folidement établi au grand profit des deux nations. *Hongou* eut la gloire d'être le premier Empereur Chinois qui eut reçû des ambaffades du Roi de *Lieou-Kieou*; & ce Roi, dans le tems même qu'il fe mettoit dans la dépendance de la Chine, eut la fatisfaction de voir fes états & fa puiffance s'accroître confidérablement. Les ifles que *Supaokoang*, dans fon catalogue appelle les ifles du fud, & du fud-oueft de *Cheouli*, reconnurent pour la premiere fois le Roi de *Lieou-Kieou* pour leur fouverain. *Tfaytou* n'étoit pas homme à leur donner occafion de fe repentir de cette démarche; il traita toujours avec bonté & avec ménagement ces nouveaux fujets; & lui-même n'eut pas non plus à fe repentir de ce qu'il avoit fait pour l'Empereur *Hongou*, qui eut toujours pour lui les plus grands égards.

Tfaytou laiffa en mourant fon Royaume à fon fils *Ouning*. Dès que cette nouvelle fut arrivée à la Chine, l'Empereur *Yonglo* envoya à *Lieou-Kieou* un ambaffadeur pour faire les cérémonies à l'hon-

neur du Roi mort, & pour inſtaller *Ouning*; on fit auſſi de grands préſens au Roi & à la Reine.

Le regne de *Ouning*, & celui de ſon fils *Sſe-tchao* ne fourniſſent à l'hiſtoire aucun événement; mais celui de ſon petit-fils, *Chang-pat-chi*, eſt mémorable par l'avantageuſe réunion qu'il fit à ſon état des deux Royaumes de *Cham-pe* & *Channan*, & par la conſidération ſinguliere où il fut auprès de l'Empereur Chinois *Suentſong*. Il en reçut en effet de grandes ſommes d'argent, & le ſurnom de *Chang* que la famille royale de *Lieou-Kieou* a toujours porté depuis lui, juſqu'au tems préſent.

Les trois regnes ſuivans ſont ſtériles, & ne préſentent aucun fait. Ce fut en 1454, que monta ſur le trône *Chang-tay-kieou*; il eut dès le commencement une guerre civile à ſoutenir; & pour en ſortir avec ſuccès, il ne lui fallut rien moins, que toute la protection de l'Empereur de la Chine. C'étoit ſon propre frere qui entreprenoit de lui enlever la couronne. *Chang-tay-kieou* fut d'abord malheureux; ſon palais fut brulé, ſes magaſins réduits en cendres, ſes troupes battues; mais l'Empereur s'étant déclaré

pour

pour lui, la querelle fut bien-tôt terminée, & il fut dédommagé de toutes ses pertes.

Sous son regne, ses sujets firent avec les Chinois un grand commerce, qui procura à *Lieou-Kieou* une prodigieuse quantité d'argent, & de monnoie de cuivre. Les Chinois même en furent tellement incommodés dans les provinces de *Tchekian* & de *Fokien*, ou la monoie de cuivre devint extrêmement rare, qu'on en porta de grandes plaintes à l'Empereur; & qu'en conséquence la Cour détermina ce qu'on donneroit désormais en marchandises de la Chine, en argent & en monnoie de cuivre, pour les marchandises & les denrées de *Lieou-Kieou*.

On ne dit nulle part qu'il y ait des mines d'argent ou d'or dans cette isle. Ainsi les vases d'or & d'argent que quelqu'uns de ces Rois offrirent en tribut à l'Empereur de la Chine, venoient apparemment du Japon, ou peut-être de la Chine même. Du tems de *Chang-tay-kieou*, on fondit à *Lieou-Kieou* de grandes cloches pour les temples, & pour de hautes tours qu'on voit encore sur quelques montagnes.

Chang-te son fils & son successeur alla en personne dans l'isle *Ki-kiai* qui s'étoit révoltée contre lui, & y soumit les rebelles. Ce prince se fit haïr par ses cruautés.

Après sa mort les grands refuserent de reconnoître pour Roi celui qu'il avoit désigné. Ils mirent sur le trône un seigneur nommé *Chan-y-ven*, natif de l'isle *Yo-pichan*. On n'est pas bien instruit de la généalogie de ce Roi. Les uns le croyent descendant du Roi *Y-pen*; les autres lui donnent pour ancêtres les anciens Rois de *Lieou-Kieou*. Quoiqu'il en soit, ce fut un grand Prince. il arriva de son tems que quelques insulaires de *Lieou-Kieou* qui étoient à la Chine, y commirent quelques désordres. On en prit occasion de déterminer au juste le nombre de personnes qui viendroient à la suite des Ambassadeurs de *Lieou-Kieou*, & la maniere dont le commerce se continueroit entre cette isle & la Chine.

Chang-tching, son petit fils occupa le trône après lui. Il eut un oncle paternel qui gouverna d'abord l'état avec prudence, & qui se retira ensuite dans la ville de *Yvelay*, où ses descendans

possedent encore de grands biens. On voit dans l'histoire que, sous le regne de *Chang-tching*, un vaisseau de *Lieou-Kieou* fit le voyage de *Malaca*; plusieurs autres vaisseaux furent envoyés aussi à *Formose*, aux côtes de *Bungo*, *Fionga*, *Satsuma*, *Arima*, *Amacusa*, *Facata*, & même en Corée, sans compter ceux qui alloient dans le *Fokien*.

Chang-tching sut mettre encore à profit la situation de ses états. Ils devinrent l'Entrepôt du commerce que les Japonois faisoient à la Chine, & que les Chinois faisoient au Japon. Comme ce commerce étoit très considérable, les isles de *Lieou-Kieou* en tiroient un avantage infini par le moyen du grand nombre de vaisseaux qui y abordoient. Et quand la mésintelligence se mettoit entre les deux puissances, le Roi de *Lieou-Kieou* étoit en quelque sorte le médiateur. On en vit un exemple sous le regne de *Kiat-sing*, Empereur Chinois de la Dynastie des *Ming*, qui monta sur le trône en 1522, & qui l'occupa 45 ans.

Les Japonois des côtes du *Ximo*, & des isles de *Goto* & *Firando*, armerent un prodigieux nombre de vaisseaux mon-

tés par des matelots résolus & déterminés ; ces Japonois, de concert avec des pirates Chinois, pillerent plusieurs fois les côtes de *Petchely*, *Chantong*, *Kiangnan*, *Tchekiang*, *Fokien*, *Canton*, & jetterent par tout la consternation. Leur retraite principale étoit *Kilongchan*, poste important au nord de *Formose*. Ils traitoient d'abord assez bien les gens du pays ; mais ensuite ils y commirent les plus grands désordres, mettant tout à feu & à sang. Les peuples de *Formose*, doux, timides, & craignant les voyages de mer, abandonnerent la côte occidentale, & se retirerent dans les montagnes.

L'Empereur *Kiat-sing* fut donc obligé d'armer de puissantes flottes. Il envoya des grands de sa cour à *Lieou-Kieou* pour faire tenir par cette voie à l'Empereur du Japon, divers manifestes où il se plaignoit des pirateries de ses sujets. Celui-ci se justifia, & fit voir qu'il n'y avoit aucune part ; qu'on devoit les attribuer, soit aux seigneurs Japonois des côtes du *Ximo*, dont il n'étoit pas bien le maître, soit aux pirates Japonois qui étoient trop peu dépendans des seigneurs du *Ximo*, soit aux pirates Chinois qui étoient en grand nombre

& d'intelligence avec ceux du Japon. Quant au Roi de *Lieou-Kieou*, il fit rendre aux Chinois beaucoup d'efclaves que les Japonois avoient faits à la Chine, & qu'ils avoient laiffés dans les ifles de *Lieou-Kieou*, ainfi que plufieurs vaiffeaux qu'ils avoient pris. L'Empereur *Kiatfing* fut fenfible à cet important fervice; en reconnoiffance il lui fit de grand préfens en foie & porcelaine, en deniers de cuivre & en argent; il accorda à fes fujets les plus beaux privileges pour leur commerce avec la Chine. Au refte *Kiatfing*, malgré tous fes efforts, ne put venir à bout d'arrêter les pirateries dont il s'étoit plaint; & nonobftant les avantages confidérables que les généraux de fes flottes remporterent fur les Japonois, ceux-ci continuerent à faire fur les Chinois des courfes heureufes & un butin ineftimable.

L'Empereur du Japon étoit alors le fameux *Taycofama*. L'hiftoire Chinoife lui donne le nom de *Pingfeouki*, & le titre de *Houangpe*, qui eft le même que le *Kouanpacou* des Japonois, titre de la premiere dignité après celle du *Ouo* ou *Dairi*; les Chinois affurent que *Ping-*

ſeouki étoit un homme de la lie du peuple, du pays de *Satſuma ;* que par degrés il vint juſqu'à être maître abſolu du Japon, ne laiſſant qu'un vain titre de Roi au *Dairi ;* l'hiſtoire Chinoiſe ajoute que c'étoit un prince habile, mais ambitieux, ſans religion, cruel & débauché; & elle en rapporte pluſieurs exemples.

Tay Coſama voyant donc la terreur que les pirates Japonois avoient répandue dans la Chine, conçut le deſſein de piller la cour de cet Empire, & d'y envoyer des armées formidables. Mais il appréhendoit que la communication de *Lieou-kieou* avec la Chine ne fut un obſtacle à ſon projet qu'il tenoit fort caché. C'eſt pourquoi après avoir fait des préparatifs extraordinaires, il envoya des Officiers à la cour du Roi *Changning*, avec une lettre fiere, pour lui défendre de payer le tribut à la Chine, & de reconnoître d'autre ſouverain que l'empereur du Japon. La même hiſtoire aſſure que *Tay Coſama* écrivit avec la même fierté au Gouverneur des Philippines, au Roi de Siam, & aux Européans des Indes, pour leur intimer un ordre de lui payer tribut.

Changning n'étoit pas aisé à intimider, & il ne fit nul cas des menaces de l'Empereur du Japon. Il avoit pénétré ses projets, sur-tout celui d'attaquer la Corée. Il sçut aussi que ce prince pensoit à se servir de plusieurs Chinois du *Fokien*, & de quelques Coréens, pour être exactement instruit de tout ce qui regarde la Chine & la Corée. Il apprit outre cela qu'un riche marchand Chinois, du district de *Tsuen-tcheoufou* du *Fokien*, étoit à *Lieou-kieou* pour son commerce, & qu'il étoit au fait des desseins de *Tay-cosama*. Il le fit venir, & le chargea d'avertir le vice-Roi du *Fokien*. Le vice-Roi en écrivit à l'Empereur *Ouanli*; (a) & sur cet avis, la cour de la Chine pourvut à la sureté des côtes, leva une bonne armée, & se mit en état de repousser vigoureusement l'ennemi. Elle envoya en même-tems au Roi de Corée pour l'avertir des projets de *Tay-cosama*, & lui conseilla de se préparer au plutôt à une bonne défense. Mais ce Roi ne profita point de l'avis, il se persuada faussement

(a) L'Empereur *Ouanli* monta sur le trône de la Chine en 1573, & regna 47 ans.

que les préparatifs du prince Japonois ne regardoient que la Chine; il ne prit aucune mesure, & fut supris par les Japonois qui attaquerent ses états avec une forte armée. Le détail de cette guerre se trouve dans l'histoire de la Chine, par le P. Duhalde.

Tous ces troubles empêcherent l'Empereur *Ouanli* d'envoyer d'abord un grand de sa cour au Roi *Chang-ning*, pour l'installer Roi; mais il lui fit de grands présens, & traita magnifiquement ses Ambassadeurs, lorsque, malgré les menaces des Japonois, ils vinrent payer le tribut ordinaire. Ce ne fut qu'après la mort de *Tay-cosama*, & à la fin de la guerre, que l'Empereur *Ouanli* lui envoya des Ambassadeurs pour faire cette installation solemnelle avec tout l'appareil & toute la pompe convenable.

Cependant les Japonois réitererent leurs instances menaçantes auprès de *Chang-ning*. Ils voulurent absolument en 1610, l'obliger à leur payer le tribut, & à le refuser à la Chine. *Chang-ning* en avertit encore l'Empereur, mais inutilement. Ce prince n'étoit plus en état de le soutenir. La Chine étoit rem-

plie de mécontens. Il falloit entretenir les armées ſur les frontieres. Les pirates Chinois & autres infeſtoient les côtes. Ainſi il n'y eut point de ſecours à attendre de ce côté-là, & le Roi reſta expoſé à tout le reſſentiment d'une nation altiere qui ſe croyoit offenſée. Sur ces entrefaites en 1612, un ſeigneur conſidérable de la ville de *Pou-tien*, nommé *King-tchang*, (*a*) ſe retira mécontent à *Sat-ſuma*; (*b*) il arma des vaiſſeaux, fit monter trois mille Japonois; & lorſqu'on ne s'y attendoit pas, fit deſcente à *Lieou-kieou*, prit le Roi *Chang-ning*, fit mourir *Tchinghoëy* parent du Roi, pour n'avoir pas voulu reconnoître les Japonois maîtres ſouverains de *Lieou-kieou*; & après avoir pillé le palais, conduiſit le Roi priſonnier

(*a*) C'étoit un deſcendant du Roi *Tſaytou*, qui monta ſur le trône l'an 1350.

(*b*) *Kampfere* aſſure que le Roi de *Lieou-kieou* eſt tributaire du Prince *Sat-ſuma*. Le docteur *Supao-koang* ne dit rien de ce tribut. La cour de *Pekin* paroît ſuppoſer le contraire, peu-être à cauſe de la proximité & de la facilité que pourroit auoir le Prince de *Sat-ſuma*, de faire des deſcentes aux iſles de *Lieou-kieou*. Les marchands qui demeurent dans ces iſles, font-ils quelques préſens à ce Prince.

à *Sat-ſuma*. La diſgrace de *Chang-ning* augmenta ſa réputation. On admira ſa conſtance & la tranquillité de ſon eſprit. *Kint-chang* lui-même en fut ſurpris ; & les Japonois, après deux ans de priſon, le renvoyerent avec honneur dans ſes états. A peine y fut-il rentré, que toujours fidele à l'Empereur de la Chine, il lui envoya faire hommage, & l'avertit du projet qu'avoient formé les Japonois de revenir à Formoſe (*a*) qu'ils avoient abandonnée, & de s'y fortifier.

Le Roi *Chang-ning* ne laiſſa pas de Prince héritier. Son ſucceſſeur *Ghang-fong*, malgré les troubles de l'Empire, paya le tribut ordinaire, & reçut de l'Empereur de la Chine l'inveſtiture de ſes états. Ce Prince ſe fit eſtimer. Juſqu'à lui on avoit tiré la fayance & la porcelaine de la Chine & du Japon. Il trouva le moyen d'en établir des fabriques dans ſon Royaume, & depuis

(*a*) Les Chinois ont eu ſoin de marquer l'établiſſement des Hollendois à Formoſe, la maniere dont les pirates Chinois les en chaſſerent, & celle dont enſuite la famille du chef de ces pirates remit aux Tartares qui regnent aujourd'hui, ce qui avoit été repris ſur les Hollandois.

ce tems on y fait d'assez belles porcelaines.

Quelques années après il se fit à la Chine une grande révolution, qui mit les Tartares sur le trône impérial. Le Roi *Chang-tché* envoya des Ambassadeurs à l'Empereur Tartare *Chunt-c'hi*, & il en reçut un sceau ou cachet en caracteres Tartares. On regla que ce ne seroit plus que deux en deux ans que le Roi de *Lieou-kieou* envoyeroit payer le tribut, & que le nombre des personnes qui seroient à la suite de ses envoyés, n'iroit pas au-delà de cent cinquante.

En 1663 le grand Empereur *Canghi* ayant succédé à son pere, reçut le tribut & les envoyés de *Chang-tché*. Ce Prince magnifique lui envoya des grands de sa cour, avec les présens superbes que son pere *Chunt-chi* avoit destinés pour le Roi de *Lieou-kieou*. A ces présens il ajouta les siens, & les Ambassadeurs de *Lieou-kieou* furent conduits dans leur pays chargés eux-mêmes de présens que *Canghi* leur fit en particulier. Les Ambassadeurs Tartares allerent avec eux, & quand ils furent arrivés, *Chang-tché* fut installé avec la plus grande so-

lemnité Roi de *Lieou-kieou*, tributaire de l'Empire Tartare *Mant-cheou*.

Canghi tourna alors ſes vues ſur *Lieou-kieou* avec plus d'intelligence & une attention plus ſuivie, que n'avoit fait ſes prédéceſſeurs; il y fit bâtir un palais pour honorer *Confucius*; & un college pour enſeigner les caracteres Chinois; il y établit des examens pour les degrés des lettrés qui compoſeroient en Chinois. Il eut d'ailleurs grand ſoin de faire élever à Pekin, à ſes dépens, des étudians natif de *Lieou-kieou*. Il regla que déſormais le Roi n'enverroit pas en tribut, des bois de ſenteur, des clous de girofle, & autres choſes qui ne ſont pas du cru du pays, mais une quantité déterminée de ſouffre, de cuivre, d'étain, des coquillages & de la nacre fort eſtimés & fort recherchés à Pekin. Il agréa, qu'outre le tribut ordinaire, on lui offrît des brides, des ſelles, des fourreaux, & autres choſes ſemblables qui paſſent pour être faites avec beaucoup de propreté & de goût. Il ſaiſit auſſi avec empreſſement une occaſion qui ſe préſenta de ſe concilier l'eſtime & l'amitié de ces peuples.

L'an 1708, tous les fleaux parurent fondre sur *Lieou-kieou*. Le palais du Roi fut réduit en cendres; les ouragans causerent des ravages inouis; la mortalité fut grande parmi les bestiaux; il regna des maladies contagieuses, enfin la misere fut extrême. Alors *Canghi*, suivant sa générosité naturelle, leur procura des secours si considérables, que les peuples soulagés conçurent de lui la plus haute idée, & en conserverent toujours la plus vive reconnoissance. Enfin en 1719 il y envoya pour Ambassadeur le docteur *Supaokoang* qui a fourni tout ce qui concerne cette isle.

CHAPITRE II.

Religion, mœurs & usages des habitans de ces isles.

§. I.

Religion.

Il y a plus de 900 ans, que les bonzes de la secte de *Fo* passerent de la Chine à *Lieou-kieou*, & introduisirent leur idolatrie avec les livres classiques de leur secte. Depuis ce temps, le culte de *Fo* y est dominant, soit à la cour, soit

parmi les grands, soit parmi le peuple.

Quand ces insulaires font des promesses & des sermens, ce n'est pas devant les statues ou images de leurs idoles qu'ils les font. Ils brûlent des odeurs, ils préparent des fruits, se tiennent debout avec respect devant une pierre, & proferent quelques paroles qu'ils croyent misterieuses & dictées anciennement par les deux filles d'*Omomeykieou*, sœurs du premier Roi *Tien-sun*. Dans les cours des temples, dans les places publiques, sur les montagnes, on voit quantité de ces pierres sacrées qui sont destinées pour les promesses & les sermens de conséquence.

Il est des femmes consacrées au culte des esprits, lesquelles passent pour puissantes auprès d'eux. Elles vont voir les malades, donnent des remedes, & récitent des prieres. C'est sans doute de ces femmes que parle un ancien Missionnaire du Japon, lorsqu'il dit, qu'aux isles de *Legueyo*, *Lieoukieou*, il y a des forcieres & des magiciennes. L'Empereur *Canghi* a introduit à *Lieoukieou* le culte d'une idole Chinoise, dite *Tienfey*, reine céleste ou dame céleste, dont voici l'histoire.

Dans la petite isle de la mer, appellée *Meytcheousu*, une fille de la famille *Lin*, considérable dans le *Fokien*, étoit fort estimée pour sa rare vertu. Les premiers Empereurs de la Dynastie *Song*, lui donnerent des titres d'honneur, & la déclarent esprit céleste. Ceux des Dynasties *Yven* & *Ming* augmenterent son culte, & on lui donna le titre de *Tienfey*. Enfin *Canghi*, persuadé que la Dynastie regnante devoit à cet esprit la conquête de l'isle Formose, lui fit bâtir des temples, & recommanda au Roi *Lieoukieou* de suivre en cela son exemple; De-la vient que dans cette capitale on voit un temple magnifique érigé en l'honneur de cette idole. *Supaokoang* y alla faire des prieres; & sur le vaisseau qu'il monta pour retourner à la Chine, il eut soin de placer une statue de *Tienfey*, à laquelle lui & l'équipage rendirent souvent leurs hommages.

§. II.

Mœurs, usages & mariages des habitans de Lieoukieou.

Les familles sont distinguées à *Lieoukieou* par des surnoms, comme à la

Chine. Les hommes & les femmes ou filles de même ſurnom ne peuvent pas contracter de mariage enſemble. Quant au Roi, il ne peut épouſer que des filles de trois grandes familles qui occupent toujours des poſtes diſtingués. Il en eſt une quatrieme auſſi conſidérable que les trois autres; mais le Roi & les Princes ne contractent point d'alliance avec elle, parce qu'il eſt douteux ſi cette famille n'a pas la même tige que la maiſon royale.

La pluralité des femmes eſt permiſe dans ces iſles. Quand on veut marier un jeune homme, il lui eſt permis de parler à la fille qu'on lui propoſe; & s'il y a un conſentement mutuel, ils ſe marient; les femmes & les filles ſont fort réſervées; elles n'uſent point de fard, & ne portent point de pendans d'oreilles: elles ont de longues aiguilles d'or ou d'argent à leurs cheveux treſſés en haut en forme de boule. On aſſure qu'il y a peu d'adultere: il y a auſſi fort peu de voleurs, de meurtres & de mandians.

§. III.

Respect pour les morts.

Le respect pour les morts est aussi grand qu'à la Chine. Le deuil y est aussi exactement gardé; mais on n'y fait pas tant de dépenses pour les enterremens & pour les sépultures; les cercueils hauts de trois à quatre pieds, ont la figure d'un hexagone ou d'un octogone. On brûle la chair du cadavre, & l'on conserve les ossemens. C'est une cérémonie qui se fait quelques temps avant l'enterrement, sur des collines destinées à cet effet. La coutume n'est pas de mettre des viandes devant les morts; on se contente de quelques odeurs & de quelques bougies. Il est des temps où l'on va pleurer près des tombeaux. Les gends de condition y pratiquent des portes de pierre, & mettent à côté des tables destinées à porter les bougies & les cassolettes.

§. IV.

Degrés de noblesse, Mandarins.

On compte neuf degrés de Mandarins

comme à la Chine; on les diſtingue par la couleur de leur bonnet, par la ceinture & par le couſſin. La plupart des Mandarinats ſont héréditaires dans les familles; mais un nombre eſt deſtiné pour ceux qui ſe diſtinguent. On les fait monter, deſcendre; on les caſſe, on les emploie ſelon qu'ils font de bien ou de mal. Les princes & les grands ſeigneurs ont des villes & des villages, ſoit dans la grande iſle, ſoit dans les autres; mais ils ne peuvent pas y faire leur ſéjour, ils ſont obligés d'être à la cour. Le Roi envoye des Mandarins pour percevoir les impôts des terres: c'eſt à eux que les fermiers & les laboureurs ſont obligés de donner ce qui eſt dû à leurs ſeigneurs, à qui on a ſoin de le remettre exactement. Les laboureurs, ceux qui cultivent les jardins, les pêcheurs, &c. ont pour eux la moitié du revenu; & comme les ſeigneurs & propriétaires ſont obligés à certains frais, ils ne perçoivent preſque que le tiers du revenu de leur biens.

Les Mandarins, les grands & même les princes ne peuvent avoir pour leurs chaiſes que deux porteurs. Le Roi ſeul en peut avoir autant qu'il veut. Leur

épuipage & leur chaises sont à la Japonoise, aussi bien que les armes & les habits depuis quelque temps; les grands, les princes & le Roi, soit dans leur palais, soit dans leurs habits, ont beaucoup imité les Chinois. En général, ils prennent des Chinois & des Japonois ce qu'ils jugent le plus commode.

§. V.

Revenus du Roi.

Le Roi a de grands domaines: il a les impôts, les salines, le souffre, le cuivre, l'étain & autres. C'est sur ces revenus qu'il paye les appointemens des grands & des Mandarins. Ces appointemens sont marqués par un nombre déterminé de sacs de ris; mais sous ce nom on comprend ce que donne le Roi en grains, ris, soie, toile, &c. le tout est évalué selon le prix des sacs de ris. Il y a peu de procès pour les biens & les marchandises, & presque point de douanes & d'impôts.

§. VI.

Commerce & manufactures.

Voici ce que l'on sçait du commerce

tant intérieur qu'extérieur de ce royaume. D'abord, nul homme ne paroît au marché : ce sont les femmes & les filles qui y vendent & y achetent dans un tems réglé. Elles portent leur petit fardeau sur leur tête avec une singuliere dextérité. Les bas, les souliers, l'huile, les œufs, les coquillages, le poisson, poules, poulets, sel, sucre, poivre, herbages, tout cela se vend & s'achete, ou par échange, ou en deniers de cuivre de la Chine & du Japon. Quant au commerce du bois, des étoffes, des grains, des drogues, des métaux, des meubles, des bestiaux, il se fait dans les foires, dans les boutiques, & les magasins.

Il y a dans toutes ces isles des manufactures de soie, de toile, de papier, d'armes, de cuivre ; d'habiles ouvriers en or, argent, cuivre, fer, étain & autres métaux ; bon nombre de barques & de vaisseaux, non-seulement pour aller d'une isle à l'autre, mais encore pour aller à la Chine, & quelquefois au *Tongking*, à la *Cochinchine*, & dans d'autres lieux plus éloignés, en *Corée*, à *Nargazaki*, à *Satsuma*, dans les isles voisines, & à *Formose*. On m'a assuré qu'à *Lieou-kieou* on fait un assez bon com-

merce avec la partie orientale de Formose; & que, de cette côte orientale, les insulaires des isles de *Patchongchan*, *Taypingchan* & de la grande isle, tirent de l'or & de l'argent. Au reste, les vaisseaux des isles de *Lieou-kieou* sont estimés des Chinois & des Japonois.

§. VII.

Tribunaux.

La ville royale a des tribunaux pour les revenus & pour les affaires de la grande isle, & des trente six isles qui en dépendent; celles-ci ont des agens résidans à la Cour. Il y aussi des tribunaux pour les affaires civiles & criminelles, pour ce qui regarde les familles des grands & des princes, pour les affaires de religion, les greniers publics, les revenus du Roi, & les impôts pour le commerce, les fabriques & les manufactures, pour les cérémonies civiles, pour la navigation, les édifices publics, la littérature, la guerre.

Le Roi a ses ministres, & ses conseillers; il a ses magasins particuliers pour les ris & les grains, pour les

ouvrages en or, argent, cuivre, fer, étain, vernis, bâtimens ; mais je ne sais si ces choses répondent réellement aux caracteres Chinois qui les expriment ; car ces caracteres désignent un Royaume plus riche & plus puissant qu'on ne le suppose à Pekin. Il est vrai que les Chinois ont de la peine à se représenter hors de leur Empire des pays puissans, richez & civilisés.

§. VIII.

Langues en usage dans ce Royaume.

On parle dans ces isles trois langues différentes, qui ne sont ni la Chinoise, ni la Japonoise. Le langage de la grande isle est le même que celui des isles voisines ; mais il différe de celui des isles du nord-est, & de celui des isles de *Patchongchan* & *Taypingchan*. Il est néanmoins dans les trente-six isles beaucoup de personnes qui parlent la langue de la grande isle, & qui servent d'interpretes. Ceux qui étudient, connoissent les caracteres Chinois ; & par le moyen de ces caracteres ils peuvent se communiquer leurs idées.

Les bonzes répandus dans le Royaume ont des écoles pour opprendre aux petits enfans à lire, ſelon les préceptes des alphabets Japonois, ſur-tout de celui qu'on nomme *Yroſa ;* il paroît que les Japonois, même avant le regne de *Chuntien*, étoient en grand nombre à *Lieoukieou*, & que des ſeigneurs de cette nation s'étoient emparés de l'iſle. De-là vient ſans doute que beaucoup de mots Japonois ſe trouvent dans la langue de la grande iſle. Le P. de Charlevoix, dans ſon hiſtoire du Japon, paroît en peine ſur l'origine dn mot bonze. Le mot *Bonzo* eſt de la langue du Japon. & de celle de *Lieoukieou ;* & ce mot dans l'une & dans l'autre, veut dire *Religieux*. Il eſt un nombre infini d'autres mots qui, comme celui-ci, ſont communs à ces deux langues.

Les bonzes connoiſſent auſſi, pour la plupart, les caracteres Chinois. Les lettres qu'on s'écrit, les comptes, les ordres du Roi ſont en langage du pays & en caracteres Japonois ; les livres de morale, d'hiſtoire, de médecine, d'aſtronomie & d'aſtrologie, ſont en caracteres Chinois, on a auſſi en ces caracteres les

livres claſſiques de la Chine, & ceux de la religion de *Fo*.

La forme de l'année à *Lieoukieou* eſt la même qu'à la Chine ; on y ſuit le calendrier de l'Empire ; & les idées des mots pour les heures, les jours, les années les ſignes du zodiaque, ſont abſolument les mêmes.

Les maiſons, les temples, les palais du Roi ſont bâtis à la Japonoiſe ; mais les maiſons des Chinois, l'hôtel de l'Ambaſſadeur de la Chine, le collége imperial, le temple de la déeſſe *Tienfcy*, ſont conſtruits à la Chinoiſe. Dans un grand nombre de temples & de bâtimens publics, on voit des tables de pierre & de marbre où ſont gravés des caracteres Chinois à l'honneur des Empereurs de la Chine, depuis l'Empereur *Hoangon*, juſqu'à ce jour. Sur les arcs de triomphe, au palais du Roi, dans les temples & bâtimens publics, on voit pluſieurs inſcriptions Chinoiſes. Il y en a auſſi en caracteres Japonois, & en langue Japonoiſe ; il en eſt même, mais peu, en caracteres Indiens, écrits par des bonzes qui ont eu ces caracteres & ces inſcriptions de quelques bonzes du Japon.

Cette connoiſſance des caracteres Chinois, qui a commencé ſous le regne de *Chuntien*, s'eſt beaucoup accrue dans la ſuite, ſur-tout depuis que les Chinois ſe ſont établis dans la grande iſle; que pluſieurs jeunes gens y ont appris à lire & à parler cette langue, & qu'un grand nombre d'autres, ont été élevés à la cour de la Chine dans le college impérial.

Ajoutons ici une obſervation ſur la langue & les caracteres de la Chine : c'eſt que parmi les Japonois, ceux de *Lieoukieou*, & les gens qui connoiſſent les caracteres Chinois, il s'eſt introduit une ſorte de langue qui eſt une mauvaiſe prononciation de la Chinoiſe. Par exemple, un lettré de *Lieoukieou* & du Japon voit le caractere Chinois, *porte*, *janua*; un Chinois qui prononce bien, dit *men*. Ces deux derniers diront auſſi *mon*, mauvaiſe prononciation de *men*. Il en eſt de même des autres caracteres Chinois lûs par un Japonois & par un Inſulaire de *Lieoukieou*. Mais ces mots mal prononcés ont la même ſignification que ceux de la langue naturelle du Japon ou de *Lieoukieou*; l'uſage des caracteres Chinois pourroit introduire une eſpece de langue commune à tout le

monde. C'eſt une remarque qu'on a faite depuis long-temps.

CHAPITRE III.

§. I.

Deſcription de la grande iſle.

La grande iſle a quantité de petites collines, de canaux, de ponts & de levées. Les tranſports des denrées, marchandiſes & autres choſes ſe font par le moyen des barques, des hommes & des chevaux; il y a très peu d'ânes, de mules & de mulets.

Dans les maiſons, entre la terre & le rez-de-chauſſée, on laiſſe, à cauſe de l'humidité, un eſpace de quatre, cinq, ſix pieds, pour donner iſſue à l'air. Les ouragans & les vents violens obligent de faire les toits fort ſolides; & comme les tuiles pour les couvrir ſont cheres, parce que la terre propre à les faire eſt très rare, de-là vient qu'à la réſerve du palais du Roi, des Princes, des riches familles de Mandarins, & des temples, la plupart des toits ſont faits d'un enduit propre à réſiſter à la pluie.

La grande iſle eſt très-peuplée & très-fertile. Le ris, le bled, toutes ſortes de légumes y ſont en abondance. La mer & les rivieres ſont remplies de poiſſons: auſſi les habitans des côtes, fameux plongeurs & habiles à la pêche, en font-ils un grand commerce.

On tire de la mer différentes eſpeces d'herbes, dont on fait des nattes & des habits contre la pluie. Les nacres de perle, les coquillages, l'écaille de tortue ſont fort recherchés; & comme on en fait un grand débit à la Chine & au Japon, ils forment une autre branche de commerce aſſez conſidérable. Les bézoards le corail, les pierres à éguiſer ſont auſſi très-eſtimés.

Le chanvre & le coton ſervent à faire une prodigieuſe quantité de toiles; les bananiers à faire du fil & des habits. On nourrit beaucoup de vers à ſoie, mais les étoffes ne ſont, en rien comparables, à celles de la Chine & du Japon. Les cocons ſont employés à faire du papier encore plus épais que celui de Corée, on s'en ſert pour écrire; on peut même le teindre pour en faire des habits. Il eſt une autre ſorte de papier fait de bambou & de l'écorce d'un

arbre appellé pour cela arbre de papier.

Il y a beaucoup de bois propres à la teinture : on eſtime ſur-tout un arbre dont on dit que les feuilles reſſemblent à celles du citronnier. Le fruit n'en eſt pas bon à manger, mais l'huile qu'on en tire en abondance, a de la réputation, de même que le vin de ris, qu'on nomme *cha-zy*. Pluſieurs graines & plantes fourniſſent encore de l'huile.

Les plantes médicinales n'y ſont point rares, & les melons, ananas, bananes, courges, haricots, fêves & pois y ſont très-communs. Les oranges, citrons, limons (*a*), *long-y-ven*, *litchi*, raiſins, tous ces fruits y ſont fort délicats.

On y trouve en abondance le thé, la cire, le gingembre, le ſel, le poivre; l'encens; le ſucre eſt noir, & les confitures n'en ſont pas moins bonnes; il y a du vernis, on ſait l'employer; mais on ne dit pas de quel endroit on le tire.

(*a*) Le P. Duhalde, dans ſon hiſtoire, parle du *litchi* & du *longyven*; il dit que ces deux fruits ne ſe trouvent nulle part que dans les provinces de *Canton* & *Fokien*; il n'avoit point vû de mémoires ſur *Lieoukieou*.

Cette iſle eſt aſſez heureuſe pour n'avoir ni loups, ni tigres, ni ours; elle n'a non plus ni lievres, ni dains, mais elle a des animaux plus utiles; de bons chevaux, des brebis, des bœufs, des cerfs, des chiens, & des chats.

Les poules, oies, canards, pigeons, tourterelles & paons n'y manquent pas. Les lauriers, les pins, les arbres de camphre, de cedre & d'ébene y ſont communs; il y a même de tout cela pluſieurs eſpeces différentes. On ne manque pas non plus de bois propres pour les barques, les navires, & la conſtruction des maiſons & des palais. Il y a peu de poiriers, de pruniers & de pommiers.

§. II.

Notice des autres iſles.

Le ſouffre vient de l'iſle de ce nom, elle n'a que trente ou quarante familles, point d'arbres, ni ris, ni légumes, mais beaucoup d'oiſeaux & de poiſſons; le ris, le bois & les autres proviſions viennent de la grande iſle pour ceux qui travaillent au ſouffre, & pour les deux

ou trois Mandarins qui y ſont chargés du gouvernement.

Les autres iſles du nord-oueſt, de l'oueſt, de l'eſt, celles qu'on nomme du ſud & ſud-oueſt, produiſent les mêmes choſes que la grande iſle. Celles de *Patchongchan* & *Taipingchan* ſont pour le moins auſſi peuplées, & encore plus fertiles. Il en eſt à près de même des iſles du nord-eſt, à la réſerve de *Kikiai.* Si les fruits n'y ſont pas auſſi bons que dans la grande iſle, le vin y eſt meilleur; il y a beaucoup plus d'arbres de camphre, beaucoup plus de bled, moins de ris, plus de chevaux, de bœufs, de brebis, de cerfs. Les arbres qui s'appellent *Kienmou* par les Chinois, & *Sſeki* par les habitans, ſont une eſpece de cedre, dont le bois paſſe pour incorruptible. Cet arbre eſt fort commun dans les iſles *Tatao* & *Kikìai*, & le bois en eſt très-cher à la grande iſle. Le palais du Roi, celui des grands & des princes, les principaux temples ont des colonnes faites de ce bois. On le fait venir de *Tatao* & de *Kikiai*, & c'eſt pour ces deux iſles un commerce très-avantageux.

Les habitans de *kikiai* paſſent pour groſſiers ; on les regarde comme à demi ſauvages ; mais ceux de *Tatao* & des autres iſles du nord-eſt, ne le cédent en rien à ceux de la grande iſle. Après celle-ci, *Tatao* eſt la plus conſidérable & la plus riche de toutes les iſles de ce Royaume. Les caracteres Chinois y étoient connus pluſieurs ſiecles avant qu'ils le fuſſent à *Lieoukieou ;* & quand elle fut aſſujettie, on y trouva des livres Chinois, livres de ſcience, livres claſſiques, qui y étoient depuis plus de 400 ans.

§. III.

Caractere de ces Inſulaires.

Au reſte, ces Inſulaires ſont généralement affables pour les étrangers, adroits, laborieux, ſobres & propres dans leurs maiſons. La nobleſſe aime à monter à cheval, & eſt ennemie de l'eſclavage, du menſonge & de la fourberie.

A l'exception des grandes familles, des Bonzes & des Chinois, établis à *Lieoukieou*, peu d'habitans de la grande iſle & des trente-ſix qui en dépendent,

ſavent lire & écrire. Si des payſans, ou artiſans, ou marchands, ou ſoldats ſavent l'un & l'autre, on les oblige à ſe raſer la tête comme les Bonzes. Les médecins, les jeunes gens qui ſont dans le palais, pour ſervir à boire, pour balayer, pour ouvrir les portes, &c. ont auſſi la tête raſée; tous les autres ont au ſommet de la tête un toupet, autour duquel eſt un cercle de cheveux très-court.

Ces peuples aiment les jeux & les paſſe-temps. Ils célébrent avec pompe & avec beaucoup d'ordre les fetes pour le culte des idoles, pour la fin & le commencement de l'année. Il regne dans les familles une grande union, que de fréquens repas, auxquels on s'invite mutuellement, contribuent beaucoup à entretenir. Bien différens des Japonois, des Tartares & des Chinois, ces Inſulaires ſont fort éloignés du ſuicide, il n'y a que les iſles du nord-eſt, qui étant voiſines du Japon, ſe reſſentent de cette proximité pour les manieres & pour les mœurs.

§. IV.

Cérémonial pour l'inſtallation du Roi de Lieoukieou, comme tributaire de la Chine.

Dès que le Roi de *Lieoukieou* a rendu les derniers ſoupirs, le Prince héritier le fait ſavoir à l'Empereur, en lui envoyant un Ambaſſadeur pour lui demander l'inveſtiture. Les inſulaires néanmoins n'attendent pas la réponſe pour traiter réellement de Roi & de Reine le Prince héritier & la Princeſſe ſon épouſe. Mais dans le cérémonial avec la cour de Pekin, ce n'eſt qu'après l'inſtallation faite par ordre de l'Empereur, que le Prince & la Princeſſe prennent le titre de Roi & de Reine. L'Empereur choiſit alors l'un de ces deux partis, ou d'envoyer lui-même un Ambaſſadeur pour l'inſtallation du nouveau Monarque, ou de donner un plein pouvoir à l'Ambaſſadeur de *Lieoukieou*, pour faire à ſon retour cette cérémonie. Si c'eſt au premier qu'il ſe détermine, voici quel eſt le cérémonial qui s'obſerve, du moins eſt-ce lui qui s'obſerva dans l'ambaſſade du docteur *Supaokoang*.

L'Empereur ordonne au tribunal des cérémonies de lui propoſer un ſujet capable de repréſenter & de ſoutenir avec dignité la Majeſté de l'Empire Chinois. Le choix tombe ſur celui qu'on ſait que l'Empereur ſouhaite, & en même temps on en annonce un ſecond, en cas de maladie ou de mort. L'Empereur, après avoir tout approuvé, admet à ſon audience l'Ambaſſadeur ; il lui donne les ordres & les inſtructions qu'il juge néceſſaires, & lui fait remettre les préſens deſtinés au Roi & à la Reine de *Lieoukieou* ; auſſi-tôt les grands Mandarins de la Province de *Fokien* reçoivent l'ordre d'armer un bon vaiſſeau, & de choiſir le capitaine, les officiers, les ſoldats, pilotes & matelots. Il y avoit plus de trois cens cinquante perſonnes ſur celui que monta *Supaokoang*.

Le jour du départ étant fixé, les parens & amis de l'Ambaſſadeur le conduiſent à une certaine diſtance de la cour, & l'y traitent magnifiquement. Dans tout le chemin, juſqu'à la capitale du *Fokien*, lui & ſes gens ſont défrayés par les Mandarins ; arrivé à la capitale, les grands Mandarins ont ſoin de le

loger dans un palais commode, où il eſt traité avec la plus grande diſtinction. Il eſt conduit avec pompe au vaiſſeau, où l'on fait les cérémonies déterminées, au ciel, aux eſprits & à la déeſſe *Tien-fey*. Enſuite les Mandarins ſe retirent, & l'on met à la voile.

Quand le vaiſſeau eſt près du port de *Napakiang*, on jette l'ancre, & on avertit les Mandarins de *Lieoukieou*. Le Roi inſtruit de l'arrivée prochaine de l'Ambaſſadeur, donne les ordres néceſſaires pour le recevoir avec les honneurs dûs au titre de l'envoyé celeſte; c'eſt-à-dire, de l'envoyé du fils du ciel, ou de l'Empereur de la Chine. Les Princes, les grands & les Mandarins ſe rendent au port en habit de cérémonie. Un grand nombre de barques richement ornées, conduiſent le vaiſſeau au port, l'Ambaſſadeur avec ſa ſuite met pied à terre, & eſt conduit à ſon palais avec grand appareil, par les Princes & les grands, leſquels ont ſoin de paroître avec un train & un éclat qui puiſſent faire honneur à la nation.

Tout eſt réglé pour l'entretien de l'Ambaſſadeur & de ſon monde. Ses officiers, ſoldats, matelots, domeſti-

ques, ont permiſſion de porter une certaine ſomme d'argent, & une quantité déterminée de marchandiſes à la Chine, pour faire quelque commerce. Au temps de la Dynaſtie des *Ming*, les profits des Chinois étoient fort conſidérables à *Lieoukieou*, aujourd'hui ils ſont médiocres : à l'égard de l'Ambaſſadeur, il ſe pique ordinairement de ne paroître en aucune façon faire le commerce.

Après avoir pris quelque repos, il ſe rend à la grande ſalle, où il trouve une magnifique eſtrade ſur laquelle il s'aſſied. Un Mandarin donne le ſignal, & à l'inſtant les Princes, les Miniſtres & les grands du premier ordre placés ſelon leur rang, font les neuf proſternations pour ſaluer l'Empereur. L'Ambaſſadeur eſt debout, & après la cérémonie il leur fait une profonde révérence. Quand les Mandarins du ſecond & du troiſieme ordre ſe proſternent, l'Ambaſſadeur eſt debout; & dès qu'ils ſe ſont relevés, il leur préſente les mains. Lorſque c'eſt le tour des Mandarins inférieurs, l'Ambaſſadeur eſt aſſis & leur donne enſuite la main.

Après cette cérémonie, quelques

grands viennent de la part du Roi, féliciter l'Ambaſſadeur ſur ſon heureuſe arrivée ; le reſte du jour ſe paſſe en repas, en concerts, en réjouiſſances publiques, dans le port, à la ville royale, aux villes & villages voiſins, ſur les vaiſſeaux & ſur les barques.

A un jour aſſigné, l'Ambaſſadeur va au temple de la Déeſſe *Tienſey* lui rendre des actions de grace de ſa protection dans le voyage. De-là il va au college impérial, & fait les cérémonies Chinoiſes pour honorer Confucius. Il y a auſſi un jour déterminé où l'Ambaſſadeur ſe rend avec un grand cortege à la ſalle royale, où ſont les tablettes des Rois morts. Le Roi s'y trouve. Mais comme un ſimple Prince particulier, l'Ambaſſadeur fait au nom de l'Empereur la cérémonie Chinoiſe pour honorer le feu Roi, prédéceſſeur du Prince regnant; il en fait autant pour les autres ; il offre les odeurs, les ſoies, les étoffes & l'argent donnés à cet effet par l'Empereur ; le Roi fait alors les neuf proſternations Chinoiſes, pour remercier l'Empereur, & s'informer de l'état de ſa ſanté; il ſalue enſuite l'Am-

baſſadeur, & mange avec lui familiérement & ſans cérémonie.

Quand tout eſt réglé pour l'inſtallation, l'Ambaſſadeur avec toute ſa ſuite & un nombre infini de peuple, va au palais, les cours ſont remplies de Seigneurs & de Mandarins richement habillés & rangés en bel ordre à l'entrée; l'Ambaſſadeur eſt reçû par les Princes & conduit au ſon des inſtrumens à la ſalle royale, où l'on a élevé une eſtrade pour le Roi, & une autre pour la Reine. Il y a une place diſtinguée pour l'Ambaſſadeur. Le Roi, la Reine, l'Ambaſſadeur, les Princes, les Miniſtres & les grands ſe tiennent de bout. L'Ambaſſadeur fait lire à haute voie le diplome imperial, où l'Empereur, après quelque éloge du Roi défunt, déclare & reconnoît pour Roi & Reine de *Lieoukieou*, le Prince héritier & la Princeſſe ſon épouſe. Cette déclaration eſt ſuivie des exhortations de l'Empereur au nouveau Roi, pour gouverner ſelon les loix, & aux peuples des trente-ſix iſles, pour être fideles à leur nouveau ſouverain. Après la lecture de la patente impériale, elle eſt remiſe au Roi qui la donne à ſon Miniſtre pour être gardée

dans les archives de la cour. Enſuite le Roi, la Reine, les Princes, &c. font les neuf proſternations Chinoiſes pour ſaluer l'Empereur & le remercier.

L'Ambaſſadeur fait alors étaler les préſens magnifiques de l'Empereur pour le Roi & la Reine; on fait la lecture de la liſte de ces préſens, & le Roi & toute ſa cour recommencent les neuf proſternations pour remercier l'Empepereur. Tandis que l'Ambaſſadeur ſe repoſe un peu dans un appartement où il eſt conduit, le Roi & la Reine aſſis ſur leur trône, reçoivent l'hommage des Princes, Miniſtres, Grands, Mandarins & députés des trente-ſix iſles. La Reine ſe retire, & le Roi fait traiter ſplendidement l'Ambaſſadeur.

Quelques jours après, aſſis ſur ſa chaiſe royale portée par un grand nombre de porteurs, ſuivis des Princes, des Miniſtres & d'un brillant cortege, le Roi va à l'hôtel de l'Ambaſſadeur. Le chemin eſt extraordinairement orné, de diſtance en diſtance on pratique des arcs de triomphe & des appartemens couverts, où ſe trouvent des fruits, des fleurs, des parfums. Autour de la chaiſe du Roi ſont ſept jeunes filles à pied,

qui portent des étendarts & des parasols. Les Princes, Miniſtres & Grands ſont à cheval, & cherchent à ſe diſtinguer dans cette occaſion par de ſuperbes habits & par une nombreuſe ſuite.

L'Ambaſſadeur, à la porte de ſon hôtel, reçoit le Roi avec reſpect, & le conduit à la grande ſalle. Là ce Prince ſe met à genoux pour ſaluer l'Empereur : enſuite il fait à l'Ambaſſadeur l'honneur de lui offrir lui-même du vin & du thé. L'Ambaſſadeur le refuſe, préſente la taſſe au Roi, prend une autre taſſe, & ne boit qu'après que ce Prince a bû. Cette cérémonie achevée, le Roi avec ſon cortege revient à ſon palais.

Il nomme quelques jours après un Ambaſſadeur pour aller à la cour de l'Empereur remercier Sa Majeſté : il lui envoie des préſens dont la liſte eſt communiquée à l'Ambaſſadeur Chinois. Il fait équiper pour ſon Ambaſſadeur un vaiſſeau qui doit aller, de conſerve, avec celui de l'Ambaſſadeur impérial. Enfin l'Ambaſſadeur impérial, après avoir déterminé le jour de ſon départ, va prendre congé du Roi ; & quelque temps après, le Roi va à l'hôtel de l'Ambaſſadeur,

lui souhaite un heureux voyage, se met à genoux, & fait les prosternations Chinoises pour saluer l'Empereur.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans les cérémonies dont je viens de parler, est l'ordre, la gravité & la modestie qui regnent, & qui impriment dans les cœurs des peuples un profond respect pour le souverain.

J'ai oublié de dire, que, durant le séjour de l'Ambassadeur, le Roi le fait traiter souvent, soit au palais royal & aux maisons de plaisance, soit sur les lacs & les canaux. Dans ces grands repas il y a musique, danse & comédie, & l'on ne manque pas d'y inserer des vers à la louange de la famille impériale, de la royale de *Lieoukieou*, & de la personne de l'Ambassadeur. La Reine, les Princesses & les Dames assistent à tous ces spectacles, mais sans être vûes. Ces fêtes sont très-estimées des Chinois, qui regardent ces insulaires, comme des hommes adroits & industrieux.

Lorsque l'Ambassadeur visite le college impérial, il voit par lui-même jusqu'où vont les progrès des étudians de l'isle en Chinois. Il recompense le maître & les disciples; & lorsqu'il est habile

lettré, comme étoit *Supao-koang*, il laiſſe des ſentences & inſcriptions Chinoiſes, écrites de ſa main, pour le palais du Roi, pour les temples & les bâtimens publics ; & c'eſt alors un triomphe pour les Chinois qui ſont établis dans l'iſle.

Au reſte, l'Ambaſſadeur doit être attentif à tout. Il fait un journal exact de ſon voyage pour l'offrir à l'Empereur. Il faut d'ailleurs qu'il ſoit inſtruit & en état de répondre aux queſtions du Roi, des Princes & des Grands qui ſe piquent de connoître les caracteres Chinois ; & comme il y a d'habiles bonzes, dont la plupart ont étudié au Japon, ou dans l'iſle, les caracteres & les livres Chinois ; & que l'Ambaſſadeur de la Chine a occaſion de leur parler, il faut qu'il le faſſe avec avantage pour ſe concilier leur eſtime.

Telles ſont les connoiſſances que j'ai recueillies du mémoire de *Supao-koang*. Il reſte encore des lumieres à acquerir ; car on n'y dit point la maniere de faire le papier, les nattes, la toile, les étoffes, le ſel, le ſucre, &c. On ne fait point auſſi de deſcriptions des plantes, fruits, fleurs, arbres. On ne dit point

non plus la façon dont ſe fait l'encre, & de quels pinceaux on ſe ſert pour écrire. On ne rapporte par les propriétés & les vertus des herbes médicinales, ni comment on prépare le camphre, dont l'arbre eſt très propre à faire des colonnes & des planchers ; ſi dans la ſuite je puis avoir ſur tous ces articles des memoires certains, je ne manquerai pas de les envoyer en Europe. C'eſt ainſi que s'explique le P. Gaubil.

CHAPITRE IV.

Du Thibet & des Royaumes voisins.

§. I.

Notions géographiques du Thibet.

LE pays auquel les Européans donnent le non de Tibet, porte celui de Tobf ou Tibet parmi les Orientaux, & de Tangut & de Barantola chez les Tartares. Quelques Indiens l'appellent Buton ou Butan. Les Chinois l'appellent Tfan ou Tfanli, à caufe de la grande riviere de Tfangue qui le traverfe. Le Royaume de Laffa formant la plus riche & la plus agréable partie de cette contrée, fes voifins ne donnent pas ordinairement d'autre nom à tout le pays que celui de Laffa.

Malgré cette diverfité de noms, cette région confiderée dans toute fon étendue, eft fituée entre le 87 & le 121e. degré de longitude, & entre le 26 &

le 39$^{\text{d}}$. de latitude; c'eſt-à-dire, que ſa longueur de l'oueſt à l'eſt eſt de ſix cens ſoixante lieues, & ſa largeur du nord au ſud de deux cens quarante lieues.

Elle eſt bornée à l'eſt, par l'Empire de la Chine; au ſud, par l'Indouſtan, par le Royaume d'Ava, & d'autres pays qui appartiennent à la preſqu'iſle de l'Inde, au-delà du Gange; à l'oueſt, par l'Empire Mogol & par la grande Bukarie; & au nord, par le grand déſert de ſable appellé Chamo qui le ſépare de la petite Bukarie.

On doit ces détails géographiques au P. Regis Jéſuite, qui reçut la carte du Tibet de deux Lamas ou Prêtres de la religion du Tibet, & que l'Empereur avoit chargé de la lever en 1717. (*a*).

Le Jéſuite Andrada en 1624, ſes confreres Grueber & d'Orville en 1661, pénétrerent dans le Tibet, & publierent enſuite leurs obſervations, ainſi que Bernier qui en parcourut auſſi une partie à peu près dans le même temps.

(*a*) On trouve les obſervations de Regis ſur cette contrée, dans le quatrieme volume de la deſcription de la Chine du P. Duhalde.

Desideri autre Jésuite, tint le même chemin, & c'est de lui qu'on a tiré la relation suivante inserée dans le quinzieme volume des lettres édifiantes.

Avant de la donner, il est bon de prévenir que les récits d'Andrada & ceux de Grueber sont si généralement reconnus pour suspects, qu'on n'en a fait ici aucun usage. La relation de Grueber se trouve dans la collection des voyages par Thevenot, & dans la Chine illustrée du P. Kirker.

A l'égard de celle d'Andrada, elle forme une petite brochure qui a été publiée en 1629, & dédiée au Général des Jésuites.

L'Officier Suédois qui a donné des notes sur l'histoire généalogique des Tatares, & aussi des éclaircissemens sur le Tibet, dit que la relation du Jésuite Andrada est remplie d'erreurs & de mensonges. Voici comme il s'explique à ce sujet. » Tout ce que j'ai lû sur la » religion des Lamas, jusqu'à ce jour, » (en 1723,) me paroît fort apocryphe. » Du moins suis-je très-certain que l'au- » teur de la prétendue lettre du P. An- » toine d'Andrada Jésuite, n'a jamais » été dans le Tibet, puisque tout ce

» qu'il en dit, s'accorde ſi peu avec
» les connoiſſances certaines que l'on
» a préſentement de ce pays, qu'il eſt
» aiſé de voir que cette relation ne peut
» jamais être ſortie de la plume d'un
» homme qui connoît les lieux, ou qui
» les a fréquentés. A l'égard de ce qu'on
» y rapporte du culte des Lamas, ce
» n'eſt que la relation toute pure que
» le Cordelier Rubruſquis nous avoit
» déja donnée il y a plus de quatre
» ſiecles, de certains Prêtres Tartares,
» laquelle le Jéſuite, auteur de la lettre
» en queſtion, a déguiſée le mieux qu'il
» lui a été poſſible, & qu'il a enjolivée
» de pluſieurs particularités de ſon ima-
» gination, pour lui donner un air de
» nouveauté, & une plus grande appa-
» rence de vérité. (*a*)

On pourroit appliquer ce que dit cet écrivain à une relation moderne du Tibet, donnée par Horace Delle Penna, Capucin, qui, à la tête de douze de ſes freres, marcha ſur les traces des Jéſuites, & parvint, nous dit-on, heu-

(*a*) Hiſtoire généalogique des Tatares, troiſieme partie, pag. 342.

reuſement en 1732, à la capitale du Tibet.

Le Procureur Général des Capucins fit imprimer avec beaucoup d'empreſſement le voyage de Delle Penna, dans la vûe de faire connoître les heureuſes eſpérances des Miſſionnaires de ſon ordre, & d'exciter les *grands & les riches* à leur procurer les moyens de ſe livrer à l'ardeur de leur zele. On conçoit aiſément que ces motifs ont porté les auteurs à embellir beaucoup leur relation, & à l'accommoder à leurs intérêts ; c'eſt dommage que le bon ſens & la raiſon n'y ſoient pas plus reſpectés que la vraiſemblance. (*a*)

§. II.

Obſervations Phyſiques & Politiques du Jéſuite Deſideri.

Le Caucaſe eſt une longue ſuite de montagnes très-hautes & très-eſcarpées ;

(*a*) Il faut conſulter à ce ſujet la nouvelle bibliotheque, ou l'hiſtoire littéraire des principaux écrits qui ſe publient, pour les mois de Janvier, Février & Mars 1743, tom. 14, pag. 56.

après

après en avoir passé une, on en trouve une seconde plus haute que la premiere : celle-ci est suivie d'une troisieme ; & plus on monte, plus on trouve à monter, jusqu'à ce qu'on arrive à la plus élevée de toutes, qui se nomme *Pirpangial*.

Les Gentils ont un profond respect pour cette montagne, ils y apportent des offrandes, & ils rendent un culte plein de superstition à un vénérable vieillard, auquel ils prétendent que la garde de ce lieu est confiée : c'est-là sans doute un reste du souvenir qu'ils ont, de l'histoire fabuleuse de Promethée, lequel, selon la fiction des Poëtes, fut attaché au caucase.

Le sommet des plus hautes montagnes est toujours couvert de neiges & de glaces ; il ne faut gueres moins de douze jours pour en faire le chemin à pied. On a à traverser des torrens qui se forment de la fonte des neiges, & qui se précipitent avec rapidité à travers les pierres & les rochers.

Ce pays de montagnes, quoique d'ailleurs si affreux, ne laisse pas d'être agréable en plusieurs endroits, par la multitude & la variété des arbres, par

la fertilité du terroir, & par les différentes peuplades qu'on y rencontre. Il y a quelques petits Etats dont les Princes dépendent du Mogol.

Le premier Thibet eſt à peu de journées de Kaſchemire : il s'étend du ſeptentrion vers le couchant, & s'appelle petit Thibet ou Baltiſtan. Ses habitans & les Princes qui le gouvernent, ſont Mahometans & tributaires du Mogol. (*a*)

Le ſecond Thibet, qu'on nomme le grand Thibet ou Butan, s'étend du ſeptentrion vers le levant, & eſt un peu éloigné de Kaſchemire. La route en eſt aſſez fréquentée par les Caravanes, qui y vont tous les ans chercher des laines. Le grand Thibet commence au haut d'une affreuſe montagne toute couverte de neiges, nommée *Kantel* : un côté de la montagne eſt du domaine de *Kaſchemire* ; l'autre appartient au Thibet. Le chemin juſqu'à Lek, qu'on nomme autrement *Ladak* ou *Latak*, qui eſt la

---

(*a*) Voyez les voyages de Bernier. Ce voyageur rapporte quelques circonſtances d'une expédition du fameux Aurengzeb, Empereur Mogol, contre le Roi de Thibet qu'il rendit tributaire.

ortereſſe où réſide le Roi, ſe fait entre
leux montagnes, qui ſont une vraie
mage de la triſteſſe, de l'horreur, & de
a mort même. Elles ſont poſées les unes
ur les autres, & ſi contigues, qu'à
eine ſont-elles ſéparées par des torrens
ui ſe précipitent avec impétuoſité du
aut des montagnes, & qui ſe briſent
vec tant de bruit contre les rochers,
ue les plus intrépides voyageurs en
ont étourdis & effrayés. Le haut &
bas des montagnes ſont également
npraticables : on eſt obligé de marcher
mi-côte, & le chemin y eſt d'ordi-
aire ſi étroit, qu'à peine y trouveroit-
n aſſez d'eſpace pour poſer le pied.

Pour paſſer d'une montagne à l'autre,
n a à traverſer des torrens impétueux
ui les ſéparent, & l'on ne trouve point
autre pont, que quelques planches
roites & tremblantes, ou quelques
ordes tendues & entrelaſſées de bran-
ages verds.

Dans ces Provinces montagneuſes,
ne trouve point de groſſes Villes :
n'y a point de monnoie particuliere;
ſe ſert de celle du Mogol. Le com-
erce ſe fait plus ordinairement par
change des denrées.

On emploie communément quarante jours pour aller de Kaſchemire à Ladak, capitale du ſecond Thibet. Ce Royaume commence, ainſi que nous l'avons déja remarqué, au mont Kantel, & s'étend du ſeptentrion vers le levant. Il a un ſeul Chiampo, ou Roi abſolu; celui-ci a ſous lui un Roi tributaire. Les premieres peuplades qu'on rencontre ſont Mahometanes; les autres ſont habitees par des Gentils moins ſuperſtitieux qu'on ne l'eſt dans les autres contrées idolâtres.

Les Thibetains appellent Dieu, Konciok, & ils ſemblent avoir quelque idée de la trinité; car tantôt ils le nomment Konciok-cik, Dieu un; & tantôt Konciok-ſum, Dieu trin. Ils ſe ſervent d'une eſpece de chapelet, ſur lequel ils prononcent ces paroles *om, ha, hum;* lorſqu'on leur en demande l'explication, ils répondent que om ſignifie intelligence ou bras; c'eſt-à-dire, puiſſance; que ha, eſt la parole; que hum, eſt le cœur ou l'amour; & que ces trois mots ſignifient Dieu. Ils adorent encore un nommé Urghien qui naquit, à ce qu'ils diſent, il y a plus de ſept cens ans. Quand on leur demande s'il eſt Dieu

ou homme, quelqu'uns d'eux répondent qu'il eſt tout enſemble, Dieu & homme, qu'il n'a eu ni pere ni mere, mais qu'il eſt né d'une fleur: néanmoins leurs ſtatues repréſentent une femme qui a une fleur à la main, & ils diſent que c'eſt la mere d'Urghien. Ils adorent pluſieurs autres perſonnes qu'ils regardent comme des ſaints. Dans leurs Egliſes on voit un autel couvert d'une nappe avec un parement; au milieu de l'autel eſt une eſpéce de tabernacle, où, ſelon eux, Urghien réſide, quoique d'ailleurs ils aſſurent qu'il eſt dans le ciel.

Les Thibetains ont des religieux nommés Lamas. Ils ſont vêtus d'un habit particulier, différent de ceux que portent les perſonnes ſéculieres: ils ne treſſent point leurs cheveux, & ne portent point de pendans d'oreilles comme les autres; mais ils ont une tonſure ſemblable à celle de nos religieux, & ils ſont obligés à garder un célibat perpétuel. Leur emploi eſt d'étudier les livres de la loi qui ſont écrits en une langue & en des caracteres différens de la langue & des caracteres ordinaires. Ils récitent certaines prieres

en maniere de chœur; ce ſont eux qu
font les cérémonies, qui préſentent le
offrandes dans le temple, & qui y en
tretiennent des lampes allumées. Il
offrent à Dieu du bled, de l'orge, d
la pâte, & de l'eau dans de petits vaſe
fort propres. On mange, comme un
choſe ſainte, ce qui a été offert d
la ſorte. Les Lamas ſont dans une gran
de vénération. Ils vivent d'ordinaire e
communauté, & ſéparés de tout com
merce prophane; ils ont des ſupérieur
locaux, & outre cela un ſupérieur gé
néral, que le Roi même traite avec beau
coup de reſpect.

Les Thibetains ſont d'un naturel dou
& docile, mais inculte & groſſier. I
n'y a parmi eux ni ſciences ni art
Quoiqu'ils ne manquent pas d'eſprit
ils n'ont point de communication ave
les nations étrangeres: nulle ſorte d
viande ne leur eſt interdite; ils reje
tent la métempſycoſe, & la poligami
n'a point lieu parmi eux.

Quant à la nature du climat, il e
fort rude. L'hiver eſt preſque la ſeul
ſaiſon qui y regne toute l'année. E
tout temps la cime des montagnes e
couverte de neiges. La terre ne produ

que du bled & de l'orge; on n'y voit presque ni arbres, ni fruits, ni légumes. Les maisons sont petites, étroites, faites de pierres posées grossierement & sans art les unes sur les autres. Ils n'usent que d'étoffes de laine pour leurs vêtemens.

Deux jours après notre arrivée à Ladak, capitale du Royaume dit De-fideri, nous allames visiter le Lompo. C'est la premiere personne après le Roi, & on l'appelle son bras droit. Le 2 Juillet 1715, nous eumes la premiere audience du Roi qui nous reçut assis sur son trône. Le 4 & le 8 nous fumes appellés pour la seconde & la troisieme fois, & alors il nous traita plus familierement. Le 6 nous rendimes visite au grand Lama: il étoit accompagné de plusieurs autres Lamas, dont un étoit fils du Lompo, & un autre fort proche parent du Roi. Ils nous reçurent avec beaucoup d'honnêtetés, & nous présenterent quelques rafraichissemens, selon l'usage du pays; mais ces honneurs & ces témoignages d'amitié n'empêcherent pas qu'on ne nous inquiétât.

Le commerce de laine attire à Ladak quantité de Mahometans qui viennent

de Kaſchemire. Quelqu'uns d'entr'eux, ſoit par jalouſie, ſoit par haine du nom chrétien, dirent au Roi & à ſes Miniſtres, que nous étions de riches marchands (c'eſt le Jéſuite Defideri qui parle) qui portions avec nous des perles, des diamans, des rubis, diverſes pierreries, & d'autres marchandiſes précieuſes. Il n'en fallut pas davantage pour donner lieu à quelqûes vexations; & un député de la cour vint faire la viſite de notre logis; tout lui fut ouvert, & le rapport qu'il fit au Roi, excita ſa curioſité. Il ſe fit apporter une corbeille & une bourſe de cuir où étoient nos petits meubles; c'eſt-à-dire, du linge, des livres, divers écrits, quelques inſtrumens de mortification, des chapelets & des médailles. Le Roi ayant tout examiné, dit hautement qu'il avoit plus de plaiſir à conſiderer ces ſortes de meubles, qu'à voir des perles & des rubis.

Nous apprimes bien-tôt qu'il y avoit un troiſieme Thibet : après pluſieurs délibérations, il fut conclu contre mon inclination, que nous irions en faire la découverte. Ce voyage eſt d'environ ſix à ſept mois par des lieux déſerts &

dépeuplés. Ce troisieme Thibet est plus exposé aux incursions des Tartares qui sont limitrophes, que les deux autres Thibets.

Nous partimes de Ladak le 17 Aout de l'année 1715, & nous arrivames à Lassa le 18 Mars 1716. Je vous laisse à conjecturer ce que j'ai eu à souffrir durant ce voyage au milieu des neiges, des glaces & du froid excessif qui regne dans ces montagnes. Peu après notre arrivée, certains tribunaux du Royaume nous firent une affaire fort embarrassante; mais le hasard & la bonté du Roi mit fin à tout.

Desideri raconte, avec plus de complaisance sans doute, que de vérité, que le premier Ministre lui ayant fait des reproches de ne s'être pas présenté au Roi, il se rendit au palais où le Prince le reçut avec beaucoup d'égards pour sa personne, & une préférence marquée pour les présens qu'il lui offrit sur ceux d'un Lama qui fut admis dans le même temps à l'audience du monarque Thibetain. Notre Jésuite ajoute que le Roi le fit asseoir vis à-vis, & fort près de sa personne, & que pendant deux heures il lui fit une infinité de questions, sans

parler à qui que ce ſoit de ceux qui étoient préſens; & qu'après avoir fait ſon éloge, il le congédia. Pour que ce récit put captiver la croyance générale, il eut été à déſirer que notre modeſte Jéſuite nous eut informé où il avoit appris la langue du Roi de Thibet, & quelle eſt cette langue, ou enfin ſi par un privilege ſingulier, qui n'eſt pas au-deſſus de différens miracles de ſes freres, il avoit l'heureux don de parler toutes les langues, ſans les apprendre.

Il termine ſa lettre, en diſant que ce Prince eſt Tartare de nation, qu'il avoit conquis ſon Royaume depuis quelques années, & qu'il n'eſt pas éloigné de la Chine, puiſqu'on ne compte que quatre mois de voyage pour aller à Pekin.

CHAPITRE V.

Détroits de Malaque. (a)

Isles de Nicobar & de Polaure.

Les détails suivans paroissant intéresser les navigateurs & les geographes, on n'a pas crû devoir les supprimer dans un ouvrage dont l'objet principal est de recueillir dans les écrits des Jésuites, ce qui s'y trouve d'utile aux progrès des arts.

§. I.

Route qu'il faut tenir pour passer les détroits de Malaque & de Gobernadour.

De la pointe d'Achem, (*b*) il faut

(*a*) On donne le nom de presqu'Isle de Malaque ou de Malacca à cette langue de terre qui est entre le détroit du même nom & le golfe de Slam. Elle a deux cens soixante & dix lieues de long. Sa largeur varie beaucoup. A l'égard du détroit dont il s'agit ici, il est resserré entre la presqu'Isle de Malacca & l'Isle de Sumatra située sous l'équateur.

(*b*) Achem est le nom d'un Royaume Mahometan, situé dans l'isle de Sumatra.

aller à terre, le long de l'isle de Sumatra, jusqu'au cap des Diamans ; c'est-à-dire, quarante-cinq lieues. Toute cette côte est assez haute, les rivages sont bordés de verdure, le fond est bon, depuis sept, jusqu'à quatorze & quinze brasses qu'on ne s'éloigne point de la terre à plus de deux lieues. Au cap de Diamans on fait le sud-quart-sud-est, & l'on découvre bientôt l'isle *Polverere* qui est fort haute & bien boisée. On peut la voir de vingt lieues, & elle n'est éloignée du cap de Diamans que d'environ vingt-cinq.

Il n'y a point d'habitans dans cette isle, & elle n'a gueres plus d'un quart de lieue de circonférence. Le mouillage y est très-bon.

A une ou deux lieues de Polverere, on met le cap à l'est (*a*) pour aller reconnoître *Poljara*. C'est une autre petite isle qu'on trouve à dix-huit lieues ; elle ressemble fort à la précédente, & par un beau temps la vûe porte de l'une à l'autre.

(*a*) Mettre le cap à l'est, au sud, est un terme de marine qui signifie diriger sa course à l'est, au sud.

Poljara eſt du côté du continent des Indes, & il n'eſt pas néceſſaire d'en approcher plus près que huit ou neuf lieues. Il faut ſe mettre entre ces deux iſles pour entrer dans le vrai canal. Lorſqu'on eſt à cette diſtance de *Poljara*, on voit d'un côté la terre de l'Inde qui eſt baſſe & bordée de bois, & de l'autre on perd de vûe les côtes de *Sumatra*.

On met le cap au ſud-eſt-quart-d'eſt, prenant un peu du ſud eſt pour donner juſte entre deux bancs de ſable qu'il faut paſſer néceſſairement. Il vaut mieux encore, prendre la petite paſſe qui eſt à l'eſt & la plus proche de Malaque; la grande paſſe qui eſt à l'oueſt, eſt trop éloignée des terres.

On découvre bientôt la montagne de *Porcelar* du côté des Indes, mais pour ne manquer aucune des ſûretés qu'on peut prendre. Il faut encore reconnoître les iſles d'Aros qui ſont à l'oueſt franc. Alors on eſt ſûr d'être dans le bon chemin, & l'on fait le ſud-eſt-quart-d'eſt pour gagner la côte des Indes, & venir mouiller devant Malaque.

Dans ce détroit, les vents venoient

ordinairement de terre pendant la nuit & à midi ils venoient de mer. Presque toutes les nuits il faisoit de bons grains mêlé d'éclairs. Les courans portoient nord-ouest & sud-est. On mouilloit deux ou trois fois en vingt-quatre heures, & il falloit envoyer la chaloupe sonder sans cesse pour marquer le chemin.

Après qu'on a vû les isles d'Aros, on va reconnoître le cap de *Rochade* du côté de l'Inde, & ce cap reste à l'est. Enfin on acheve de s'assurer de sa route par un rocher très-pointu, & sans mousse ni verdure, qui reste est-sud-est du cap de Rochade. Faisant le sud-quart-sud-est en peu d'heures avec la marée, on mouille à une bonne lieue de Malaque, & l'on commence à revoir de-là les terres de l'isle de Sumatra.

La côte de Malaque est basse & couverte de cocotiers & de palmiers qui cachent la Ville. On ne voit que quelques pauvres maisons qui s'étendent plus d'une demi lieue sur le bord de la mer. La citadelle paroît noire, & on voit plusieurs sentinelles blanches sur les remparts; au milieu il s'éleve une hauteur, & un reste clocher, qui semble être joint à une maison blanche; c'est

ce qui paroît d'abord, & c'eſt à quoi l'on peut reconnoître Malaque.

Au ſortir de cette Ville, on met le cap, au ſud-quart-ſud-eſt, juſqu'au détroit de Gobernadour, & pendant quarante lieues il n'y a rien à craindre. Quand on ne peut refouler (*a*) la marée, il faut mouiller deux fois le jour. On trouve ſur le chemin les iſles *Mariacai* qui reſtent à la droite. Il y en a auſſi ſur la gauche, mais ſans nom.

Pour donner dans le détroit de Gobernadour, il faut faire d'abord le nord, en laiſſant le détroit de Simapour à la droite. Tout y eſt plein d'iſles; les courans ſont rapides, les marées violentes, & quelquefois de douze heures. En entrant dans le détroit, on voit une iſle ſur laquelle il y a trois arbres qui paroiſſent de loin, comme trois mats de navire. On l'appelle iſle de ſable. Elle ne ſe découvre que d'une lieue, parce qu'elle eſt fort baſſe & preſque de niveau avec la mer; ſa longueur n'eſt que d'un quart de lieue, & ſa largeur

(*a*) Terme de marine qui ſignifie aller contre la marée.

de cent pas. On la laiſſe à droite, & on trouve ſeize braſſes d'eau. Alors on fait l'eſt, & on rencontre une autre petite iſle toute de ſable, où il y a ſept ou huit arbres très-hauts, & ſéparés les uns des autres. On la nomme l'iſle quarrée.

De l'iſle quarrée, on voit l'iſle ſaint Jean toujours à la droite. Celle-ci a environ quatre à cinq lieues de tour. Si l'on ne trouvoit que cinq braſſes, il faudroit faire l'eſt-quart-nord-eſt; mais ſi l'on eſt au large & ſans fond, on fait l'eſt franc, ſans pourtant trop s'approcher des iſles qui ſont ſur la gauche. De-là on découvre la montagne de *Jor*, & l'on eſt par le travers de ce petit Royaume. Enfin en continuant cette route à l'eſt, on voit le cap de Romanca. On fait l'eſt-ſud-eſt, & l'eſt-quart-ſud-eſt; & quand ce cap reſte au nord, on fait l'eſt-ſud-eſt pour aller reconnoître les pierres blanches qui ſont de petites iſles un peu au large. Sitôt qu'on les a vûes, il faut faire l'eſt quelque temps, puis l'eſt-nord-eſt, & enfin le nord-eſt, & le nord-eſt-quart-nord pour ſe jetter dans le golfe de Siam, & de-là dans la grande mer de la Chine. Le

détroit de Gobernadour a vingt lieues de long, & eſt fort difficile quand on n'y a jamais paſſé.

Il ne faut pas perdre de vûe la preſqu'iſle de Malaque, ſans faire connoître d'après le P. Premare, (a) la Ville de Malacca ou Malaque qui eſt la capitale de tout le pays, & qui appartient aux Hollandois qui l'enleverent aux Portugais en 1641,

La Ville de Malaque eſt éloignée de celle d'Achem dans l'iſle de Sumatra, don il eſt parlé ci-après, de cent cinquante lieues. On y trouve les mêmes agrémens, de la verdure en quantité, des payſages champêtres, & beaucoup de cocotiers, & d'autres arbres; mais les maiſons ſont bien mieux bâties à Malaque qu'à Achem. Il s'y trouve auſſi un plus grand concours de nations, plus de commerce, plus d'Européans, & un air moins négligé qu'à Achem, ſans pourtant que l'art cache la nature.

La Ville eſt ſéparée de la fortereſſe, par une riviere, qui, venant à ſe joindre à la mer, lorſque la marée eſt haute, fait que la citadelle demeure iſolée.

(a) Lettres édifiantes, tom. 2, pag. 75.

Cette citadelle eſt grande comme la Ville de ſaint Malo, & renferme dans ſon enceinte une coline ſur laquelle on voit encore les reſtes d'une Egliſe où ſaint François Xavier a tant prêché. Il y a des moſquées pour les Maures, un temple pour les Idoles Chinoiſes; l'exercice de toute ſecte y eſt permis, par les Hollandois, excepté celui de la religion Catholique. Les baſtions de la citadelle ſont aſſez bons. Ils ſont garnis de beaux canons, & en quantité. La rade eſt belle & vaſte, c'eſt une anſe que la côte forme en cet endroit. La garniſon n'étoit que de deux cens quinze fantaſſins & ſix cavaliers.

§. II.

Iſles de Nicobar. (a)

Ces iſles ſont ſituées à l'entrée du grand golfe de Bengale, vis-à-vis l'une des embouchures du détroit de Malaque dont on vient de parler. Elles s'é-

(a) Lettres édifiantes, tom. 10, pag. 67, du mois de Janvier 1711.

tendent depuis le ſeptieme degré, juſques vers le dixieme de latitude ſeptentrionale.

La principale de ces iſles s'appelle *Nicobar*, & a donné ſon nom à toutes les autres, qui, indépendamment de ce nom, en ont un autre particulier. C'eſt à celle-là que vont mouiller les vaiſſeaux des Indes, & ſes peuples paroiſſent plus traitables que ceux des autres.

La grande iſle de Nicobar n'eſt éloignée d'Achem que de trente lieues. Son terroir, de même que celui des autres iſles, eſt aſſez fertile en diverſes ſortes de fruits; mais il n'y croît ni bled, ni ris, ni aucune autre ſorte de grain. On s'y nourrit de fruits, de poiſſons & de racines fort inſipides appellées ignames. (*a*)

Il s'y trouve auſſi des poules & des cochons en aſſez grande quantité; mais les inſulaires n'en mangent point, ils

(*a*) L'igname eſt une plante fort commune en Afrique & en Amérique, dont on mange la racine à la place de pain. En Amérique on la regarde comme une eſpece de *Liane*, genre de plante fort ſingulier dont on ſe ſert, au lieu de cordes.

les trafiquent, lorſque quelque vaiſſeau paſſe, pour du fer, du tabac & de la toile. Ils vendent de la même maniere leurs fruits & leurs perroquets qui ſont fort eſtimés dans l'Inde, parce qu'il n'en eſt point qui parlent auſſi diſtinctement. On y trouve encore de l'ambre & de l'étain, c'eſt à quoi ſe terminent toutes leurs richeſſes.

La religion des Nicobarins conſiſte à adorer la lune, & à craindre beaucoup les démons dont ils ont quelque idée groſſiere. Ils ne ſont point diviſés en différentes caſtes ou tributs, ainſi que les peuples des côtes de Malabar & de Coromandel. Les Mahometans n'ont pû y pénétrer, quoiqu'ils ſoient ſi généralement répandus dans l'Inde.

On ne voit à Nicobar aucun monument public qui ſoit conſacré à un culte religieux. Il y a ſeulement quelques grottes creuſées dans les rochers, pour leſquelles ces inſulaires ont une grande vénération, & où ils n'oſent entrer de peur d'y être maltraités du démon.

A l'égard des mœurs, de la conduite civile, & du gouvernement de ces inſulaires, on n'a pas pénétré aſſez avant

dans leur pays, pour en être bien inſtruit.

§. III.

Iſle de Polaure. (*a*)

Après avoir quitté l'iſle de Java, & paſſé heureuſement le détroit de ce nom, on prit terre à l'iſle de Polaure. Elle paroît formée de l'aſſemblage de cinq ou ſix montagnes, entre leſquelles on trouve peu de terres baſſes. Tout le pays eſt très élevé, & on y voit par tout des cocotiers plantés à peu près comme les vignes en Europe.

Les habitations ſont diſperſées de côté & d'autre, ſans ordre ni régularité. On croiroit, en ne voyant dans cette iſle ni villes, ni villages, qu'elle eſt entierement déſerte, & cependant elle y fourmille d'habitans, & parmi tout ce monde on ne voit ni filles ni femmes. Elles ſont là comme dans le reſte de l'Aſie, toujours renfermées.

L'iſle de Polaure eſt habitée par les

(*a*) Lettres édifiantes, tom. 2, pag. 61, lettre du 17 Décembre 1701.

Malais qui ſont Mahometans. On donne ce nom de Malais, aux habitans de la preſqu'iſle de Malacca ou Malaque qui eſt ſituée, comme on l'a dit ci-devant, entre l'iſle de Sumatra & le golfe de Siam. Les habitans de l'iſle de Polaure ne dépendent que d'un Capitaine qu'ils ſe choiſiſſent eux-mêmes, & ils forment une eſpece de petite république.

Les Malais ſont noirs, mais moins que les Negres. Ils vont preſque nuds, n'ont qu'une écharpe de toile peinte, ou de tafetas qu'ils ſe mettent autour du corps de cent façons différentes, toutes un peu négligées, & toutes naturelles, & d'un très bon air. Ils portent tous à la ceinture un cric, eſpece de poignard long d'un pied, large d'un pouce & demi par en bas, avec une pointe en langue de ſerpent qui coupe comme un raſoir, & ils ſe ſervent de cette arme avec une adreſſe ſinguliere. Ils ſont braves naturellement; & quand ils ont pris leur opium qui leur cauſe une eſpece d'yvreſſe, ils deviennent très-redoutables.

Lorſqu'on fut arrivé à Polaure, dit le Miſſionnaire, le Gouverneur de l'iſle pria le capitaine de notre vaiſſeau de

ne pas permettre à nos gens d'avancer trop dans l'isle, parce qu'il n'y avoit, disoit-il, que trois ou quatre jours qu'un *Forban* (*a*) qui avoit pris pavillon François, étoit venu piller quelques-unes de leurs habitations, & qu'il y avoit à craindre que ces insulaires, voyant notre pavillon blanc, ne nous prissent pour des voleurs, & ne se jettassent, les armes à la main, sur ceux qui approcheroient & leurs cases. Que la chose fut vraie ou non ; pour ménager le ressentiment ou la jalousie de ces insulaires, on se renferma dans un espace assez petit vers le rivage, & l'on y débarqua les malades.

On apporta de toute l'isle différens rafraichissemens, & le Gouverneur lui-même y mettoit le prix. Ce n'est point avec de l'argent que s'achetoit ce dont on avoit besoin, parce que ce métal y étoit regardé comme inutile à la vie, & le

(*a*) On donne le nom de Forban à un vaisseau corsaire qui est monté par un particulier, sans commission d'aucun Prince, & qui exerce ses brigandages indifféremment sur tous les vaisseaux qu'il rencontre de quelque nation qu'ils soient.

fer avoit la préférence. Ils en font des inſtrumens pour labourer la terre, pour bâtir leurs maiſons, pour faire des armes, & enfin le fer, eſt la choſe qu'ils eſtiment le plus hors de leur iſle.

Une armée de ces Indiens étant venue un jour à bord de notre vaiſſeau, dit le Miſſionnaire, chacun dans un canot compoſé ſeulement de trois planches, pour y porter des vivres; on leur offrit d'abord en payement de petites curioſités d'Europe, mais ils ne daignerent pas les regarder. On leur préſenta enſuite ce qu'on crut qui pouvoit être plus de leur uſage, comme des chapeaux, des ſouliers, des vaſes de fayance. Ils ſe mirent à rire, comme pour montrer que nous étions de bonnes gens, de croire qu'ils fuſſent ſujets aux mêmes beſoins que nous. Quelqu'un s'étant aviſé de leur montrer la tête d'un gros clou rompu, auſſi-tôt ils apporterent à l'envi l'un de l'autre, de leurs marchandiſes pour avoir ce clou.

A juger de ces inſulaires, par les bonnes inclinations qu'on leur trouva, il ne ſeroit pas difficile de les amener à la religion catholique, pourſnit notre voyageur apoſtolique. Ils ſont doux, familiers,

familiers, de bonne amitié & de bonne foi. On ne ſçait parmi eux ce que c'eſt que le larcin. Je les pratiquai plus que perſonne pendant le ſéjour que nous fimes là, parce que j'accompagnai les malades à terre, à la priere d'un Anglois, enſeigne & premier pilote de notre vaiſſeau qui étoit attaqué du ſcorbut, & qui avoit beaucoup de confiance en moi. Le Gouverneur de l'iſle eut l'honnêteté de nous loger chez lui.

Je ne peux pas dire combien les enfans de ces inſulaires me faiſoient d'amitié. Ils ſe mettoient quelquefois trois ou quatre autour de moi, m'embraſſant comme ſi nous nous étions toujours connus, m'apportant de petits préſens, & me conduiſant par tout où je voulois.

§. IV.

Iſle de Sumatra.

L'iſle de Sumatra eſt ſituée au nord-oueſt de celle de Java, dont elle eſt ſéparée par un bras de mer connu des navigateurs ſous le nom de détroit de la Sonde. Elle eſt coupée en deux parties preſque égales par la ligne équinoxiale, & on lui donne environ cinq cens lieues de circonférence.

Le 18 Aout 1698, dit le P. Premare, (a) nous arrivames à Achem, ville capitale du Royaume de ce nom, qui passe pour être le plus considérable de tous ceux que renferme l'isle, & qui est située à la pointe septentrionale; tout ce qu'on voit dans cette ville est si singulier, que j'ai regretté cent fois de ne savoir pas dessiner pour peindre ici, en quelque sorte, ce que je ne pourrois expliquer qu'imparfaitement.

Imaginez-vous, s'il est possible, une forêt de cocotiers, de bambous, d'ananas, de bananiers, au milieu de laquelle passe une assez belle riviere toute couverte de batteaux, mettez dans cette forêt un nombre incroyable de maisons faites avec des cannes, bambous ou roseaux, & des écorces, & disposées de façon qu'elles forment, tantôt des rues, & tantôt des quartiers séparés; coupez ces divers quartiers de prairies & de bois; répandez par tout dans cette grande forêt autant d'hommes qu'on en voit dans nos villes qui sont les plus peuplées; vous vous formerez

(a) Second volume des lettres édifiantes, pag. 64, du mois de Février 1699.

une juſte idée d'Achem ; & vous conviendrez qu'une ville de ce goût nouveau, peut être très-agréable aux yeux d'un étranger qui paſſe.

On voit à Achem toute ſorte de nations, & chacune a ſon quartier & ſon égliſe. Celle des Portugais qui ſont pauvres & en petit nombre, eſt entre les mains d'un Pere Cordelier qui a beaucoup à travailler, & qui n'a gueres de conſolation à eſperer de la part des hommes.

La ſituation du port d'Achem eſt ſur-tout admirable, le mouillage excellent, & toute la côte fort ſaine. Le port eſt un grand baſſin qui eſt borné d'un côté par la terre ferme de l'iſle, & des autres, par deux ou trois iſles qui laiſſent entre elles des paſſes ou des chemins, l'un pour aller à Malaque, l'autre pour Bengale, & l'autre pour Surate.

Quand on eſt dans la rade d'Achem, on ne voit rien qui annonce une ville; on n'en apperçoit aucune apparence, parce que de grands arbres qui bordent le rivage, en cachent toutes les maiſons. Mais outre le payſage qui eſt trèsbeau, rien n'eſt plus agréable que de

voir le matin une infinité de petits bateaux de pécheurs, qui ſortent de la riviere avec le jour, & qui ne rentrent que le ſoir, lorſque le ſoleil ſe couche ; rien ne reſſemble mieux à un eſſain d'abeilles qui reviennent à la ruche chargées du fruit de leur travail.

Ces petites barques de pécheurs n'ont pas plus de trois pieds de large, & environ vingt de long. Tout y eſt extrêmement propre, tant au dehors qu'au dedans. Les planches ſont ſi bien jointes, qu'il ne faut ni étoupes, ni goudron pour les calfater, & ces barques paroiſſent toujours neuves.

On ne ſe ſert point de rame pour les faire aller, mais d'une voile fine faite de natte très-déliée & très-légere, qui paroît deux fois plus grande qu'il ne faudroit, par rapport au corps de la barque. L'art a ſû remedier à cet inconvénient. Il y a aux deux bouts de la barque deux perches aſſez longues, au haut de chacune deſquelles eſt attachée une piece de bois courbée vers la mer en forme d'arc, de toute la largeur du petit bâtiment. Chaque arc tient à celui qui eſt vis-à-vis, par une piéce de bois aſſez peſante. Ces deux

piéces ſont attachées aux extrêmités de l'arc, & faiſant un contre-poids l'une contre l'autre, forment une eſpéce de balancier qui empêche ces petits canots de ſe renverſer. De cette maniere le moindre vent les pouſſe, & ils volent ſur l'eau avec une rapidité ſurprenante, ſans avoir rien à craindre des plus furieux coups de mer.

Pour entrer dans la riviere d'Achem, on prend un aſſez grand détour à cauſe d'un banc de ſable qu'elle forme en ſe déchargeant dans la mer. On nage enſuite environ un bon quart de lieue entre deux petits bois de cocos & d'autres arbres qui ne perdent jamais leur verdure, & que la nature ſeule a planté en cet endroit.

A travers ces arbres on commence à découvrir quelque choſe de la ville. Elle paroît d'abord comme ces payſages créées par l'imagination des poëtes, ou d'un peintre qui raſſemble ſous un point de vûe, tout ce que la campagne peut offrir de plus riant en différens endroits. Tous les environs d'Achem ont négligés, naturels, champêtres & même un peu ſauvages.

Je n'ai pû rien apprendre de certain

touchant le gouvernement préſent de ce Royaume, dit notre Miſſionnaire. On parle encore quelquefois d'une Reine d'Achem, mais je crois que c'eſt une fable ; ou s'il y en a une, elle n'a qu'un fantôme de Royauté. Quatre ou cinq des plus grands ſeigneurs du pays appellés *Orancaies*, partagent entr'eux le pouvoir qui n'eſt certainement pas grande choſe.

Le pays ne produiſant ni vigne, ni froment, le commerce roule ſur l'or & ſur le poivre. Il n'eſt pas beſoin d'ouvrir, ni de creuſer dans les entrailles de la terre pour y chercher ce précieux métal, on le ramaſſe ſur le penchant des montagnes, & on le trouve par petits morceaux dans des racines où les torrens l'entraînent. L'or d'Achem eſt très-eſtimé, & paſſe pour le plus pur qu'il y ait.

CHAPITRE VI.

Isle de Java.

CEtte isle est située entre le cinq & le neuvieme degré de latitude méridionale, & entre le cent vingt-deux & le cent trente-un de longitude. Suivant cette position elle peut avoir deux cens lieues de l'est à l'ouest, & depuis vingt jusqu'à cinquante de largeur.

Cette isle appartient aux Hollandois, dout l'arrivée a tout changé de face. Le pays étoit autrefois partagé entre un grand nombre de petits souverains ; mais aujourd'hui on n'y compte que quatre à cinq états, tous tributaires des Hollandois qui y entretiennent des forts, par lesquels ils sont les maîtres du commerce & des Rois.

Trois mois après avoir quitté le cap de Bonne Esperance, nous découvrimes enfin les terres de l'isle de Java, dit le P. Dutartre ; (*a*) l'endroit où nous

(*a*) Lettres édifiantes, tom. 3, pag. 54, du 17 Décembre 1701.

allames reconnoître cette isle, étoit de soixante lieues plus à l'orient qu'il ne falloit. On voit là des montagnes très-hautes; mais en retournant sur ses pas, vers l'entrée du détroit de la Sonde, les terres s'abaissent, & l'on découvre de belles & grandes plaines parsemées de bocages d'espace en espace, & ornées d'une infinité d'arbres extraordinaires, comme de cocotiers, de bananiers, &c. Je ne sais si ce pays est véritablement aussi beau qu'il le paroissoit de loin; car les yeux d'un homme enfermé dans un vaisseau depuis quatre mois, sont aisés à tromper. Toute terre est pour lui un spectacle agréable. Un rocher sur lequel il apperçoit quelque verdure, le réjouit: enfin rien n'est si triste que de voir toujours un vaisseau & toujours rien autre chose que le ciel & la mer.

Notre vaisseau avoit ordre de mouiller à l'isle du Prince, (*a*) pour y faire du bois & de l'eau en passant, & non pas à l'isle de Java qui appartient aux Hollandois, *de peur que ces Messieurs for-*

(*a*) C'est une petite isle peu éloignée de celle de Java, & située à l'entrée du détroit de la Sonde.

tifiés de cinq ou six vaisseaux d'Angleterre & de leur nation, dont il y en a toujours plusieurs dans les ports de Bantam & de Batavia, ne voulussent pas le souffrir, & ne vinssent à nous inquiéter.

Bantam & Batavia sont les deux villes principales de l'isle de Java, la derniere sur-tout est la metropole de tous les établissemens Hollandois dans l'Inde. Corneille le Bruyn dit (*a*) qu'on peut regarder Batavia comme une des plus belles villes de l'univers, pour l'agrément de sa situation, pour la régularité de ses bâtimens, & pour la magnificence & la commodité des édifices publics. Le luxe y est porté au plus haut degré, & la licence, la corruption des mœurs y regnent de même, ouvertement.

Revenons au récit du P. Dutartre; comme l'isle du Prince est déserte, & qu'il y a beaucoup de tigres, elle n'étoit propre ni à recevoir nos malades à terre, ni à nous fournir les rafraichissemens dont nous avions besoin. Il falloit donc, à tout hasard, aller à l'isle

(*a*) Voyez ses neuf voyages en cinq vol. in-4°. tom. 5, pag. 17.

de Java, & jetter l'ancre auprès d'une habitation des insulaires.

Un petit Brigantin, garde côte, vint d'abord nous reconnoître, & nous demander de la part des Hollandois, qui nous étions. On dit au capitaine, pour l'amuser, de nous aller chercher des bœufs, des cabris, des poules, & d'autres rafraichissemens pendant que nous écririons à Messieurs les Hollandois qui étoient fort de nos amis. Cependant on débarqua les malades.

Ils s'occupoient déja à s'enterrer tout vifs dans le sable, c'est le remede le plus prompt pour guerir le scorbut, lorsqu'on vit débusquer de derriere une pointe de l'isle, un gros vaisseau qui portoit pavillon Hollandois. Aussi-tôt nous mimes le notre en berne, (*a*) c'est le signal ordinaire pour avertir ceux qui sont à terre de revenir à bord. Ces pauvres malades qui d'abord ne pouvoient pas se traîner, retrouverent leurs jambes à la vûe du vaisseau Hollandois, & se rembarquerent très-lestement. Le vaisseau Hollandois s'approcha de nous;

(*a*) Mettre pavillon en berne, c'est le plier autour du bâton.

mais voyant qu'on ne ſe donnoit aucun mouvement à ſon approche, & qu'on ne daignoit pas même arborer le pavillon, ni lui donner aucune connoiſſance de ce que nous étions, il craignit à ſon tour, & s'éloigna de lui-même, de peur aparemment qu'il ne nous prît envie de l'y obliger à coups de canon.

Après avoir fait de l'eau & quelques proviſions à Java, on remit à la voile dès le ſoir. Le lendemain à la pointe du jour, nous donnames l'alarme au vaiſſeau Hollandois qui nous l'avoit donnée la veille. Il crut que nous arrivions à toute voiles ſur lui, & il appareilla en hâte pour prendre le deſſus du vent; mais on ſe contenta de le laiſſer derriere, afin qu'il ne pût pas donner de nos nouvelles à Bantam, avant que nous fuſſions ſortis du détroit. Le calme nous retint cependant preſque tout le jour dans le même lieu, ce qui donna le loiſir à une infinité de petits canots de Javanois, de venir nous apporter des fruits & des raretés du pays, des cocos, des bananes, des ananas, des ramplimoutes, des ſinges & des oiſeaux fort curieux.

J'y remarquai entre autres des perdrix extraordinairement belles, & de petites peruches d'une gentilleſſe charmante. Ces peruches ont, comme les beaux perroquets, le plumage mêlé de verd & de rouge; mais elles portent trois ou quatre petites plumes élevées ſur la tête, à peu près comme celles des paons, & ne ſont pas plus groſſes qu'un moineau. Rien n'étoit plus agréable que cette foule d'Indiens qui tournoient & voltigeoient autour de notre vaiſſeau dans des creux d'arbres qui leur ſervoient de bateau, & que cette multitude d'arbres extraordinaires qui bordoient le rivage de part & d'autre. A ce ſpectacle on ne peut s'empêcher de ſentir qu'on eſt dans un nouveau monde.

CHAPITRE VI.

Des isles Philippines en général.

§. I.

De la ville de Manille, capitale des établissemens Espagnols dans les Indes orientales.

On donne en général le nom de Philippines, à toutes les isles qui sont au nord des Moluques & au sud de Formose; c'est-à-dire, entre le tropique & la ligne équinoxiale, vis-à-vis les côtes de la presqu'isle de Malacca, & des royaumes de Siam, de Tonquin, de la Cochinchine & de la Chine. Elles sont situées, suivant les Missionnaires Jesuites, entre le 19 & le 5. degré de latitude nord.

Les Philippines forment un grand archipel que Magellan qui le découvrit en 1521, avoit nommé archipel de S. Lazare. Quatre ans après, un capitaine Espagnol en fit la conquête pour l'Espagne, & les nomma Philippines en

l'honneur de Philippe II qui occupo
alors le trône d'Eſpagne.

On ne s'accorde pas ſur le nombr
de ces iſles que quelqu'uns ſont monte
à plus de cinquante. Elles ſont à tro
cens trente-ſix lieues des iſles Marian
nes, dit le P. Taillandier (a). Le dé
troit entre les iſles Philippines juſqu'
Manille, a environ cent lieues de long
La navigation y eſt difficile, ſoit
cauſe des courans rapides, ſoit parc
qu'il y a très-peu d'endroits où l'o
puiſſe mouiller. On a au nord la grand
iſle de Luçon où eſt la ville de Manille, & au ſud pluſieurs iſles de différentes grandeurs.

Après bien des travaux & des difficultés à paſſer le détroit, on arriva à
Cabite, port ſitué dans le baye de Manille, à trois lieues de cette ville. Il y eut pendant dix-huit jours une pluie continuelle qui ne ceſſoit que par intervalle & pour peu de temps. Ces pluies recommencent ainſi à pluſieurs repriſes juſqu'au mois de Novembre, & quelquefois juſqu'en Décembre. Alors toutes les plaines ſont inondées : on ſe pro-

(a) Lettres édifiantes, tom. 11.

mene en canot dans des campagnes ſemées de ris qui paroiſſent de loin des prairies agréables. Ce ſont ces pluies abondantes qui moderent la chaleur, & qui étant cauſées par le vent d'oueſt, rendent le climat de Manille & en général des Philippines, fort humide. L'acier le mieux poli ſe couvre de rouille en une nuit.

Les forêts de ces iſles ſont remplies de buffles ſauvages, de cerfs & de ſangliers d'une eſpéce particuliere.

Les Eſpagnols y ont fait venir d'Amérique des vaches, des chevaux & des brebis; mais on a beaucoup de peine à y élever de ces animaux, à cauſe de la grande humidité & des inondations.

Il y a aux Philippines de la cire en quantité, & du coton de différente ſorte. Le ris y eſt excellent: le froment croît en quelques endroits. On y trouve auſſi de l'ébene, du bois de campeche, de l'indigo, une eſpéce de canelle ſauvage, des noix muſcades, des figuiers, & des bananiers de pluſieurs eſpéces, qui ne ſont point en Amérique.

Enfin on y voit quantité d'arbres différens, & dont le fruit eſt particulier. On y trouve ſur-tout un grand nombre

d'arbres propres à la conſtruction & à la mâture des vaiſſeaux.

Les rivieres ſont pleines de caimans (*a*) qui dévorent les animaux & les hommes même. On en prit un qui avoit dévoré treize perſonnes. Sa longueur étoit de dix-huit pieds, & ſa ſeule machoire avoit cinq pieds.

Outre la grande iſle de Luçon où eſt Manille, les Eſpagnols poſſedent neuf autres iſles conſidérables, & pluſieurs autres petites iſles, avec une partie de celle de Mindanao.

Le gouvernement temporel eſt diviſé en vingt alcadies, dont il y en a douze dans la ſeule iſle de Luçon.

A l'égard du pouvoir ſpirituel, il eſt entre les mains de l'archevêque de Manille qui a trois évêques ſuffragans; ſavoir, celui de Cagaian, dans le nord de l'iſle de Luçon; celui de Camarines, dans la partie orientale de la même iſle;

(*a*) C'eſt un lezard de l'eſpéce du crocodille, & ovipare comme ce dernier, mais qui en differe par pluſieurs endroits. Le caiman eſt auſſi vorace que le crocodille, & acquiert, ainſi que lui, juſqu'à vingt ou trente pieds de longueur.

& celui de Cebu, dans l'isle de ce nom. De cette derniere dépendent les autres isles voisines qui appartiennent aux Espagnols.

On trouve encore dans les forêts & dans les montagnes de Luçon un peuple barbare, noir, & d'une taille fort petite, qu'on tâche d'attirer à la religion catholique.

Outre la langue de ces noirs qu'on croit être les anciens habitans de ces isles, ceux qui sont convertis, & dont le nombre est bien plus grand, parlent trois langues principales : la *Tagale*, celle de *Pampanga*, & celle de *Bissaias*. La Tagale dont on se sert à Manille & aux environs, est la plus polie.

Ces langues ont un grand rapport entre elles & avec la langue Malaie qu'on parle à Borneo, Java, Sumatra, & dans la presqu'isle de Malaque; ce qui fait juger que ces isles ont été conquises par les Malais qui probablement ont obligé les anciens insulaires à se réfugier dans les montagnes. D'ailleurs tout ce qui distingue si fort ces insulaires des Européans, les rend tout-à-fait semblables aux Malais; ils ont le même tour de visage, le nés petit, les yeux

grands, & la couleur du corps d'un jaune olivâtre, comme les Malais. Enfin ils s'habillent de la même façon, & bâtiſſent comme eux leurs cabanes de bambous ſur le bord des rivieres. Ils ont le naturel fort doux, & c'eſt en cela uniquement qu'ils different des Malais dont le caractere eſt cruel & féroce.

Ajoutons ici le portrait que le P. Wibault (*a*) fait des habitans d'une province des Philippines appellée *De-los Pintados*, nom qui vient vraiſemblablement, de celui que les Eſpagnols avoient d'abord donné à tous ces inſulaires en général, parce qu'ils ſe peignoient le corps de différentes couleurs.

La vie des Indiens Pintados eſt très-dure & très-pénible. Quoique la bourgade de Givan paſſe pour être la moins pauvre de toutes celles qui ſont dans ces iſles, à cauſe du petit commerce qu'elle fait tous les ans avec Manille, cependant ceux qu'on regarde comme les plus aiſés, parce qu'ils s'occupent de ce négoce, n'en retirent pas chaque

(*a*) Tom. 23, page 403.

année plus de cent écus, & cette modique ſomme eſt preſque toute employée à la proviſion de ris qu'il leur faut faire dans les autres bourgades, car il n'en croît pas dans celle de Givan où l'on ne trouve que des palmiers en abondance.

Tout en effet eſt, dans les habitations de ces peuples, de la derniere ſimplicité. Leurs meubles, leurs vêtemens, leurs repas reſpirent la pauvreté. Tel qui tient un rang conſidérable dans le pays, ſe trouve heureux, & croit faire bonne chere, quand avec un peu de ris, il a un morceau de poiſſon mal aſſaiſonné. Souvent il ne ſe nourrit que de racines cuites dans l'eau avec un peu de ſel.

Pour ce qui eſt des pauvres, ils paſſent quelquefois une année entiere ſans manger de ris, à moins qu'on ne leur en donne par charité. Ceux qui ſont adroits à tirer, prennent de temps en temps quelques cerfs ou quelques ſangliers; mais comme ſous ce climat la chair ne peut ſe garder, ils ont coutume de partager leur chaſſe avec leurs parens & leurs voiſins. Il en eſt de même du poiſſon qu'ils ne peuvent conſerver qu'après l'avoir expoſé au ſoleil.

S'ils l'expoſoient à la lune, ne fut-ce que pendant une nuit, quand même ils auroient pris la précaution de le ſaler, le lendemain ils le trouveroient rempli de vers.

Les rivieres, les puits, & ſur-tout les fontaines qui ſortent des rochers, fourniſſent leur boiſſon ordinaire. Ils font du vin, du fruit de leurs palmiers; mais il n'eſt gueres d'uſage, parce qu'il eſt auſſi fort que la plus forte eau-de-vie.

Les hommes ſont laborieux & bons artiſtes. Ils excellent principalement dans la peinture, dans les ouvrages d'orfevrerie, de ſculpture. Les principaux du lieu, ſur-tout ceux qui ont demeuré dans la maiſon des Miſſionaires, touchent parfaitement bien de la harpe. Ils ſavent auſſi jouer du violon & de pluſieurs autres inſtrumens de muſique. Ils ſe font un honneur & un plaiſir de conſacrer leurs talens à la ſolemnité du ſervice divin.

Ceux qui habitent les autres bourgades, & particulierement les montagnes, s'appliquent à l'agriculture. Les autres qui vivent ſur les côtes, n'ont point d'autre occupation que la pêche,

& elle fournit à tous leurs beſoins.

Leurs femmes aiment à s'occuper, & on ne les voit jamais oiſives; elles travaillent en toiles, en dentelles, & quelques-unes en broderie. Elles ont beaucoup de modeſtie & de pudeur, & ſont naturellement portées à la piété.

Tous ces inſulaires ſont fort affectionnés aux Eſpagnols, mettent volontiers leurs enfans à leur ſervice, en quoi ils ſont bien différens des Américains qui ont toujours beaucoup marqué de répugnance & d'indocilité. En général le déſintéreſſement de ces Indiens, & le contentement où ils vivent au milieu de la pauvreté, font qu'ils ne ſont ſujets qu'à peu de vices.

La ville de Manille, capitale de toutes ces iſles, eſt ſur une grande baye de l'iſle de Luçon ; elle eſt fortifiée de dix baſtions, avec une petite citadelle qu'on nomme *Sanyago*. Elle a au nord une riviere, & la mer à l'oueſt; elle eſt entourée de pluſieurs gros fauxbourgs d'Indiens où l'on aſſure qu'il y a cinquante mille ames.

En remontant la riviere juſqu'à quatre lieues, on trouve une ſi grande quantité de hameaux & de villages ſur

les bords & ſur les divers canaux qu'ell
forme, ou qui viennent s'y rendre, aprè
avoir arroſé cette belle plaine, qu'o
s'imagineroit preſque que cet amas d
maiſons répandues dans ce vaſte eſpace
ne fait qu'une ſeule ville.

Il y a dans Manille quatorze égliſe
très-propres, dont pluſieurs ſeroien
admirées dans les premieres villes d
France. Il y a une obſervation ſingu
liere à faire au ſujet des égliſes de
Philippines, & qui eſt rapportée pa
Gemelli Carreri dans ſes voyages; c'eſ
que le roi d'Eſpagne fournit à toute
ces égliſes, du vin pour dire les meſſe
& de l'huile pour les lampes.

Les égliſes des villages ſont auſſi trè
bien ornées, & le ſervice s'y fait ave
beaucoup de majeſté. Il n'y a poin
de paroiſſe même dans la campagne o
il n'y ait au moins huit ou dix muſi
ciens, exempts par cette raiſon du tri
but que doivent les autres Indiens.

Le clergé ſéculier étant, ſuivant le
Miſſionnaires, peu en état d'aider le
évêques dans leurs fonctions paſtorales
toutes les cures ſe donnent par ordr
du roi d'Eſpagne, à des religieux d
différens ordre qui ſont établis à Ma

nille. Toutes les paroiſſes ſont partagées entre les Auguſtins, les Dominicains, les Récollets, les Auguſtins & les Jéſuites. Chacun de ces curés eſt chargé de la conduite de deux ou trois égliſes.

Nous avons, dans Manille, dit le Jéſuite Wibault, un grand collége & un ſéminaire où l'on enſeigne la théologie, la philoſophie & les belles lettres. Il y a outre cela différens prédicateurs, & deux ou trois peres occupés jour & nuit à confeſſer, à enſeigner la doctrine chrétienne, & à viſiter les malades & les priſonniers. Les études y fleuriſſent, & l'on a vû ſortir de ce ſéminaire pluſieurs évêques, des docteurs en théologie, des ſavans religieux, & un grand nombre de ſujets qui excellent en toute ſorte de ſciences. On n'y reçoit que les enfans des Eſpagnols.

Le revenu de l'archevêque de Manille eſt de dix mille écus, & celui des évêques à proportion. L'état eccléſiaſtique & ſéculier eſt entretenu des libéralités de Sa Majeſté catholique qui envoie tous les ans du Mexique de quoi fournir à cette dépenſe. Chaque couvent a auſſi le privilege de faire char-

ger ſur le galion qui va tous les an de Manille au Mexique, un certain nombre de bales de marchandiſes réglé par le roi d'Eſpagne; & ſi ce couvent ne l'exerce pas, il peut le tranſporter & le louer à qui il veut. L'éditeur Anglois du voyage de l'amiral Anſon, (a) dit que les Jéſuites ont le privilege le plus étendu.

Pour ce qui eſt du gouvernement politique, tout eſt réglé avec beaucoup de ſageſſe, par les ordonnances royales.

Il y a une cour de juſtice compoſée de conſeillers, d'un fiſcal & d'un préſident qui eſt en même-temps gouverneur de Manille, & capitaine général de toutes les iſles. Ce premier officier ſe renouvelle tous les cinq ans; & en cas de mort, le premier conſeiller tient ſa place, juſqu'à ce que le roi d'Eſpagne y ait pourvû.

Les officiers ſubalternes dépendent de cette cour, & principalement du gouverneur qui envoie tous les deux ans un juge Eſpagnol dans chaque province, avec autorité de juger en dernier reſſort les procès des Indiens, hors

(a) In-4°. pag. 189.

les

les caufes capitales, dont la connoiffance eft réfervée à la cour de juftice féante à Manille. Ce juge vifite tous les ans, chaque bourgade de fa jurifdiction; mais il ne peut, ni rien innover, ni rien décider que de l'avis & du confentement du curé.

Au bout de deux ans on députe un autre juge pour écouter les plaintes des Indiens, & pour connoître l'adminiftration de celui qui l'a précédé.

Le Miffionnaire que nous venons de citer, donne le détail d'une révolte arrivée au mois d'octobre 1719, affez intéreffante pour trouver place ici. S'il ne fait pas foupçonner la véracité du rélateur, il pourra fervir à faire connoître les mœurs Efpagnoles.

§. II.

Révolution arrivée à Manille.

Le gouverneur abufant depuis longtemps de l'autorité que lui donnoit fa place, fe livra à tous les excès que pouvoient lui fuggerer la plus infatiable avarice, & la cupidité la plus ardente.

Les confeillers d'état, la nobleffe, les marchands étoient ou détenus pri-

ſonniers, ſous différens prétextes, ou contraints de ſe réfugier dans les égliſes. La conſternation devint générale dans la ville, où l'on voyoit bien que le remede, qu'on ne pouvoit attendre que de la cour d'Eſpagne, ſeroit très-long-temps à venir.

Le gouverneur n'en demeura pas là, ce n'étoit que le commencement de ſes violences, & il les pouſſa juſqu'aux dernieres extrêmités. Ayant fait charger l'artillerie, & ordonné à la garniſon de prendre les armes, il appella de grand matin tous les ſuperieurs des maiſons religieuſes, & les fit arrêter. Il en uſa de la même façon, envers le doyen de la cathédrale, des principaux chanoines, & de pluſieurs autres eccléſiaſtiques. Enfin il fit prendre l'archevêque, & l'enferma dans le château qu'il avoit garni de toute ſorte de munitions de guerre & de bouche.

Au premier bruit de cet attentat, les nobles ſortirent de leur aſile, & prirent les armes. A leur exemple les marchands, les bourgeois, les Eſpagnols & les Indiens s'armerent & s'aſſemblerent tumultueuſement dans les rues. Parmi les bruits confus de cette mul-

titude, on n'entendoit qu'un cri général ; *vive la foi ; que le tyran meure.*

Plusieurs religieux se mêlerent parmi cette populace pour arrêter le massacre qui étoit inévitable dans une pareille conjoncture. Quelqu'uns d'eux étant allé au palais pour conjurer le gouverneur de prendre des sentimens de douceur & de paix, furent suivis de plusieurs bourgeois. Le fils du gouverneur ordonna à la garnison de s'avancer & de tirer sur eux ; mais les soldats persuadés qu'ils ne demandoient que la liberté de leur archevêque, & de tant de religieux & d'ecclesiastiques retenus prisonniers sans aucune raison, ne quitterent point leur poste.

Le commandant fit mettre le feu à deux pieces d'artillerie ; mais le canonier pointa ses canons de telle sorte, qu'ils ne pouvoient faire aucun mal. En même-temps cette multitude entra dans le palais. Le gouverneur donna ordre à ses gardes du corps de tirer ; mais la même considération qui avoit arrêté les soldats, porta cette garde à mettre bas les armes. Alors un religieux s'approcha du gouverneur, & lui fit les plus respectueuses remontrances sur

les malheurs où il se précipitoit lui-même; mais le gouverneur, loin de se rendre à ses prieres, n'en devint que plus furieux. Retirez-vous d'ici mon pere, lui dit-il, & à l'instant il tira son pistolet sur un bourgeois qui étoit auprès de ce religieux, & le blessa à la main. Celui-ci se sentant blessé, & voyant que le gouverneur s'avançoit contre lui le sabre à la main, lui cassa le bras droit d'un coup de fusil, tandis qu'un autre lui donna un coup de sabre sur la tête qui le fit tomber comme mort. Son fils levant pareillement le sabre, pour frapper un autre bourgeois, reçut un coup de fusil droit au cœur, & expira sur le champ.

Ce ne fut plus alors qu'un cri de cette multitude, & l'on entendoit de toutes parts: *vive la foi*, le *tyran est mort.*

Aussi-tôt nobles, bourgeois, peuples, tous, comme de concert, allerent au château délivrer l'archevêque; & prosternés un genou en terre, ils le conjurerent pour l'amour de Dieu & au nom du Roi, de prendre les rénes du gouvernement.

Cependant le gouverneur qu'on avoit crû mort, étoit encore en vie, mais il

avoit ſoin de n'en donner aucun ſigne. Pendant que le peuple étoit occupé à délivrer les priſonniers, un religieux s'approcha du gouverneur pour voir s'il reſpiroit encore, & lui cria de prononcer le ſaint nom de Jeſus; il reconnut la voix du Miſſionnaire, & le ſupplia, en ſoupirant, de ne pas l'abandonner juſqu'à la mort. Il fit une confeſſion générale au religieux qui demeura cinq heures entieres auprès de lui, prenant ſoin de le couvrir de temps en temps avec ſon manteau, lorſque la populace approchoit.

Enfin malgré ces précautions, il fut apperçu d'un homme de la lie du peuple qui ſe jetta ſur lui, & lui enfonça pluſieurs fois un poignard dans le cœur.

On aſſure que tous les matins ce gouverneur, malgré ſes vices, avoit coutume de réciter à genoux le chapelet avec ſes domeſtiques. *Et peut-être que cette étincelle de dévotion*, obſerve le pieux Jéſuite Wibault, *lui aura attiré la puiſſante interceſſion de la mere de miſericorde, pour lui obtenir de Dieu la grace d'une ſincere pénitence.*

§. III.

Hiſtoire de la découverte des Philippines.

Quoiqu'on eût découvert les Philippines en 1521, & que depuis cette époque on eût fait diverſes tentatives pour les conquerir, il ſe paſſa pluſieurs années avant qu'on y fit des établiſſemens. Ce fut dom *Miguel Loppes de Legaſpi*, Biſcayen, qui fonda la ville de Cebu ou Zebu dans l'iſle de ce nom.

C'eſt dans cette même iſle que Magellan, un des plus illuſtres navigateurs du ſeizieme ſiecle, à qui eſt dûe la découverte de ces iſles, fut maſſacré avec toute ſa ſuite, dans un feſtin que lui donnoit un roi du pays, qu'il avoit aidé à remporter différentes victoires ſur les princes voiſins.

L'iſle de Luçon ne fut conquiſe qu'en 1570, & fonda Manille en 1671.

Lorſque Magellan débarqua à l'iſle de Cebu, un Indien envoyé pour examiner les Eſpagnols, ſe cacha derriere des bambous, & les examina de loin prendre leur repas. Il rapporta enſuite

à ſes compatriotes que ces nouveaux venus étoient d'étranges hommes, qu'ils étoient blancs, qu'ils avoient le nez fort long, qu'ils couvroient d'habits blancs les tables ſur leſquelles ils ſervoient leurs mets, qu'ils mangeoient des pierres, & qu'ils terminoient leur repas en mangeant du feu, & rendant la fumée par la bouche. Il avoit pris le biſcuit de mer qu'on eſt obligé de couper avec des haches, pour des pierres, & le tabac qu'on fumoit, lui avoit paru être du feu qu'on mangeoit.

Un autre Indien député de la petite province de *Pampanga* vers l'iſle de Luçon, pour engager ſes compatriotes à ſe ſoumettre à la domination Eſpagnole, voulant leur exprimer l'effet & le bruit du canon; ces gens-là, leur dit-il, ont des armes ſemblables à la foudre. Elles jettent avec beaucoup de flamme & de fumée, une boule de fer très-peſante. Dès que cette boule eſt ſortie avec autant d'impétuoſité que de fracas, elle ne ceſſe de voler de montagne en montagne, juſqu'à ce qu'elle ait trouvé quelqu'un à qui elle puiſſe porter le coup de la mort.

Il y a dans les Philippines dix à douze

mille Chinois qui y ſont venus des provinces de Laotong & de Fokien. Ils demeurent en grande partie dans un fauboug de Manille qu'on appelle le Parian. Les Chinois ſont tous ou domeſtiques ou courtiers, ouvriers ou fripiers. La plupart des Eſpagnols dédaignant les ſoins pénibles du commerce, mettent tout leur bien entre les mains de ces Chinois, & ceux-ci s'enrichiſſent aux dépens de ces maîtres indolens.

CHAPITRE VII.

Des isles appellées nouvelles Philippines. (a)

§. I.

Isles Palaos & Carolines.

LE récit de la découverte de ces isles a quelque chose de si touchant, & peint si bien le caractere farouche & sauvage des habitans, qu'on n'a pas crû devoir le supprimer pour passer à leur description géographique & physique.

Dans la visite de nos missions avec le P. Provincial, *dit le P. Clain*, (b) étant arrivés à la bourgade de Guivam, dans l'isle de Samal, une des Philippines, nous y trouvames ving-neuf *Palaos* ou habitans des isles de ce nom nouvellement découvertes. Les vents d'est qui regnent sur ces mers depuis le

(a) On comprend sous ce nom toutes les isles qui sont entre le tropique du camer & la ligne équinoxiale; on les voit sur les cartes entre les isles Mariannes au sud, les isles Philippines à l'est, & les Moluques au nord.

(b) Lettres édifiantes, tom. premier, pag. 112.

mois de décembre, jusqu'au mois de mai, les avoient jettés à trois cens lieues de leurs isles, dans cette bourgade de l'isle de Samal. Ils étoient venus sur deux vaisseaux qu'on appelle *Paraos*. Ils raconterent leur avanture de la maniere suivante.

Ils s'étoient embarqués au nombre de trente-cinq personnes pour passer à une isle voisine; lorsqu'il s'éleva un vent si violent, que ne pouvant gagner l'isle où ils vouloient aller, ni aucune autre du voisinage, ils furent emportés en haute mer. Après bien des efforts inutiles, pour aborder à quelque isle de leur connoissance, ils s'abandonnerent aux flots & aux vents, & voguerent ainsi soixante & dix jours, sans pouvoir prendre terre. Enfin ils se trouverent à la vûe de la bourgade de Guivam en l'isle de Samal.

Un Guivamois qui étoit au bord de la mer les apperçut, & jugeant par la structure de leur bâtiment, que c'étoit des gens égarés, il leur fit signe d'entrer par le canal qu'il leur montroit, pour éviter les écueils & les bancs de sable, sur lesquels ils étoient près d'échouer.

Ces pauvres gens furent si effrayés de voir cet inconnu, qu'ils commencerent à retourner en haute mer. Heureusement que quelques efforts qu'ils fissent, ils furent une seconde fois, repoussés sur le rivage par les vents.

Quand ils furent près de terre, le Guivamois leur fit entendre, par ses signes, la route qu'ils devoient suivre ; mais voyant qu'ils ne la prenoient pas, & qu'ils alloient infailliblement se perdre, il se jette à la mer, & va à la nage à l'un de ces deux petits bâtimens, dans le dessein de s'en faire le pilote, & de les faire aborder sûrement.

A peine y fut-il arrivé, que ceux qui étoient dedans, les femmes même chargées de leurs petits enfans, se jetterent à la nage pour gagner l'autre vaisseau. Cet homme se voyant seul, se mit à les suivre ; & étant entré dans le second bâtiment, il prend le gouvernail & le conduit au port. Mais pendant ce temps-là, les étrangers demeuroient immobiles, & laissoient agir cet inconnu, dont ils se regardoient comme les prisonniers. Ils prirent terre le 28 décembre 1696. Les habitans de Guivam accourus sur le rivage, les reçurent

avec charité, & leur apporterent du vin & des rafraichiſſemens. Ils mangerent volontiers des cocos qui ſont les fruits des palmiers de ce pays, dont la chair eſt à peu près ſemblable à celle des chataigners, excepté qu'elle a plus d'huile, & qu'elle fournit une eſpece d'eau ſucrée qui eſt agréable à boire.

On leur préſenta du ris cuit à l'eau, dont on ſe ſert dans toute l'Aſie, comme de pain en Europe. Ils le regarderent avec admiration, & en prirent quelques grains qu'ils jetterent auſſi-tôt à terre, s'imaginant que c'étoit des vermiſſeaux. Ils témoignerent beaucoup de joie, quand on leur apporta de ces groſſes racines appellées *Palavam*, & ils en mangerent avec avidité.

Pendant ce temps-là, on fit venir deux femmes que les vents avoient autrefois jettées, ſur la même côte de Guivam. Comme elles ſavoient un peu la langue de ce pays, elles ſervirent d'interprétes, & c'eſt par leur moyen qu'on apprit les détails qui vont ſuivre.

Une de ces femmes trouva parmi ces étrangers quelqu'uns de ſes parens. Ils ne l'eurent pas plutôt reconnue, qu'ils ſe mirent à pleurer.

Le Jésuite qui gouvernoit ſpirituellement cette bourgade, ayant appris l'arrivée de ces pauvres gens, les fit venir à Guivam. Dès qu'ils l'apperçurent, & qu'ils virent le reſpect qu'on lui portoit, ils le prirent pour le roi du canton, & crurent que leur vie & leur ſort étoient entre ſes mains. Dans cette penſée, ils ſe jetterent tous à terre pour implorer ſa miſéricorde, & pour lui demander la vie. Le Miſſionnaire touché de leur déſolation, n'épargna rien pour les conſoler; il careſſa leurs enfans, dont trois, étoient encore à la mamelle, & cinq autres un peu plus grands, & promit à leurs parens de leur donner tous les ſecours qui dépendoient de lui.

Les habitans de Guivam s'offrirent à l'envi pour mener ces étrangers dans leurs maiſons, & pour leur fournir tout ce qui ſeroit néceſſaire, tant en vivres qu'en habits. Le Miſſionnaire les confia à ces inſulaires, à condition qu'on ne ſépareroit point ceux qui étoient mariés, & qu'il y en auroit au moins deux en chaque maiſon.

De trente cinq qu'ils étoient à leur départ de leur pays, il n'en reſtoit plus que trente; car la diſette des vivres &

les incommodités d'une longue navigation, en avoient fait périr cinq pendant le voyage. Il en mourut un encore, peu de temps après leur arrivée à Guivam.

Ces étrangers rapporterent que leur pays consiste en trente-deux isles ; elles ne doivent pas être éloignées des isles Mariannes, à en juger par la structure de leurs petits vaisseaux, & par la forme de leurs voiles, puisqu'elles sont les mêmes que chez les *Marianois*.

Il y a beaucoup d'apparence, que ces isles sont plus au sud, que les Mariannes, à onze ou douze dègrés de latitude, sous le même parallele que Guivam, puisque ces étrangers venant tout droit d'orient en occident, ont abordé au rivage de cette bourgade. Il y a aussi lieu de croire que c'est une de ces isles, qui fut apperçue de loin, il y a quelques années, par un vaisseau des Philippines, qui ayant quitté la route ordinaire, qui est de l'est à l'ouest, sous le treizieme parallele, s'étoit un peu écarté vers le sud-ouest.

Les uns ont appellé cette isle *Caroline*, du nom du Roi d'Espagne Charles II. Les autres l'isle de saint Barnabé, parce qu'elle fut découverte le jour de la fête de ce saint. Elle fut encore vûe l'année

paſſée, en 1696, par un autre vaiſſeau que la tempête fit changer de route, en allant de Guivam aux Mariannes ; le gouverneur des Philippines avoit ſouvent donné ordre au vaiſſeau qui va preſque tous les ans aux Mariannes, de chercher cette iſle & les autres qu'on ſoupçonne être aux environs ; mais ces ordres avoient été inutiles.

Nos étrangers ajouterent, que de leurs trente-deux iſles, il y en a trois qui ne ſont habitées que par des oiſeaux, mais que les autres ſont extrêmement peuplées. Quand on leur demande quel eſt le nombre des habitans, ils prennent un monceau de ſable ou de pouſſiere, & le montrent, pour marquer la multitude innombrable qui les habite.

Ces iſles ſe nomment *Pais*, *Lamulutup*, *Saraon*, *Yaropic*, *Valayyay*, *Satavan*, *Cutac*, *Yſaluc*, *Piraulop*, *Ytai*, *Pic*, *Piga*, *Lamurrec*, *Pue*, *Falait*, *Caruvaruvong*, *Ylatu*, *Lamuliur*, *Tavas*, *Saypen*, *Tacaulap*, *Rapiyang*, *Tavon*, *Mutacuſan*, *Piylu*, *Olatan*, *Palu*, *Cucumyat*, *Piyalumnung*. Les trois iſles qui ne ſont habitées que par des oiſeaux, ſont, *Piculat*, *Hulatan* & *Tagian*.

Lamurrec eſt la plus conſidérable de toutes ces iſles. C'eſt où le Roi de tout le pays tient ſa cour. Les chefs de toutes les habitations lui ſont ſoumis. Il s'eſt trouvé parmi ces étrangers un de ces chefs, avec ſa femme qui eſt la fille du Roi.

Quoiqu'ils ſoient à demi nuds, ils ont des manieres & un certain air de grandeur qui font aſſez connoître ce qu'ils ſont. Le mari a tout le corps peint de certaines lignes, dont l'arrangement forme diverſes figures. Les autres hommes de cette troupe ont auſſi quelques lignes ſemblables, les uns plus, les autres moins; mais les femmes & les enfans n'en ont point; il y a dix-neuf hommes & dix femmes de différens âges; le tour & la couleur de leurs viſages approchent aſſez du tour & de la couleur du viſage des habitans des Philippines.

Les hommes n'ont point d'autte habit, qu'une eſpéce de ceinture qui leur couvre les reins & les cuiſſes, & qui fait pluſieurs tours le long du corps. Ils ont ſur leur épaules plus d'une aune & demie de groſſe toile, dont ils ſe font une eſpéce de capuchon, qu'ils lient par-

devant, & qu'ils laiſſent pendre négligemment par derriere.

Les femmes ſont habillées de la même maniere, excepté que les filles ont une ceinture un peu plus longue, qui deſcend depuis les reins juſqu'aux genoux.

La langue de ces inſulaires eſt également différente de celle des Philippines & de celle des Mariannes. Leur maniere de prononcer, approche de la prononciation des Arabes.

La femme qui paroît être de la plus grande conſidération, a pluſieurs anneaux & pluſieurs colliers d'écaille, de tortue qu'on appelle Carey; les autres en ont d'une matiere qui eſt inconnue. Elle reſſemble aſſez à l'ambre gris, mais elle n'eſt pas tranſparente.

Pendant les ſoixante & dix jours qu'ils ont été ſur mer, à la merci des vents, voici comment ils ont vécu. Ils jettoient en mer, une eſpéce de naſſe faite de pluſieurs petites branches liées enſemble. Cette naſſe avoit une grande ouverture pour laiſſer entrer le poiſſon, & ſe terminoit en pointe pour l'empêcher de ſortir. Le poiſſon qu'ils prenoient de cette maniere, étoit toute la nourriture

qu'is avoient, & ils ne buvoient point d'autre eau que celle que la pluie leur fourniſſoit. Ils la recevoient dans des écorces de cocos, fruit à peu près de la figure & de la grandeur du crane d'un homme. Ils n'ont point de vaches dans leurs iſles. Ils voulurent s'enfuir quand ils en virent qui broutoient l'herbe, auſſi bien que lorſqu'ils entendirent aboyer un petit chien. Les chevaux, les cerfs, les chats, & généralement toute eſpéce de quadrupede manque également à leurs iſles. A l'exception d'une ſorte de poules dont ils mangent la chair, ſans gouter des œufs, ils n'ont gueres d'autres oiſeaux que ceux qui vivent ſur la mer.

Malgré cette diſette de toutes choſes, ils ſont gais & contens de leur ſort. Ils ont des chants & des danſes aſſez régulieres. Ils chantent tous enſemble & ſur le même ton, & font auſſi les mêmes geſtes; ce qui n'eſt pas ſans agrémens.

Ils ſont ſurpris du gouvernement, de la politeſſe & des manieres d'Europe dont ils n'avoient aucune connoiſſance. Tout ce qu'ils voyent, eſt pour eux un ſujet d'étonnement. La muſique, les

nſtrumens, les danſes des Eſpagnols, eurs armes, & ſur-tout la poudre à canon, ont beaucoup excité leur curioſité & leur admiration. La blancheur des Européans ne leur a pas moins paru admirable; car pour eux, ils ſont tous baſannés, auſſi bien que les habitans de ce pays.

Juſqu'à préſent, on ne s'eſt pas aperçû qu'ils ayent aucune connoiſſance de la divinité, ni qu'ils adorent des idoles. On n'a remarqué en eux, qu'une vie toute barbare. Tout leur ſoin eſt de chercher à boire & à manger. Ils ont une grande déférence pour leur Roi & pour les chefs de leurs bourgades auxquels ils obéiſſent avec beaucoup de docilité. Ils n'ont point d'heure réglée pour leurs repas; ils boivent & mangent en quelque temps & en quelque endroit que ce ſoit, dès qu'ils ont faim ou ſoif, & qu'ils trouvent de quoi les ſatisfaire. Il eſt vrai auſſi qu'ils mangent peu à la fois, & qu'un de leurs repas ne pourroit les ſoutenir toute une journée.

Leur civilité & la marque de leur reſpect, conſiſte à prendre la main ou le pied de celui à qui ils veulent rendre honneur, & à s'en frotter doucement le viſage.

Ils avoient parmi leurs petits meubles quelques ſcies, faites non pas de fer, mais d'une grande écaille appellée *Taclobo*, qu'ils aiguiſent, en la frottant contre certaines pierres. Ils en avoient auſſi une de fer, de la longueur d'un doigt.

Ils furent fort étonnés de voir la multitude d'inſtrumens de charpenterie dont on ſe ſervoit pour bâtir un vaiſſeau marchand ſur les chantiers de Guivam. Ils les regarderent tous les uns après les autres, & ne pouvoient ſe laſſer de les admirer.

Ils n'ont point de métaux dans leurs pays; le Pere Miſſionnaire leur ayant donné à chacun un aſſez gros morceau de fer, ils reçurent ce préſent avec plus de joie que ſi on leur eût donné autant d'or. Ils avoient ſi grande peur qu'on ne leur enlevât, qu'ils le mettoient ſous leur tête quand ils vouloient dormir.

Ils n'ont point d'autres armes que des lances ou des traits faits d'oſſemens humains. Ils ſont naturellement fort pacifiques. Lorſqu'il arrive entre eux quelque querelle, elle ſe termine par quelques coups de poing qu'ils ſe donnent ſur la tête: ce qui arrive rarement.

Ils ne ſont ni ſtupides, ni peſans, nais ils ont du feu & de la vivacité. ƚeur embonpoînt n'eſt pas auſſi conſi-érable que celui des habitans des iſles lariannes, mais ils ſont bien propor-onnés, & d'une taille à peu près ſem-lable à celle des Philippinois. Les hom-ies & les femmes laiſſent croître leurs heveux qui leur tombent ſur les épau-es.

Quand ces étrangers apprirent qu'on es alloit conduire en préſence du Pere liſſionnaire, ils ſe peignirent tout le orps, d'une certaine couleur jaune qui aſſe chez eux pour être un grand agré-ient. Ils ſont ſi contens de trouver en bondance tout ce qui eſt néceſſaire à ı vie, qu'ils ſe ſont offerts de retourner ans leur patrie, pour attirer ici leurs ompatriotes, & les engager à faire ommerce avec ces iſles : offre qui a été ɔrt goutée par le gouverneur de ce ays, & dont le ſuccès conduiroit à ɔumettre tout le pays au Roi d'Eſ-agne.

§. II.

Autres isles Carolines découvertes en 1719 & 1721.

La relation qu'on vient de voir, ne faisant connoître que trente-deux isles il paroît, par celles qui suivent, que l'archipel dont elles sont partie, en contient plus de cinquante. Les mêmes relations donnent en outre, des connoissances des mœurs & de la vie de ces insulaires, qui semblent différer beaucoup des Palaos dont ils sont voisins.

Relation en forme de journal de la découverte des isles Palaos ou nouvelles Philippines.

Le navire sur lequel nous nous embarquames (*a*) pour aller à la découverte des isles Palaos, s'appelloit la sainte Trinité ; il avoit quatre-vingt-six hommes d'équipage, & étoit commandé par le sergent major Dom François Padilla. Il menoit deux Peres Jésuites &

(*a*) Lettres édifiantes, tom. 11, pag. 76.

un frere qui vouloient porter l'evangile chez les insulaires.

Ce fut le 14 Novembre 1710, que je sortis des Philippines, dit le rélateur, qui paroît être le pilote du navire, & que je fis route pour reconnoître les isles Palaos, me supposant être pour lors par 13 degrés 9 minutes de latitude, & par 144 degrés 22 minutes de longitude.

Je navigeai quinze jours, & le 30 Novembre de la même année, nous découvrimes la terre, qui nous restoit au nord-est trois degrés nord à environ trois lieues, ayant observé la variation de 4 à 5 degrés nord-est dans cette route. Nous revirames de bord pour en approcher de plus près, & nous reconnumes qu'il y avoit deux isles qu'on nomma les isles de saint André, parce qu'on célébroit ce jour-là la fête de cet apôtre.

Lorsque nous fumes proche des isles, nous apperçumes un bateau qui venoit à nous, & dans lequel il y avoit de ces insulaires qui nous crioient de loin, *Mapia*, *Mapia*; c'est-à-dire, bonnes gens. Un Palaos qui avoit été baptisé à Manille, & que nous avions mené avec nous, se montra à eux & leur parla;

auſſitôt ils vinrent à bord ; ils nous dirent que ces iſles s'appelloient *Sonſorol*, & qu'elles étoient du nombre des iſles Palaos.

Ils firent paroître beaucoup de joie d'être avec nous, & ils nous la témoignerent en nous baiſant les mains, & en nous embraſſant,

Ces peuples ſont bien faits de corps & d'une complexion robuſte ; ils vont tout nuds, excepté vers la ceinture, où ils ſe couvrent d'un morceau de natte ; leurs cheveux ſont preſque crépus ; ils ont fort peu de barbe: & pour ſe garantir de la pluie, ils portent ſur les épaules un petit manteau fait de fil de patates, & ſur la tête une eſpéce de chapeau de natte, autour duquel ils attachent des plumes d'oiſeaux toutes droites. Ils furent ſurpris de voir nos gens fumer du tabac, & ils parurent faire grand cas du fer ; quand ils en apercevoient, ils le regardoient avec des yeux avides, & ils en demandoient ſans ceſſe.

Après midi deux autres bateaux vinrent à nous chargés chacun de huit hommes. Auſſitôt qu'ils apprcherent de notre bord, ils ſe mirent à chanter ;

ils

ils régloient la cadence, en frappant des mains ſur leurs cuiſſes. Quand ils eurent abordé, ils prirent la longueur de notre bâtiment, s'imaginant qu'il étoit fait d'une ſeule piece de bois; quelqu'autres compterent les hommes qui étoient ſur notre bord. Ils nous apporterent quelques cocos, du poiſſon & des herbes.

Les iſles ſont toutes couvertes d'arbres, juſques ſur le bord de la mer; leurs bateaux nous parurent aſſez bien faits; ils ſe ſervent de voiles latines, & un côté du bateau eſt ſoutenu par un contrepoids qui l'empêche de tourner.

Nous leur demandames à quel aire de vent reſtoit la principale de leurs iſles qui s'appelle Panlog, & ils nous montrerent le nord-nord-eſt. Ils nous ajouterent qu'au ſud-quart-ſud-oueſt, & au ſud-quart-ſud-eſt, ſont deux iſles, dont l'une s'appelle Merieres, & l'autre Poulo.

Quand nous fumes un peu approchés de la terre, j'envoyai mon aide pilote pour chercher avec la ſonde un endroit où l'on pût mouiller. La chaloupe étant arrivée à un quart de lieue de l'iſle, elle fut abordée par deux bateaux du pays, où il y avoit pluſieurs habitans. L'un d'eux ayant apperçu un ſabre, le

prit, le regarda attentivement, & se jetta à la mer, l'emportant avec lui.

L'aide pîlote ne put trouver aucun lieu propre à jetter l'ancre, parce que le fond étoit de roche, & qu'il y avoit grand fond par tout. Quand je fus de retour, j'envoyai encore sur les trois heures, un autre homme pour chercher un mouillage; il alla tout auprès de terre, & il trouva, comme le premier, qu'il y avoit par tout grand fond de roche; ainsi nul endroit où l'on pût jetter l'ancre.

Pendant ce temps-là on se soutenoit à la voile contre le courant qui portoit avec vitesse au sud-est; mais le vent étant venu à manquer, nous dérivames au large. Alors les insulaires qui étoient venus sur notre bord, rentrerent dans leur bateau pour s'en retourner. Les deux Missionnaires voulurent engager l'un d'eux à demeurer avec nous, mais ils ne purent l'y résoudre. Ils l'entretinrent des vérités de la religion catholique, & on l'interrogea sur la grandeur de l'isle & sur le nombre de ses habitans; il répondit que l'isle avoit bien deux lieues & demie de tour, & qu'il pouvoit y avoir huit cent personnes;

[q]u'ils vivoient de cocos, de poiſſons & [d]'herbages. J'obſervai la hauteur du ſo[l]eil à midi, & je me trouvai par cinq [d]egrés ſeize minutes de latitude nord, [&] la variation au lever du ſoleil fut [t]rouvée de cinq degrés nord-eſt.

Les courans nous emporterent au [l]arge vers le ſud-eſt avec violence, de [ſ]orte que nous ne pumes regagner la [t]erre que le quatrieme jour à ſix heures [m]atin. Nous nous trouvames alors à [l']embouchure de deux iſles. J'envoyai [l]a chalouppe pour chercher un bon [m]ouillage; ce fut inutilement. Elle re[v]int à quatre heures du ſoir, apportant [p]our nouvelle qu'il y avoit grand fond [d]e roche par tout, & qu'il étoit im[p]oſſible de jetter l'ancre.

Le 5, les Peres Duberon & Cortil [al]lerent à terre pour planter une croix, [m]algré les repréſentations que nous leur [fî]mes Dom Padilla & moi ſur, les dan[g]ers qu'ils couroient de la part des [In]ſulaires, & même du côté de l'inconſ[ta]nce des vents & des vagues qui pou[v]oient jetter le vaiſſeau fort loin, & [l']empêcher de ſe rapprocher de terre; [n]ous nous ſoutimmes enſuite à la voile [to]ute la journée, contre les courans, à la

faveur du vent ; mais le soir ayant man
qué, le courant nous jetta au large.
Jusqu'au 9 à midi, nous fimes tou
nos efforts pour approcher de la ter
re, sans pouvoir rien gagner ; au con
traire nous nous éloignions de plu
en plus, & je me trouvai par cin
degrés vingt-huit minutes de latitude
On tint conseil sur le parti qu'il y avo
à prendre, & on décida de faire rout
pour découvrir l'isle de Panlog, capi
tale de toutes ces isles, qui est éloigné
de celle que nous quittions d'enviro
cinquante lieues.

Ce fut le onzieme, à neuf heures d
matin, que nous découvrimes Panlog
& à midi je me trouvai par sept degré
quatorze minutes de latitude nord, en
viron à une lieue au large de l'isle. Su
les quatre heures du soir, quatre ba
teaux s'approcherent de notre bord,
tenant néanmoins au large, de la lon
gueur d'un demi cable, peu à près i
furent suivis de deux autres bateaux.

Enfin quelqu'uns de ces insulaires qu
étoient dans les bateaux, se jetterent
la mer, & vinrent à notre bord ; ils n
cherchoient qu'à voler ce qui pouvo
leur tomber sous la main. L'un d'eu

oyant une chaîne attachée au bord là, âloit de toutes ſes forces pour la romre & l'emporter. Un autre en fit aunt à un organeau. (*a*) Un troiſieme yant mis la tête dans un ſabord, vit es rideaux de lit; il les prit à deux ains, & les tiroit de toutes ſes fores; mais quelqu'uns de nos gens y ccoururent, & auſſi-tot il ſe jetta à la er.

Dom Padilla voyant l'avidité de ces arbares, leur fit ſigne de ne point aprocher de ſon vaiſſeau; mais ces inlaires prenant leur route vers la terre, écocherent pluſieurs fleches; ce qui gagea le commandant à faire faire r eux une décharge de mouſqueterie. ce bruit ils ſe jetterent tous à la mer, abandonnerent leurs bateaux, naant droit à terre avec une viteſſe exaordinaire; puis voyant qu'on ne tiit plus, ils regagnerent leurs bateaux, s'enfuirent à toutes rames.

Ces inſulaires étoient tous nuds; elqu'uns d'eux ſe peignent le corps diverſes couleurs, leur peau eſt com-

---

(*a*) L'organneau ou arganneau, eſt le grand ıeau qui paſſe par la verge d'une ancre.

munément de couleur olivâtre, quelqu'uns l'ont très-noire.

Le 12, nous n'eumes presque pa de vent. Les vents vinrent sur le neuf heures du soir sud-sud-est asse frais, & les courans nous porterent a nord avec vitesse; ainsi je pris le part de passer entre deux isles, le cap au nord nord-ouest; ce canal avoit environ un petite lieue de largeur.

Le 13, après avoir tenu conseil su ce que nous avions à faire, nous réso lumes de retourner à Sonsorol pou apprendre des nouvelles des deux Mis sionnaires qui y étoient restés, & d notre chaloupe. Le 18 je me trouva nord & sud de l'isle. Je demeurai l toute la journée bord sur bord jusqu' six heures du soir, sans appercevoi aucun bateau, quoique nous ne fussion qu'à une portée de canon de la terre

Nous rodames toute la côte de l'oue de l'isle jusqu'au 20 qu'un grain forc du sud-est-nord-est nous obligea de qui ter la terre, & de faire vent arriere ave la misaine.

Le 21, nous approchames encore d la terre, & à deux heures après mid nous n'en étions qu'à trois quarts d

eue, ſans appercevoir aucun bateau. .lors un ſecond grain de l'eſt-nord-eſt orcé, nous ayant pris, nous obligea de ire oueſt-nord-oueſt avec la ſeule iſaine. Mais après avoir tenu conſeil, voyant que nous manquions d'eau, nous primes le parti de retourner à lanille. Comme la ſaiſon des vents e nord-nord-eſt, étoit déja commencée; ous fumes obligés de faire le tour de indanao, une des Philippines.

Une lettre du P. Cazur, de 1720, (a) pporte qu'on avoit appris par des inlaires des Palaos, que les Miſſionnaires eſuites avoient été tués & mangés par s habitans.

§. III.

utre relation des iſles Carolines qui paroiſſent auſſi faire partie des iſles Palaos.

Lorſque les Eſpagnols ſe mirent en ſſeſſion des iſles Mariannes ou Latros, ils eurent preſqu'en même temps nnoiſſance, d'un grand nombre d'iſles milieu de celles-ci auxquelles on don-

(a) Tom, 16, pag. 368.

na dèslors le nom d'isles Carolines. (*a*) On regardoit l'isle de Guaham, la plus grande des Mariannes, comme la porte qui devoit ouvrir l'entrée d'une multitude innombrable d'isles australes tout-à-fait inconnues; & parce que ces isles Carolines sont à la tête des isles australes, il n'y a point de tentatives que les gouverneurs de Guaham n'ayent faites pour réussir dans une si importante découverte : mais les mouvemens qu'ils s'étoient donnés en divers temps, avoient toujours été inutiles.

Le 19 Juin 1721, on apperçut une barque étrrangere peu différente des barques Mariannoises, mais plus haute; ensorte qu'un soldat Espagnol qui la vit de loin, voguer à pleines voiles, la prit pour une fregate. Elle vint aborder à Tarosofo, côte déserte de l'isle de Guaham du côté de l'est. Il y avoit vingt-quatre personnes; onze hommes, sept femmes & six enfans : quelqu'uns mirent pied à terre en tremblant, & se glissant sous des palmiers, y firent leur provision de cocos.

(*a*) Tom. 18, lettre du P. Cantova, du mois de Mars 1722.

Un Mariannois pêchant près de-là les apperçut : il en alla donner avis au P. Mufcati. Auffi-tôt celui-ci, le chef de la bourgade d'Inarahan, & quelqu'autres fe mirent dans des canots pour aller au fecours de ces pauvres infulaires qui ne favoient ni en quel pays ils étoient, ni à quelle nation ils avoient à faire. L'épée que le chef de bourgade avoit au côté, frappa les infulaires, & les fit pâmer d'effroi, s'imaginant que c'étoit fait de leur vie. Les femmes pouffoient des cris lamentables. On avoit beau leur témoigner par figne qu'ils n'avoient rien à craindre, il n'étoit pas poffible de les raffurer. Cependant un d'eux plus hardi que les autres, dit en fa langue deux ou trois mots à fes compagnons; & fautant à terre, vint droit au P. Mufcati lui offrir quelques bagatelles de fon ifle. C'étoit des morceaux d'écaille de carret dont ces infulaires font des bracelets, & une forte de pâte jaune ou incarnate dont ils fe peignent le corps. Le Jéfuite embraffa l'infulaire, & reçut fon préfent avec bonté.

Ces démonftrations d'amitié diffiperent tout ombrage: la confiance fuccéda

à la frayeur ; & ceux qui étoient reſtés dans la barque, ne firent plus de difficulté de mettre pied à terre. Ils y trouverent abondamment de quoi ſatisfaire à leur faim, & ſe refaire des fatigues qu'ils avoient ſouffertes. Le Miſſionnaire leur fit donner des habits, afin qu'ils paruſſent avec plus de décence, & les amena à Inarahan, en attendant qu'on eût réponſe du Gouverneur à qui on avoit mandé cette nouvelle.

Leur barque eſt d'une conſtruction remarquable ; elle a pour toute voile un fin tiſſu de feuilles de palmiers ; la pouppe & la proue ſont ſemblables pour la figure, & ſe terminent l'une & l'autre en une pointe élevée de la forme d'une queue de dauphin. On y voit quatre petites chambres pour la commodité des paſſagers ; l'une à la proue, l'autre à la pouppe, les deux autres aux côtés du mât où la voile eſt attachée, mais qui débordent en dehors de la barque, & y forment comme deux aîles. Ces chambres ont un toit de feuilles de palmiers fait en impériale de caroſſe, propre à garantir du ſoleil & de la pluie. Au dedans du corps de la barque il y a différens compartimens où ſe mettent

la cargaiſon & les proviſions de bouche. Ce qu'il y a de plus ſurprenant dans cette barque, eſt qu'on n'y voit aucune cheville ; & que les planches ſont ſi bien jointes les unes aux autres par une eſpece de ficelle, que l'eau ne peut s'y inſinuer.

Deux jours après cet événement, une nouvelle barque étrangere, quoique ſemblable aux Mariannoiſes, vint aborder à Guaham à la pointe de l'oueſt. Elle ne contenoit que quatre hommes, une femme & un enfant. On les conduiſit à Utamag où étoit le gouverneur *Luis Sanches*, pour les confronter aux autres, & voir s'ils étoient de la même nation. Leur joie fut inexprimable dès qu'ils ſe virent : ils ſe la témoignoient par de continuels embraſſemens.

On ſçut depuis que ces deux barques étoient du nombre de ſix, parties de l'iſle de *Faroilep*, pour ſe rendre à celle d'*Ulée :* que dans la traverſée le vent d'oueſt les avoit diſperſées : qu'ils avoient erré pendant vingt jours au gré des vents dans un riſque continuel de faire naufrage, ſouffrant beaucoup de la faim de la ſoif, & des efforts extraordinaires qu'il leur avoit falu faire

pour réſiſter à l'impétuoſité des courans. Ils étoient effectivement fort affoiblis, & leurs mains étoient écorchées à force de tirer à la rame. Un des plus jeunes & des plus forts en apparence ne ſurvécut pas long-temps à tant de fatigues, & mourut peu de temps après ſon débarquement.

Ils ont pour vêtement une piece de tiſſu dont ils s'enveloppent les reins, & qu'ils paſſent entre les jambes. Leurs chefs qu'ils appellent *Tamolas*, ont une eſpéce de robe fendue par les côtés, qui leur couvre les épaules & la poitrine tombant juſqu'aux genoux. Les femmes, outre la piéce de toile dont elles ſe ceignent, de même que les hommes, ont encore une ſorte de Juppe qui leur deſcend de la ceinture à mi-jambe. Les nobles ſe peignent le corps, & ſe percent le lobe des oreilles, où il attachent des fleurs, des herbes aromatiques, des graines de coco, ou même du verre quand ils en peuvent avoir. Ces peuples ſont bien pris dans leur taille qui eſt haute & d'une groſſeur bien proportionnée : la plupart ont les cheveux crépus, le nez gros, de grands yeux très-perçans, & la barbe épaiſſe, le viſage

de différentes couleurs : les uns l'ont ſemblable à celui des Indiens : on ne peut douter que les autres ne ſoient des metis nés d'Eſpagnols & d'Indiennes.

J'en ai vû un Mulâtre, comme le fils d'un Négre & d'une Indienne. Il n'eſt pas aiſé d'expliquer d'où peut venir ce mélange du ſang, & cette diverſité de couleur : c'eſt ſur quoi on verra dans la ſuite quelques conjectures.

Le 28 Juin, le gouverneur fit conduire les inſulaires à la Ville d'Agdana, capitale des Mariannes où il demeure. Comme ils étoient ſi affoiblis, qu'ils avoient peine à ſe remettre de leurs fatigues paſſées, notre frere apotiquaire s'appliqua d'abord avec beaucoup de charité au rétabliſſement de leur ſanté. On ſongea enſuite à les inſtruire ; choſe peu facile : leur langage nous étoit tout-à-fait inconnu, & nous manquions d'interpretes. Cependant à force de les fréquenter, & de les faire parler ſur les choſes que je leur indiquois par ſignes, je fus en état de traduire en leur langue quelques choſes des prieres & des dogmes de la religion qu'ils apprenoient par cœur, & répétoient ſouvent en préſence de leurs compatriotes ;

après quoi je leur faiſois une inſtruction, ſuivie d'un petit repas qui leur ſervoit d'amorce. Ils témoignerent beaucoup de deſir d'être chrétiens; mais comme ils prétendent s'en retourner inceſſamment, & qu'il ſeroit moralement impoſſible qu'ils ne ſe pervertiſſent de nouveau chez eux, s'ils n'y ont point de Miſſionnaires, on n'a pas crû devoir ſitôt leur accorder cette grace.

Il y avoit quatre mois qu'ils demeuroient à Guaham : ils y avoient amaſſés tout ce qu'ils avoient pû de cloux, de haches & d'autres inſtrumens de fer, métal, qui leur paroît d'un prix ineſtimable. L'envie de porter chez eux leur précieux tréſor, & le deſir de revoir leurs femmes & leurs enfans, augmentoient leur impatience naturelle, & ils ſollicitoient leur départ avec la derniere vivacité. Le gouverneur ſongeoit à les ſatisfaire, mais en retenant en ôtage les principaux d'entre eux, & renvoyant les autres par le moyen deſquels on pouvoit établir un commerce réglé. Il m'accorda la permiſſion que je lui demandois, d'aller avec eux pour prendre connoiſſance de leur pays, du génie & des coutumes des habitans; mais je ne

ous obtenir le consentement de mon superieur.

Nos insulaires continuoient de presser leur retour dans leur terre natale. Ils supplioient sans cesse le gouverneur, disant que leur mort étoit certaine si on differoit plus long-temps, qu'ils étoient accablés d'amertumes & d'ennui; que l'éloignement de leur parens & le desir de les revoir leur ôtoit l'appétit & le sommeil : qu'enfin la vie leur devenoit insupportable. Ce sont leurs propres termes que je rapporte : car je leur servois d'interprete. Mais le gouverneur, en les consolant par de bonnes paroles, tâchoit de les amuser jusqu'à l'entrée de l'hiver que la mer n'est plus tenable, afin de ne les renvoyer qu'au printems, & d'avoit le loisir de préparer les choses nécessaires pour aller reconnoître leur isle. Je profitai de ce retard & de la connoissance suffisante que j'avois acquise de leur langue pour m'instruire plus en détail du nombre & de la situation de leurs isles, de leur religion & de leur créance, de leurs mœurs, coutumes & gouvernement.

Je n'ose pas me promettre de marquer avec la derniere justesse, la situa-

de ces isles, puisque je ne le sais que sur le rapport des Indiens : cependant s'il y a quelque erreur, je ne la crois pas considérable, vû les précautions que j'ai prises. J'ai entretenu à diverses fois ceux de ces insulaires qui ont le plus d'expérience ; & comme ils se servent d'une boussole à douze aires de vent, je me suis exactement informé quelle route du vent ils suivent quand ils navigent d'une isle à une autre, & combien de temps ils mettent à la traversée : j'ai fait attention à la construction de leurs barques moins legeres que celles des Mariannes. Après avoir bien examiné toutes choses, je ne crois pas me tromper, en disant que toutes ces isles dont ils ont pû me donner connoissance, sont entre le sixieme & le onzieme degré de latitude septentrionale, & courent par les trente degrés de longitude, à l'est du cap Espiritu santo.

Les isles de cet archipel se partagent en cinq provinces ; chacune ayant sa langue particuliere, qui, bien que différentes entre elles, paroissent tirer leur origine d'une seule ; & c'est l'Arabe, si l'on en juge par la ressemblance des termes.

La premiere province qui est à l'est s'appelle *Cittac*. *Torres* ou *Hogolen* est l'isle principale, beaucoup plus étendue que l'isle de Guaham. Ses habitans sont négres, mulâtres & blancs. Elle est gouvernée par un petit Roi qui se nommoit *Tahulucapit* : il a sous sa domination grand nombre d'isles, les unes assez grandes, les autres plus petites, mais toutes très-peuplées, distantes entre elles de huit, quinze ou trente lieues. Celles qui s'étendent du nord à l'ouest sont, *Etel*, *Ruao*, *Pis*, *Lamoil*, *Falalu*, *Ulalu*, *Magur*, *Ulou*, *Pullep*, *Lesquischel*, *Temetem*, *Schong* : celles qui courent du sud-est au sud-ouest, sont, *Cuop*, *Capeugeng*, *Foup*, *Peule*, *Pat*, *Scheng*, outre un grand nombre de plus petites.

La seconde province commence à 4°. trente degrés à l'est de Guaham entre le huitieme & le neuvieme parallele; elle contient environ vingt-six isles un peu considérables, dont quatorze sont fort peuplées; savoir, *Ulée*, *Lamurrec*, *Setoel*, *Ifeluc*, *Eurrupuc*, *Faroilep*, & autres. Le pilote Jean Rodrigues échoué sur le banc de sainte Rose en 1696, découvrit *Faroilep* avec ses deux petites

isles collatérales : il ne la jugea gueres éloignée de Guaham que de quarante-cinq lieues entre le dixieme & le onzieme parallele. Cette province se partage entre deux principautés : celle d'Ulée, dont le seigneur s'appelle *Gosalu* ; l'autre de Lamurrec, qui a pour seigneur un nommé *Mattuson*. Nos insulaires que nous avons ici, sont de cette province, natifs la plupart d'*Ulée* & de *Faroilep*.

La troisieme province commence à deux degrés à l'ouest de Guaham. L'isle *Feis* qui est à la tête, & qui est très-peuplée & très-fertile, a six lieues de tour ou environ ; son seigneur s'appelle *Meirang*. La province est un amas d'isles plus occidentales d'un degré, occupant un espace de vingt-cinq lieues de long sur quinze de large. Le capitaine Bernard de *Egny* les découvrit en 1712.

Ces isles sont, *Falalep* de cinq lieues de tour, *Oiescur*, *Mogmog* où réside le seigneur nommé *Caschattel*. Quand les barques navigent dans ce golfe, aussitôt qu'elles sont à la vue de *Mogmog*, on amene les voiles pour marque de respect & de soumission que ces insulaires donnent à leur seigneur.

L'iſle de *Laraol* éloignée de quinze lieues de cet aſſemblage d'iſles, appartient à la même province. On appelle *Lumululutu*, celles qui ſont à l'eſt; & *Egoy*, toutes celles qui ſont à l'oueſt. Ces inſulaires vivent de cocos, de la pêche qui eſt abondante, & de ſix ou ſept ſortes de racines ſemblables à celles qui croiſſent dans les iſles Mariannes.

La quatrieme province eſt à trente lieues plus à l'oueſt. *Yap* qui eſt l'iſle principale, fort peuplée, & fort fertile, a plus de quarante lieues de tour. Outre les diverſes racines qui tiennent lieu de pain aux habitans, on y trouve des patates, en leur langue *camotes* venues des Philippines, ainſi qu'un de ces Carolins, nommé *Caial*, l'a rapporté.

Il raconte que ſon pere nommé *Coor*, l'un des plus qualifiés de l'iſle, trois de ſes freres & lui-même alors âgé de vingt-cinq ans, furent jettés par la tempête dans une des Philippines nommée *Biſaias*; qu'un de nos Miſſionnaires prit ſoin d'eux, leur donna des habits & du fer, qui eſt ce qu'ils eſtiment plus que toute choſe au monde; qu'à leur retour ils porterent des ſemences de pluſieurs plantes, entr'autres des patates qui ont

ſi bien multiplié, que leur iſle a eu de quoi en fournir à toutes les autres.

Ces inſulaires font une pâte odoriférante de couleur jaune & incarnate, dont ils ſe peignent le corps les jours de réjouiſſance: c'eſt, ſelon leur idée, une magnifique parure. J'ai peine à croire ce que m'ajouta le même homme, qu'il y a dans ſon iſle des mines d'argent, mais qu'on n'en tire qu'en petite quantité, faute d'inſtrumens de fer propres à creuſer la terre: que quand il tombe ſous la main quelque morceau d'argent vierge, on travaille à lui donner une forme ronde, & l'on en fait préſent au ſeigneur de l'iſle, nommé *Teguir*. Il dit qu'il en a chez lui d'une grandeur propre à lui ſervir de ſiége. A ſix ou huit lieues de diſtance, ſont trois petites iſles formant un triangle; *Ngolii*, *Laddo* & *Petangaras*.

La cinquieme province diſtante de quarante-cinq lieues de l'iſle d'*Yap*, contient grand nombre d'autres iſles nommées par les Indiens *Panleu*, & communément *Palaos*; mais ils n'en comptent que ſept principales, ſitués du nord au ſud; *Pelilïeu*, *Coaengal*, *Tagaleten*, *Cogeal*, *Yalap*, où le ſeigneur de la

province nommé *Yarai* fait ſa réſidence, *Mogulibec* & *Nagarrol.*

Ces iſles ſont habitées par un peuple nombreux, mais inhumain & barbare. Les hommes & les femmes y ſont entierement nuds, & ſe nourriſſent de chair humaine. Les Carolins regardent cette nation avec horreur, comme l'ennemie du genre humain, avec laquelle il eſt dangéreux d'avoir le moindre commerce. Ce rapport me paroît fidele & conforme à ce que nous en apprend la relation du P. Bernard Meſſia.

A vingt-cinq lieues au ſud-oueſt de la derniere de ces iſles, ſont les deux iſles que nous appellons *S. André*, nommée par les naturels *Sonrol* & *Cadocopuei*, ſituées à cinq degrés quelques minutes de latitude ſeptentrionale. C'eſt à *Sonrol* que reſterent en 1710 les PP. Duberon & Cortil avec quatorze autres perſonnes, dont étoit l'Indien *Moac* qui leur ſervoit d'interprete, ſa femme & ſes deux enfans. On n'a pû en avoir aucune nouvelle depuis, quelque ſoin que l'on ait pris de s'en informer. Nos Carolins que je queſtionai fort, n'en avoient nulle connoiſſance: il n'y eut que quand je prononçai le nom de *Moac*,

que ceux d'*Ulée* témoignerent par un mouvement de joie le deſir d'apprendre ce qu'il étoit devenu, s'il vivoit encore, & ſi je ſavois où il pouvoit être : ils me dirent qu'il avoit diſparu depuis pluſieurs années, qu'on l'avoit inutilement cherché dans les iſles, & qu'on ne doutoit pas qu'il n'eût péri ſur mer.

Ils ajouterent qu'à l'eſt de ces cinq provinces, il y a quantité d'autres iſles, & ſur-tout une très-étendue nommée *Falupet*, dont les habitans adorent le Tiburon, poiſſon cétacée extrêmement vorace : que ces inſulaires ſont negres pour la plupart, de mœurs ſauvages & barbares : c'eſt tout ce qu'ils en ſavent ; encore n'en ont-ils ces connoiſſances que par quelques habitans de ces iſles que la tempête a jettés ſur leurs côtes.

§. IV.

Notice des habitans qui habitent ces iſles, & de leurs uſages civils & religieux.

Nos inſulaires n'ont preſqu'aucune idée de religion : ils vivent ſans culte, dépourvûs de la plupart des connoiſſances propres à l'homme raiſonnable.

Je leur ai demandé qui avoit fait le ciel & la terre, & toutes les choſes viſibles ; ils m'ont répondu qu'ils n'en ſavoient rien. Ils reconnoiſſent néanmoins des bons & des mauvais eſprits ; mais, ſelon leur façon de penſer toute naturelle, ils donnent à ces eſprits un corps, & juſqu'à deux ou trois femmes : ce ſont, à ce qu'ils croyent, des ſubſtances céleſtes, différentes de celles qui habitent la terre. Voici la tradition que leurs peres leur ont tranſmiſe.

Les plus anciens des eſprits céleſtes ſont *Sabucour* & ſa femme *Halmelul* : ils eurent pour fils *Eliulep* ; c'eſt-à-dire, le grand eſprit ; & pour fille *Ligobund*. Le premier épouſa *Leteuthieul* qui étoit née dans l'iſſe d'*Ulée* : elle mourut à la fleur de ſon âge, & ſon eſprit s'envola au ciel. *Eliulep* avoit eu d'elle un fils nommé *Lugueiling*, ce qui ſignifie *le milieu du ciel* : on le révere comme le grand ſeigneur du ciel, dont il eſt l'héritier préſomptif.

Cependant *Eliulep* peu ſatisfait de n'avoir qn'un enfant de ſon mariage, adopta *Reſchahuileng*, jeune homme très-accompli, natif de *Lamurrec* : ils diſent que ſe dégoutant de la terre, il monta

au ciel pour y jouir des délices de ſon pere : que ſa mere vit encore à *Lamurrec* dans un âge *décrépit ;* qu'enfin il eſt deſcendu du ciel juſqu'à la moyenne région de l'air pour entretenir ſa mere & lui faire part des myſteres celeſtes. Par ces fables, les habitans de *Lamurrec* s'attirent plus de reſpect & de conſidération de la part de leurs voiſins.

Ligobuud ſœur d'*Eliulep* ſe trouvant enceinte au milieu de l'air, deſcendit ſur la terre où elle mit au monde trois enfans. Elle fut bien étonnée de trouver la terre aride & infertile. A l'inſtant, par ſa voix puiſſante, elle la couvrit d'herbes, de fleurs & d'arbres fruitiers ; elle l'enrichit de verdure, & la peupla d'hommes raiſonnables.

Dans ces commencemens on ne connoiſſoit point la mort: c'étoit un court ſommeil ; les hommes quittoient la vie le dernier jour du déclin de la lune ; & dès qu'elle commençoit à reparoître ſur l'horiſon, ils reſſuſcitoient, comme s'ils ſe fuſſent réveillés d'un ſommeil paiſible.

Mais un certain *Erigiregers*, eſprit mal intentionné pour le genre humain, qui ſe faiſoit un ſupplice du bonheur des

des hommes, leur procura un genre de mort contre lequel il n'y avoit plus de ressource ; de sorte que les gens morts une fois, le furent pour toujours. Aussi l'appellent-ils *Elus Melabut ;* c'est-à-dire, esprit mauvais ou malfaisant, au lieu qu'ils nomment les autres esprits bons ou bienfaisans.

Ils mettent au rang des mauvais esprits *Morogrog*, qui ayant été chassé du ciel pour ses manieres grossieres & inciviles, apporta sur la terre le feu jusqu'alors inconnu: fable qui a quelque rapport à celle de Vulcain & à celle de Promethée.

Lugueileng fils d'*Eluilep*, eut deux femmes ; l'une celeste qui lui donna deux enfans *Carrer* & *Melilian ;* l'autre terrestre, née à *Falalu*, dans la province d'*Huogolen*, dont il eut *Oulefat*. Ce jeune homme ayant sçû que son pere étoit un esprit celeste, dans l'impatience de le voir, prit son vol vers le ciel ; mais à peine se fut-il élevé dans les airs, qu'il retomba sur la terre désolé de sa chute, & pleurant amérement sa malheureuse destinée. Mais sans se désister de son premier dessein, il alluma un grand feu, & à l'aide de la fumée, il fut porté une

seconde fois dans les airs où il parvin
à embrasser son pere celeste.

Il y a, disent ces Indiens, dans l'isl
Falalu, un petit étang d'eau douce o
les dieux viennent se baigner. Par res
pect pour ce bain sacré, les insulaire
n'osent en approcher, de crainte d'en
courir l'indignation des divinités.

Ils donnent une ame raisonnable a
soleil, à la lune & aux étoiles qu'il
croyent habités par de nombreuses na
tions celestes.

Telle est la doctrine des Carolins
dont néanmoins ils ne paroissent pa
fort entêtés; car bien qu'ils reconnois
sent toutes ces divinités fabuleuses, o
ne voit parmi eux ni temple, ni idole
ni sacrifice, ni offrande, ni aucune es
pece de culte extérieur: il n'y a qu'
quelqu'uns de leurs morts qu'ils parois
sent rendre une espece de culte supers
titieux.

Leur coutume est de jetter les cada
vres le plus loin qu'ils peuvent dans l
mer, pour servir de pâture aux tiburon
& aux baleines. Cependant s'il meur
quelque personne distinguée par so
rang, ou qui leur soit chere par d'autre
raisons, ses obseques se font avec pom

œ, & avec de grandes démonſtrations
le douleur.

Au moment que le malade expire, on
ui peint tout le corps de jaune: ſes
arens & ſes amis s'aſſemblent au tour
u cadavre pour pleurer la perte com-
nune. Ce ne ſont que cris aigus, la-
nentations & gémiſſemens, auxquels
uccéde un morne & profond ſilence.
C'eſt pour lors qu'une femme éleve une
oix entre-coupée de ſanglots & de
oupirs, & prononce l'éloge funebre
u défunt.

Elle vante, dans les plus beaux termes,
 beauté, ſa nobleſſe, ſon agilité à la
anſe, ſon adreſſe à la pêche, & toutes
s autres qualités qui l'ont rendu recom-
nandable. Ceux qui veulent donner des
narques plus ſenſibles de douleur, ſe
oupent les cheveux & la barbe qu'ils
ttent ſur le cadavre. Ils obſervent tout
e jour-là un jeûne rigoureux, dont ils
e manquent pas de ſe dédommager la
uit ſuivante. Il y en a qui renferment
 corps du défunt dans un petit édifice
e pierre au-dedans de leur maiſon;
'autres les enterrent loin de leur ha-
itation, & ils environnent la ſépulture
'un mur de pierre; on met auprès du

cadavre diverses sortes d'alimens, da
la persuasion que l'ame du défunt
suce & s'en nourrit.

Ils croyent qu'il y a un lieu où
gens de bien sont recompensés, &
autre où les méchans sont punis:
disent que les ames qui vont au cie
retournent le quatrieme jour sur la ter
& demeurent invisibles au milieu
leurs parens.

Il y a parmi eux des Prêtres & d
Prêtresses qui prétendent avoir comm
ce avec les ames des défunts. Ce so
ces Prêtres, qui, de leur propre aut
rité, déclarent si les défunts sont al
au ciel ou en enfer. On honore
premiers comme des esprits bienfais
à qui on donne le nom de *Tahutu*
auquel on s'adresse dans le besoin. S'
sont malades, s'ils entreprennent
voyage, s'ils vont à la pêche, s'ils tr
vaillent à la culture des terres, ils i
voquent leur *Tahutup*; ils lui font c
présens qu'ils suspendent dans la mais
de leurs *Tamoles*, soit par intérêt, po
obtenir une grace, soit par reconno
sance d'une faveur reçue.

Les insulaires d'*Yap* ont un culte pl
grossier: l'objet de leur vénération

n crocodille d'une certaine eſpece. Il a parmi eux des enchanteurs qui ont ommunication avec les malins eſprits, qui par leur ſecours, procurent des aladies, ou même la mort à ceux dont s veulent ſe défaire.

Lorſqu'ils vont à la pêche, ils ne ortent point de proviſions dans leurs rques. Les *Tamoles* s'aſſemblent dans e maiſon au mois de février, & là jugent, par la voix du ſort, ſi la nagation doit être heureuſe & la pêche ondante. Ce ſort conſiſte en des euds qu'ils font à des feuilles de paliers : ils les comptent, & le nombre ir ou impair décide du bon ou du auvais ſuccès de l'entrepriſe.

La pluralité des femmes eſt non-ſeunent permiſe parmi eux, elle eſt enre une marque d'honneur & de diſction. Le Tamole de l'iſle d'*Huogolen* a neuf. Quoique l'adultere ſoit rerdé comme un grand crime, on en tient aiſément la rémiſſion, en faiſant elque riche préſent au mari de la nme avec qui on a eu un commerce cite.

Le mari peut répudier ſa femme ſi e a violé la foi conjugale, & la femme

ſon mari s'il ceſſe de lui plaire. Da
ce cas ils ont certaines loix qu'ils o
ſervent pour la diſpoſition de la d
Lorſqu'un d'eux meurt ſans poſtérit
la veuve épouſe le frere du défunt: uſa
conforme à celui de l'ancienne loi
Hébreux.

Au milieu de la rudeſſe & de la b
barie dans laquelle ils vivent, il
laiſſe pas que d'y avoir parmi eux
certaine police qui montre qu'ils ſ
plus raiſonnables que la plupart des a
tres Indiens, en qui on ne voit gue
que la forme humaine. L'autorité
gouvernement ſe partage entre pluſie
familles nobles, dont les chefs s'app
lent *Tamoles:* il y a, outre cela, d
chaque province un Tamole général
quel tous les autres ſont ſoumis.

Ces Tamoles laiſſent croître leur b
be fort longue, pour ſe donner un
plus reſpectable: ils commandent a
empire, parlent peu, affectant un
grave & ſérieux. Lorſqu'un Tamole d
ne audience, il paroît aſſis ſur une ta
élevée : les peuples s'inclinent dev
lui juſqu'à terre: du plus loin qu'ils a
vent, ils marchent le corps tout cour
la tête preſqu'entre les genoux, juſq

ce qu'ils ſoient près de ſa perſonne: alors ils s'aſſeyent à plate terre & les yeux baiſſés, ils reçoivent ſes ordres dans le plus grand reſpect. Quand le Tamole les congédie, ils ſe retirent, en ſe courbant le corps de la même maniere que quand ils ſont venus; & ne ſe relevent que quand ils ſont hors de ſa préſence. Ses paroles ſont autant d'oracles qu'on révére: on rend à ſes ordres une obéiſſance aveugle: enfin on lui baiſe les mains & les pieds quand on lui demande quelque grace. Les maiſons ordinaires ne ſont que de petites huttes fort baſſes, couvertes de feuilles de palmiers: celles des Tamoles ſont conſtruites de bois & ornées de peintures, telles qu'ils les ſavent faire.

Les criminels ne ſont punis ni par la priſon, ni par des peines afflictives: on ſe contente de les exiler dans une autre île. Il y a dans chaque peuplade deux maiſons deſtinées, l'une à l'éducation des filles, l'autre à celle des garçons. Mais tout ce qu'on y apprend, ſe réduit à quelques principes vagues d'aſtronomie, à laquelle la plupart s'appliquent à cauſe de ſon utilité pour la navigation. Le maître a une façon de ſphere

où sont tracés les principaux astres, il enseigne à ses disciples le rhumb d vent qu'ils doivent tenir selon les di verses routes.

La principale occupation des homm est de construire des barques, de p cher, de cultiver la terre. L'affaire d femmes est de faire la cuisine, d'aid leurs maris, lorsqu'ils sement les terre de mettre en œuvre une espece de pla sauvage, & un autre arbre appellé *b. libago*, pour en faire de la toile. A défaut de fer dont ils manquent, ils servent de haches de pierre pour coup le bois. Si par hasard il arrive dans le isle quelques vieux morceaux de fe c'est un trésor qui appartient de dr aux Tamoles qui en font faire des out le mieux qu'il est possible. Ces out sont un fond dont le Tamole tire revenu considérable; car il les donn louage, & ce louage se paye assez ch

Ils sont accoutumés à se baigner tr fois le jour, le matin, à midi & sur soir. Ils prennent leur repos dès q le soleil est couché, & se levent av l'aurore. Le Tamol ne s'endort qu bruit d'une musique que font une trou de jeunes gens assemblés le soir aut

de ſa maiſon, en chantant à leur maniere, certaines poëſies, juſqu'à ce qu'on les avertiſſe de ceſſer.

Pendant la nuit, au clair de la lune, ils s'aſſemblent de temps en temps pour chanter & danſer devant la maiſon du Tamol. Leurs danſes ſe font au ſon de la voix, car ils n'ont pas d'inſtrumens de muſique. La beauté de la danſe conſiſte dans l'exacte uniformité des mouvemens du corps. Les hommes ſéparés des femmes, ſe poſtent vis-à-vis les uns des autres; alors ils remuent la tête, les bras, les mains, les pieds en cadence. Les ornemens dont ils ont ſoin de ſe parer, donnent, ſelon eux, un nouvel agrément à cette ſorte de danſe. Ils ont aux bras, aux mains & aux pieds d'autres ornemens qui leur ſont propres.

Les femmes de leur côté ſe donnent une eſpece de divertiſſement qui convient plus à leur ſexe. Elles demeurent aſſiſes, & ſe regardant les unes les autres, elles commencent un chant pathétique & langoureux, accompagnant le ſon de leur voix d'un mouvement cadencé de la tête & des bras. Auſſi ce divertiſſement s'appelle en leur langue

Tanger Ifaifil, ce qui fignifie la *plainte des femmes.*

A la fin de la danfe, le Tamole, quand il fe pique de libéralité, tient en l'air une piece de toile qu'il montre aux danfeurs, & qui appartient à celui qui a l'adreffe de s'en faifir le premier.

Outre le divertiffement de la danfe, ils ont d'autres jeux de force ou d'adrefle, en s'exerçant à manier la lance, à jetter des pierres, à pouffer des balles en l'air. Chaque faifon a une forte de divertiffement qui lui eft propre.

La pêche de la baleine, felon la defcription qu'en a fait un infulaire d'Ulée, eft pour ces peuples un fpectacle charmant.

Dix ou douze de leurs ifles difpofées en cercle, forment une efpece de port, où la mer eft toujours calme. Quand une baleine paroît dans ce golfe, les infulaires fe mettent auffi-tôt dans leurs canots, & barrant le côté de la mer, avancent peu à peu, en effrayant l'animal, & le pouffant devant eux, jufqu'à ce qu'ils l'ayent conduit fur des bas fonds non loin des terres. Alors les plus adroits fe jettent à la mer: quelqu'uns d'eux dardent la baleine de leur

lance, & les autres l'amarrent avec de gros cables dont les bouts ſont attachés au rivage. Auſſi-tôt il s'éleve un grand cri de joie parmi la foule qui borde le rivage : on tire à terre la baleine, & la peche ſe termine par un grand feſtin.

Parmi eux les inimitiés s'appaiſent d'ordinaire par des préſens : c'eſt ainſi que les particuliers finiſſent leurs querelles ; mais ſi elle eſt publique entre deux bourgades, c'eſt la guerre qui la termine.

Ils n'ont d'autres armes que des pierres & des lances armées d'os de poiſſon. Leur maniere de faire la guerre reſſemble aux combats ſinguliers ; chacun d'eux n'ayant affaire qu'à l'ennemi qu'il a en tête. Lorſque deux peuplades ennemies ont réſolu d'en venir à un combat déciſif, on s'aſſemble de part & d'autre en raſe campagne, chacun des partis formant un bataillon de trois rangs. Les jeunes gens occupent le premier : le deuxieme eſt de ceux d'une plus haute taille ; & les plus âgés forment le troiſieme. Le combat commence par le premier rang, où chacun ſe bat d'homme à homme, à coup de pierre & de lance. Quand quelqu'un eſt bleſſé

& hors de combat, il eſt auſſi-tôt remplacé par un guerrier du ſecond rang, & celui-ci par un du troiſieme. La guerre ſe termine par des cris de triomphe de la part des victorieux qui inſultent aux vaincus.

Les habitans de la province d'Ulée paroiſſent plus civiliſés & plus raiſonnables que les autres : leur air & leurs manieres ſont meilleures : ils ont de la gayeté dans l'eſprit, de la retenue dans les diſcours, ils s'attendriſſent aiſément ſur les infirmités & ſur la miſere d'autrui. Ce caractere de ſenſibilité naturelle fait juger qu'ils ſeroient les plus dociles aux inſtructions, & les plus enclins à embraſſer le chriſtianiſme. Ces inſulaires n'ont chez eux pour tout aliment, que des fruits, des racines & du poiſſon : ils ont auſſi des poules & des oiſeaux ; mais on n'y voit aucuns quadrupedes. La terre n'y produit ni ris, ni froment, ni orge, ni maïs. On y trouve quantité de bois de conſtruction pour les barques.

Il y a parmi eux beaucoup de metis, & quelques negres ou mulâtres qui leur ſervent de domeſtiques. Vraiſemblablement les négres viennent de la nouvelle

Guinée, où ces insulaires ont pû aller par le côté du sud. Pour ce qui est des blancs, sans s'arrêter aux moyens dont la providence a pû se servir pour les y conduire, on peut fonder des conjectures sur un fait contenu dans l'histoire des Philippines du P. Collin, chap. 20.

Un pilote d'un vaisseau allant du Mexique aux Philippines, nommé Martin Lopez, complota avec vingt-huit autres de jetter le reste de l'équipage dans une isle déserte, de s'emparer du vaisseau, & d'aller pirater sur les côtes de la Chine. Le complot fut découvert: on les abandonna eux-mêmes dans une isle des barbares situées à l'est des Mariannes. Il est donc à croire que ces rebelles furent jettés dans une des Carolines, où ils ont épousé des Indiennes, d'ou sont venus les metis qui se sont extrêmement multipliés dans toutes ces isles.

CHAPITRE VIII.

Isle de Poulocondor ou d'Orleans.

Poulocondor est un petit archipel à quinze ou vingt lieues au sud du Royaume de Camboge ou Camboye. (*a*) Il est formé de huit ou dix isles ou rochers; la plus grande de ces isles n'a pas plus de quatre lieues de long, & c'est la seule qui soit habitée, encore n'y a-t-il qu'un village dans presque l'unique plaine qui s'y trouve.

Il ne croît dans ces isles que très peu de ris, des patates, & quelques ananas assez bons. Les montagnes sont presque partout couvertes de beaux arbres propres à toute sorte d'ouvrages, & même à mâter des vaisseaux. Il y en a un surtout qui est fort commun, & duquel découle une resine que les habitans employent à faire des flambeaux.

Pour ramasser cette résine, & même pour la faire découler, ils creusent le tronc de l'arbre, & y font une large &

(*a*) Lettres édifiantes du P. Jacques, tom. 16, pag. 22.

rofonde ouverture, dont le bas repré-
ente une eſpece de récipient. En cer-
aine ſaiſon de l'année ils allument du
eu dans cette cavité. La chaleur déter-
nine la liqueur à couler & à remplir le
écipient. De cette réſine ils enduiſent
es copeaux de bois fort minces, & ils
es enveloppent dans de longues feuilles
l'arbre. Quand le tout eſt ſec, ces co-
eaux enduits de réſine, éclairent par-
aitement une chambre, mais auſſi ils la
empliſſent bientôt de fumée.

Rien de plus commun à Poulocondor
ue la noix d'arecque & la feuille de
etel. Les inſulaires en portent toujours
es petits paquets qu'ils machent con-
inuellement.

On n'y a trouvé aucune ſorte de gi-
ier, à la réſerve des poules ſauvages
& des ramiers; mais on y voit beaucoup
e ſerpens & de lezards d'une grandeur
nonſtrueuſe. On y a tué un ſerpent qui
voit vingt-deux pieds de long, & plu-
ieurs lezards que quelqu'uns appellent
govenos, & qui avoient ſept à huit pieds
e long.

Ce qu'il y a de plus curieux dans cette
ſle, c'eſt le lezard & l'écureuil volants.
Le premier eſt petit, & n'a que ſept ou
huit pouces de long.

L'écureuil eſt de la grandeur des écu-reuils de France. L'un & l'autre ont de aîles fort courtes, formées par une mem-brane qui leur prennent le long du dos depuis les pattes de devant, juſqu'à celle de derriere.

L'écureuil volant a ſes aîles couver-tes d'un poil fort ras & fort fin; celle du lezard ne ſont qu'une pellicule tout unie : on voit ces animaux voler d'arbr en arbre, à la diſtance ſeulement d vingt ou trente pas; s'ils peuvent vole plus loin, c'eſt ce que je ne puis dire obſerve le Miſſionnaire.

Le lezard a quelque choſe encore d particulier; c'eſt une bourſe aſſez lon-gue & pointue qui lui pend ſous la ma choire inférieure, & qui s'enfle de temp en temps, ſur-tout lorſqu'il vole.

Les habitans de Poulocondor ſon fort baſanés & reſſemblans aux Chinois Ils vont preſque entierement nuds, ex-cepté dans les cérémonies où ils s'habil lent, quelqu'uns même aſſez proprement Les dents les plus noires ſont chez eu les plus belles; auſſi n'oublient-ils rie pour ſe les noircir. Ils laiſſent croître leurs cheveux qui deviennent com-munément fort longs. J'en ai vû, dit l

Miſſionnaire, à qui ils deſcendoient plus bas que les genoux.

Les maiſons de ces inſulaires ne ſont qu'un aſſemblage aſſez informe de bambous, couverts d'une herbe fort longue, qu'ils coupent ſur le bord des ruiſſeaux. Il n'y a dans ces cabanes, ni portes, ni fenêtres. Pour y entrer, & pour y recevoir du jour, ils laiſſent un des côtés de la cabane tout ouvert, & ils font déborder le toit de ce côté-là. Ils les élevent de terre de quelques pieds, pour éviter l'humidité, & pour avoir auſſi de quoi loger leurs animaux domeſtiques pendant la nuit, & la mauvaiſe odeur ne les incommode point. Le plancher de diſtance en diſtance eſt rehauſſé de quatre ou cinq pouces. Ils reçoivent les étrangers, dans le fond, ſur des nattes.

Leur accueil eſt doux & affable, & ils ne manquent pas de leur préſenter de l'arecque, du betel & une pipe.

Comme la plupart des inſulaires de Poulocondor ne ſont que des fugitifs de la terre ferme, ſoit du Tonquin, de la Cochinchine, ou du Royaume de Camboge où il y a des Miſſionnaires, pluſieurs me parurent, dit le P. Jacques, avoir été inſtruit des myſteres de notre

religion. J'en ai trouvé ſouvent qui venoient à moi avec confiance, & récitoient des prieres où je ne comprenois que les mots de *Jeſus*, *Maria*, *Pontio*, *Pilato* & *amen*. Je faiſois toutes ſortes de ſignes pour leur faire faire des actes de chrétien; & j'aurois bien ſouhaité pouvoir m'expliquer mieux, mais la langue eſt très-difficile; il n'eſt pas poſſible, ſans le ſecours d'un interpréte, d'apprendre les termes qui emportent des idées morales, & qui ſignifient des choſes intérieures.

Ces peuples, ainſi que ceux de Tſiompa ou Chiampa & Camboge, ſont très-peu policés. Ces nations n'ont preſque aucun commerce avec leurs voiſins, & très-peu d'union regne entre elles. Les grands, comme autant de petits tyrans, pillent les peuples à toute main. Les Rois exercent encore une tyrannie plus cruelle ſur les grands, pour leur faire rendre gorge.

Le Mandarin de qui dépend Poulo-condor, ayant appris que les étrangers avoient répandu quelque argent dans l'iſle, y a envoyé à diverſes fois des collecteurs cruels, qui, à force de tortures, ſe faiſoient apporter tout ce que

les malheureux insulaires avoient gagné à la sueur de leur front.

Quelqu'uns, pour se dérober à leur poursuite, se sauvoient dans les montagnes, ou se cachoient dans les forts. On en faisoit des perquisitions exactes, & ils n'en étoient pas quittes pour livrer leur argent.

C'est un malheur pour ceux qui navigent, d'être dans la nécessité d'aborder à ces côtes. Le vaisseau François qui fut obligé d'y relâcher en 1721, en est un exemple.

Les officiers qui descendirent à terre pour y acheter des vivres, furent d'abord assez bien reçus. On tâcha même, par des invitations & des amitiés feintes, d'engager le capitaine à sortir de son bord. Leur vûe étoit d'avoir une plus grosse rançon. Les habitans du pays en vinrent jusqu'à former le dessein d'enlever le vaisseau. Ils envoyerent plusieurs fois l'examiner; mais ne se trouvant pas assez forts, ils se vengerent sur ceux qu'ils tenoient à terre; ils les lierent & les maltraiterent au point que, sans les prieres des Missionnaires, il leur en auroit coûté la vie. Mais ils n'en furent quittes qu'en payant une

ſomme conſidérable pour leur rachat.

Les mœurs & les coutumes de ces peuples approchent en certaines choſes des coutumes Indiennes, & en beaucoup d'autres de celle des Chinois.

Ils croyent à la métempſycoſe comme les Indiens; ce qui cependant ne les empêche pas de manger de toute ſorte d'animaux.

Ils ſont pleins de vénération pour le cheval & pour l'élephant, & ils en ont des peintures dans leurs maiſons. La plus belle recompenſe, ſelon eux, que puiſſe avoir un grand homme après ſa mort, c'eſt que ſon ame paſſe dans le corps d'un de ces animaux.

Ils regardent Confucius comme le premier docteur de l'univers. Ils rendent de grands honneurs à leurs ancêtres morts, & à ceux de leur nation qui ſe ſont diſtingués pendant leur vie. Ils ont pour cela chez eux, & hors de chez eux, pluſieurs petits oratoires où ils brûlent des paſtilles.

Mais le lieu le plus ſacré parmi eux, eſt une place publique, appellé *Touvo*, au milieu de laquelle eſt élevée une longue poutre, qui a vers le haut un traverſier, tant ſoit peu incliné, appa-

remment pour y arborer un étendart ou un pavillon. Au tour de cette poutre sont placés plusieurs oratoires : c'est là qu'ils vont faire leurs profondes inclinations ; qu'ils brulent quantité de petites chandelles ; qu'ils offrent du ris ; qu'ils immolent des victimes, & sur-tout des chévres.

Dans les fêtes publiques la cérémonie finit par un grand repas ; où l'on ne manque pas de s'enyvrer de raque, eau-de-vie faite de ris ; viennent ensuite les danses, la comédie, & quelquefois des querelles & des coups.

J'eus à Poulocondor, dit le Missionnaire, la curiosité d'aller chez le Pere Bonze, que je rencontrai par hasard, & qui me conduisit fort civilement dans sa maison.

Il y avoit pratiqué un petit temple, au fond duquel étoit élevé un autel qui portoit trois petites statues. Celle du milieu qui représentoit un vieillard, étoit assise, & avoit sur sa téte une espece de tiare. L'une des deux autres étoit pareillement assise, & représentoit une personne plus jeune. La troisieme étoit si informe, qu'on n'y pouvoit rien connoître.

Les noms de ces trois figures étoient *Matloi*, *Botloi* & *Conloi*; c'eſt-à-dire, le *tour du ciel*, le *Roi du ciel*, & le *fils du ciel*. Le Bonze me fit à ce ſujet un grand diſcours. Sa femme, car ce Bonze étoit marié, ſe mêla auſſi de me prêcher, mais je ne compris rien à ce qu'ils me dirent l'un & l'autre.

A la vûe des trois ſtatues, dont l'une eſt l'image d'un vieillard couronné, je me rappellai ce qu'on rapporte des Bramines Indiens, qu'ils ont quelques idées confuſes de la trinité & de l'incarnation; & je m'imaginai que ce Bonze pouvoit avoir peut-être les mêmes notions. Je lui préſentai trois doigts bien ſéparés, & je les réunis enſuite pour marquer l'unité. Il fit comme moi, paroiſſant comprendre ce que je lui repréſentois.

En ſortant de chez lui, & enviſageant le ſoleil, il me parut avoir de la vénération pour cet aſtre. Il eſt certain d'ailleurs que ces peuples révérent la lune, la terre, & des eſprits qu'ils s'imaginent préſider au feu, à l'air, aux campagnes, aux mers, & aux rivieres; & qu'ils ont pluſieurs ſortes d'idoles qui leur ſont venues des Indes & de la Chine.

L'iſle de Poulocondor eſt ſoumiſe au Roi de Camboye. Les Anglois l'avoient achetée dans le ſiecle précédent, & avoient bâti un fort à la tête du village ; mais comme ils étoient en petit nombre, & obligés de ſe ſervir de ſoldats Malais, ils furent tous égorgés au commencement de ce ſiecle ; leur fort fut démoli, & on en voit encore aujourd'hui les ruines, en 1720.

Depuis cette époque, l'iſle eſt rentrée ſous la domination des Cambogiens. Cette nation, ainſi que le Royaume de Tſiompa, eſt tributaire du Roi de la Cochinchine, qui l'eſt lui-même, auſſi bien que les Rois de Tonquin & de Siam, de l'Empereur de la Chine.

CHAPITRE IX.

Du Royaume de Tonquin.

Ce Royaume, placé entre la Chine & la Cochinchine, a la moitié de l'étendue de la France, suivant les Missionnaires. (*a*)

Les qualités du climat répondent à sa situation qui est sous le tropique : l'air y est sain & tempéré ; avantage qui vient en partie du grand nombre de rivieres qui arrosent le pays, & des pluies régulieres qui y tombent chaque année.

On retrouve en ce Royaume les mêmes productions dans tous les genres qu'à la Chine, & les vers à soie en sont une des principales richesses ; & il n'y a point d'autres mines que de fer & de plomb, suivant Baron, originaire du Tonquin, qui a donné une relation assez étendue de son pays. On la trouve dans le recueil des voyages Anglois de Churchill, & dans le tome 9 de l'histoir

(*a*) Recueil des lettres édifiantes, tom. 2 pag. 3, tom. 14, 16 & 28.

général

générale des voyages. On se borne ici à rapporter ce qui concerne le Tonquin dans les écrits des Jésuites.

Les peuples de Tonquin ont de l'esprit, de la politesse & de la docilité. Il n'est pas difficile de les convertir, parce qu'ils ont peu d'attachement pour leurs Pagodes, & moins encore d'estime pour les Prêtres des faux Dieux.

Leurs mœurs sont d'ailleurs assez innocentes, & ils ne connoissent point les vices grossiers auxquels les autres nations de l'orient se livrent avec fureur. Il n'y a parmi eux que la pluralité des femmes, le droit qu'on a de répudier celles dont on n'est pas content, & la coutume barbare de faire des eunuques qui soient des obstacles à l'établissement de la religion chrétienne.

Si l'on en excepte la ville de Cacho ou Ketcho, il n'y en a pas trois dans le Royaume qui mérite la moindre attention. Et, suivant les Missionnaires, c'est à Ketcho que la cour fait sa résidence.

Depuis la persécution qui s'étoit élevée contre le christianisme, & qui avoit expulsé les Missionnaires en 1737, le Tonquin n'a pas cessé d'être en proye

à la fureur des guerres civiles, *disent* ces *pieux historiens*.

Le Roi, Prince effeminé, avoit laissé à un premier Ministre qu'on appelle *Tchoua* en langue Tonkinoise, l'exercice absolu de son autorité. Tout s'expédioit au nom du Roi; mais c'étoit le favori qui disposoit de tout. Ce crédit sans bornes, excita, suivant l'usage, contre lui la jalousie des courtisans, & ne put le garantir de leurs intrigues sourdes. Un eunuque ambitieux trouva le moyen de l'assassiner secretement, & de gouverner lui-même sous son nom, en faisant accroire que le *Tchoua* étoit malade; & que jusqu'à son parfait rétablissement, il ne vouloit voir personne.

Ce Ministre n'ayant point laissé d'enfans, c'étoit son frere ou ses neveux qui devoient lui succéder; ils eurent quelque soupçon de sa fin tragique, & à force de recherches, ils parvinrent à se convaincre du crime de l'eunuque. On prit aussi-tôt les armes; il se forma divers partis; & chacun d'eux, pour se soutenir, attiroit à soi, de gré ou de force, les villes & les villages. De-là le pillage & la désolation dans les campagnes. Les terres resterent incultes, l

famine s'ensuivit, & la peste vint encore se joindre aux autres fleaux; de sorte que dans l'espace de 8 années, il périt la moitié des habitans de ce Royaume. Les Tonquinois en convenoient eux-mêmes, & disoient ingénieusement: la guerre en a fait périr des dixaines, la peste des centaines, & la famine des milliers.

Le Roi sortit enfin de son assoupissement. Il prit d'assez bonnes mesures pour rétablir la tranquillité dans ses états, & faire rentrer les révoltés dans le devoir. Mais il n'avoit pas de troupes en assez grand nombre; les rebelles ne faisoient point un corps, ils marchoient par pelotons. Poursuivis par l'armée royale, ils se réfugioient dans les montagnes, & en d'autres endroits inaccessibles, d'où ils ravageoient ensuite les Provinces voisines. Plusieurs années s'écoulerent dans ces troubles & ces guerres intestines.

Cependant le Roi s'occupant des moyens de les terminer, trouva dans un arsenal qu'il visitoit en 1748, quelques piéces de canons sur lesquelles on lisoit des inscriptions qui piquereut sa curiosité; mais comme les caracteres étoient Européans, personne ne put le satisfaire

qu'un Jéſuite Tonkinois, qui ayant fait ſes études à Macao, ſavoit aſſez bien la langue Portugaiſe & la Latine. Cependant il ne pouvoit, ſans d'autres ſecours, expliquer les inſcriptions des canons, leſquels lui parurent être les débris du naufrage de quelque vaiſſeau Hollandois. On lui envoya une copie des inſcriptions, & il la communiqua au Pere Paleceuk, ſuperieur de la miſſion, & Bohemien de nation; l'explication qu'en donna ce Jéſuite, fut envoyée à la cour, & y répandit la joie. Le Roi parut extrêmement ſatisfait d'avoir trouvé un homme dont il eſperoit d'importantes connoiſſances. Pluſieurs Mandarins furent dépêchés ſans délai pour aller chercher le Jéſuite, & il fut traité avec diſtinction dans le voyage qu'il lui fallut faire pour ſe rendre à Ketcho.

Un des principaux Miniſtres du Royaume le reçut d'abord chez lui avec beaucoup de careſſes; il lui fit même préſent d'une montre pour l'offrir au Roi, parce que Paleceuk n'avoit aucune curioſité Europeane.

Enfin on le conduiſit au palais; & après un court entretien qu'il eut avec le Monarque, on le mena à l'arſenal,

où il expliqua de nouveau les inſcriptions. Elles étoient en Hollandois, & marquoient le nom du fondeur, la qualité du calibre, & l'année où ce canon avoit été fondu. Le Prince voyoit & entendoit tout ſans ſe montrer. On demanda au Jéſuite comment il falloit uſer de ces canons. Il dit ce qu'il en ſavoit, ajoutant que les docteurs de la loi comme lui, ne ſe mêloient pas en Europe des choſes de cette nature. Le tout finit par un ſouper magnifique qu'on lui offrit, *& qui étoit digne de la magnificence du Roi;* mais le Pere n'y toucha preſque point. Le Roi, ſur le rapport qu'on lui en fit, ordonna que le ſouper fût porté au logement du Jéſuite. Il étoit déja nuit, ce religieux ſe retira, & reçut bientôt après un cahier en Hollandois, à demi rongé des vers, qui contenoit des connoiſſances ſur l'artillerie. Le traduiſit-il en Tonquinois, c'eſt ce que ne nous apprend pas l'hiſtorien des miſſions; mais par une heureuſe tranſition, cet adroit écrivain paſſe à un ſujet abſolument étranger, & termine ce récit par cette phraſe édifiante. *La nuit ſuivante le Pere Paleceuk entendit plus de cent confeſſions.* Les lettres édifiantes nous appren-

nent enſuite que le Roi de Tonquin remporta différens avantages ſur les rebelles, & rétablit la tranquillité dans ſes états. Ce Prince déſirant d'avoir à ſa cour des gens inſtruits dans les mathématiques, le P. Paleceuk fit venir quatre Jéſuites de Macao, ſous la conduite du P. Simonelli qui entra au Tonquin en 1751.

Cependant le Roi qui avoit changé d'idée, ne voulut pas leur permettre de pénétrer juſqu'à lui. Il reçut leurs préſens, & leur accorda, pour toute faveur, la permiſſion de ſe bâtir une maiſon ſur le bord de la mer. Le Roi parut avoir oublié que c'étoit à ſa demande que les Miſſionnaires mathématiciens étoient venus. On attribue le peu de réuſſite de cette affaire, à la jalouſie des Miniſtres, que par un défaut de politique, le Jéſuite Paleceuk avoit oublié de conſulter, avant que d'appeller ſes confreres.

Les uſages, la religion & les loix des Tonquinois, étant les mêmes qu'à la Cochinchine, qui, comme le Royaume de Tonquin, eſt tributaire de l'Empire de la Chine, d'où ils empruntent l'un & l'autre, une bonne partie de leurs coutumes, on prendra des connoiſſances de

ces objets dans la relation abregée qui va ſuivre. Elle eſt dûe au P. Borri, Jéſuite Italien, qui réſida en Cochinchine pluſieurs années dans le commencement du dernier ſiecle (*a*)

(*a*) Son ouvrage porte pour titre, relation de la nouvelle miſſion des Peres de la Compagnie de Jeſus, au Royaume de la Cochinchine, traduite de l'Italien, par le P. Antoine Delacroix de la même Compagnie, in-12, Rennes 1631.

CHAPITRE X.

De la Cochinchine.

§. I.

Notions géographiques & physiques.

LA Cochinchine s'étend, depuis le douzieme degré de latitude, jusqu'au dix-huitieme; ce qui forme sa longueur d'environ cent trente lieues. Sa largeur est beaucoup moindre. Elle se trouve resserrée, suivant le P. Borri, d'environ vingt mille d'Italie, entre la mer qui est à l'orient & l'occident, & une grande chaîne de montagnes qu'habitent des peuples sauvages & indépendans, qu'ils appellent *Kemois*. Ses autres bornes sont au sud, le Royaume de Chiampa, & au nord celui de Tonquin.

Le même Missionnaire nous apprend que la Cochinchine s'appelle, en langue du pays, *Anam*, qui veut dire contrée occidentale, étant en effet dans cette position rélativement à la Chine. Les Japonois l'appellent *Cori*, nom qui a la

la même ſignification dans leur langue, qu'*Anam* en Chinois. Il ajoute enſuite qu'il eſt vraiſemblable que les Portugais qui ont abordé, les premiers des Européans au Japon & à la Cochinchine, ont formé ce dernier nom, du mot Cori, en y ajoutant celui de Xina, à cauſe de ſon voiſinage de cet Empire, & pour diſtinguer cette contrée de *Cochin*, petit Royaume auſſi fréquenté par les Portugais, ſur la côte de Malabar.

Il diviſe la Cochinchine en cinq Provinces. La premiere qui confine au Tonquin, s'appelle *Sinvoua ;* la ſeconde, *Caviam ;* la troiſieme, *Quamquia ;* la quatrieme, *Quigacin*, à laquelle les Portugais ont donné le nom de *Pouloucambis ;* la cinquieme enfin, *Renrant.*

Quoique cette contrée ſoit ſituée dans le zone torride, la température de l'air y varie, de façon qu'elle fait diſtinguer aiſément quatre ſaiſons. Cependant il n'y géle jamais, & l'hiver n'eſt marqué que par des vents ſeptentrionaux qui amenent des pluies aſſez froides. L'automne donne lieu à des pluies abondantes qui tombent ſur les montagnes des Kemois. Elles rafraichiſſent l'air, & y

produiſent annuellement des inonda
tions qui ne ſont pas moins avantageuſe
que celles du Nil, & que les Cochinchi
nois déſirent avec autant d'empreſſe
ment que les Egyptiens.

Cette inondation que ces peuples ap
pellent *Lut*, a cela de particulier, qu'ell
arrive communément, quatre ou cin
fois par automne, de quinzaine en quin
zaine, & qu'elle dure trois jours chaqu
fois. Tout le Royaume eſt alors couver
d'eau. On profite de cette circonſtance
pour ſe procurer tout ce dont on a be-
ſoin. Le commerce eſt dans la plu
grande activité. Il ſe tient des foires où
le concours eſt nombreux, & où le
marchandiſes abondent par la facilité du
tranſport. Le Lut ajoute encore à ce
avantages, celui de fertiliſer la terre ſin-
gulierement, & de détruire les rats & le
ſouris qui s'y trouvent en quantité.

§. II.

Productions en tout genre.

On trouve ici tous les arbres & les
fruits de la Chine & de l'Inde, parmi

lesquels il faut observer le gyaque. (*a*) Ecoutons le traducteur du P. Borry ; son récit auroit moins de grace, si nous corrigions ses expressions.

Le gyaque est beaucoup plus beau à la Cochinchine que par-tout ailleurs ; il vient sur un arbre de la hauteur du noyer & du chataignier, & a les épines beaucoup plus longues. Ce fruit égale en grosseur les plus grande citrouilles d'Italie, & il n'en faut qu'un pour faire la charge d'un homme ; au dehors, il a la forme d'une pomme de pin, mais le dedans est tendre & mol. Il est plein de certains épys jaunâtres, dont les grains sont plats & ronds comme un jûle d'Italie, ou un *teston ;* & au milieu de chaque grain se trouve le noyau qu'on jette quand on le mange. Ce fruit est de deux sortes ; l'une, appellée des Portugais, *giaca barca*, & quitte le noyau ; la chair en est ferme. L'autre ne le quitte point, n'a pas la chair si ferme, mais plutôt mollasse, & comme de la colle.

(*a*) Il y a beaucoup d'apparence que le fruit est le même que le *polomie* de la Chine. Voyez le tom. premier de la description de cet Empire du P. Duhalde.

C'eſt apparemment de cet arbre que le P. de Rhodes a voulut parler, lorſqu'il dit que la Cochinchine produit des arbres qui portent pour fruit de gros ſacs remplis de chataignes. (*a*)

Les montagnes de la Cochinchine ſont couvertes de bois très propres à bâtir, auquel le P. Borry attribue une ſolidité & une durée inaltérables. On y trouve auſſi des bois précieux & odoriferans, tels que l'*aquila*, ou *bois d'aigle*, & le *calamba*, ou *calambouc*.

Ce dernier exhale un parfum ſi agréable & ſi pénétrant, que notre relateur dit qu'un morceau qu'il avoit enfoui à plus de cinq pieds de terre, répandoit encore une odeur admirable qui raviſſoit les ſens.

Le Roi du pays eſt le ſeul qui en faſſe commerce, & il ſe vend très-cher au Japon, où les grands s'en ſervent pour en faire des oreillers dans leurs lits. On ſe ſert utilement du *calamba* en medecine, & on le regarde comme un confortatif, & un contre-poiſon.

(*a*) Cette inſtructive définition eſt rapportée dans l'hiſtoire générale des voyages, tom. 9, pag. 76; & dans l'hiſtoire moderne de M. l'abbé de Marſy, tom. premier, pag. 441.

Les animaux que nourrit la Cochinchine, ſont les mêmes que ceux de la Chine & du Tonquin; des tigres, des bufles, des vaches, des chevaux, & des éléphants qui ſont en plus grand que dans ce dernier état.

La volaille n'y eſt pas moins commune, & la pêche extrêmement abondante en toutes ſortes de poiſſon.

Dans le genre minéral, la Cochinchine produit des mines d'or & de fer, des carrieres de marbre. Mais la principale richeſſe du pays conſiſte dans les meuriers & la ſoie; les poiriers & les nids d'oiſeaux dont on vante l'excellence, & qui ſont ſi recherchés des Chinois pour les faire entrer dans leurs ragouts. Laiſſons parler le P. Borry par la bouche du P. Delacroix. Le ſtyle de ce dernier, pour être ſimple & ſuranné, ne nous en paroît pas moins clair & expreſſif; la providence, dit ce traducteur, a privilégié les Cochinchinois d'un certain manger rare & exquis, qui, à mon avis, ne peut être mieux comparé qu'à la manne de laquelle fut nourri le peuple choiſi dans le déſert. Ce que j'en dirai, ne ſera point par oui dire, & ſur le rapport

d'autrui, mais par la propre expérience que j'en ai, en ayant vû & mangé souvent. Se trouve en ce pays un petit oisillon semblable à l'arondelle, lequel attache son nid aux écueils & rochers où se rompent les flots de la mer. Ce petit animaillon prend avec son bec de cette écume de la mer, & avec une certaine humeur qu'il tire de son estomac, mêlant l'un avec l'autre, il en forme une je ne ne sais, quelle boue ou bitume, dont peu aprés il se sert pour bâtir son nid; cette matiere s'étant ensuite dessechée & endurcie, elle devient transparente, & d'une couleur mêlée de jaune & de vert. Or ces nids qui sont ramassés par ceux du pays, étant amollis & défaits dans l'eau, servent d'assaisonnement aux viandes, soit de chair, de poisson, d'herbe, ou de quelqu'autre sorte, & leur communiquent une telle diversité de goût, & propre à chacun, qu'on diroit qu'ils auroient été apprêtés avec poivre, canelle, clous de gerofle, & toutes autres sortes d'épicerie; si bien que le seul petit nid peut suffire à assaisonner toutes sortes de viande, sans qu'il soit besoin d'y employer, ni sel, ni huile, ni lard, ni autre

aſſaiſonnement quelconque; ce qui m'a fait dire qu'il reſſembloit véritablement à la manne qui avoit, de ſoi, le goût de tous les plus ſavoureux mangers; ſinon que celui-ci n'eſt que l'ouvrage d'un petit oiſeau, *au lieu que l'autre étoit pétri des mains des anges du grand Dieu.*

Il ſe trouve une telle quantité de ces nids, que moi-même j'ai vû charger juſqu'à dix petites barques de ces nids, ramaſſés le long des rochers dans l'eſpace d'une demi-heure. Mais d'autant que c'eſt une choſe ſi exquiſe, il n'y que le Roi qui en trafique; ils lui ſont tous réſervés. Le plus grand débit qu'il en fait, eſt pour le Roi; & les grands de la Chine qui les ont en très-grande eſtime, le P. de Rhodes qui ſemble avoir copié Borry, ajoute, par conjecture, qu'il croit que les oiſeaux à qui appartiennent ces nids, vont ſucer les calamboucs; & que de ce ſuc mêlé avec l'écume de la mer, ils compoſent cet ouvrage de ſi bon goût.

§. III.

Peuples de la Cochinchine.

Leur portrait, leurs habillemens, leurs Villes, habitations & usages.

Les Cochinchinois ressemblent beaucoup aux Chinois par la couleur de leur teint, & par les traits; mais ils sont cependant d'une taille moins haute, qui tient le milieu entre celle des Chinois & celle des Japonois. Leurs habillemens consistent en robes longues, de même forme que celles de ces peuples. Tout le monde est vêtu de soie, & cette marchandise est si commune, qu'on l'emploie, jusqu'à en faire des filets de pêcheurs, des cordages, & enfin à tous les usages où nous nous servons de chanvre. C'est un agrément, suivant les Cochinchinois, d'avoir une longue chevelure; aussi n'est-il pas rare de trouver des personnes de l'un & de l'autre sexe, qui portent des cheveux qui descendent jusqu'aux talons. Les chapeaux de paille ou de jonc, avec des bords extrêmement larges, servent également de coëffure aux deux sexes. On les porte détroussés, de façon que les femmes, sur-tout, voyent

à peine à cinq ou ſix pas devant elles. Le ſalut ordinaire eſt de relever l'aîle de devant, de façon qu'on faſſe voir ſon viſage.

On ne compte que trois ou quatre Villes d'une certaine étendue dans tout ce pays ; toutes en général ſont ouvertes & ſans défenſes. Les rues, les places, les maiſons y ſont ſans aucun ordre. *Kehue* ou *Hué* eſt la capitale du Royaume, & le Roi y a un palais où il fait ſa réſidence une partie de l'année. Après *Kehue*, on parle de *Tai-Soé*, *Caniam*, *Hai-Fo*.

Dans la plupart des Villes, les maiſons ſont élevées ſur des pilotis, à huit ou dix pieds de terre, & bâties de cannes entrelaſſées & enduites de terre ; les appartemens y ſont formés, ainſi qu'au Japon, par des paravans qu'on place à volonté.

Les débordemens annuels auxquels le pays eſt ſujet, y ont rendu néceſſaire cette maniere de bâtir, & les barques arrivent juſques ſous les maiſons.

Quant aux uſages de ces peuples dans leur vie civile, ils ſont les mêmes qu'au Japon. Ils ſe viſitent ſouvent, ſe régalent les uns, les autres, mais ſans

cette contrainte cérémonieuſe à laquelle ſont aſſervis les Chinois. Hommes & femmes, portent en tout temps un éventail qu'ils font mouvoir par forme d'amuſement.

L'uſage de ſe découvrir la tête, n'eſt pas moins proſcrit ici qu'au Japon & à la Chine; ceux qu'on ſuit dans ces états pour les repas, ſont auſſi établis à la Cochinchine. Le ris y eſt la principale nourriture dans les feſtins; chaque convive a ſa table en particulier, & les deux petits bâtons remplacent nos fourchet-chettes, nos couteaux & nos ſerviettes. La boiſſon ordinaire eſt le thé, de l'eau-de-vie de ris, mêlée à une autre liqueur diſtillée du calamba.

La religion de cet état eſt celle de la Chine. On y voit auſſi des Docteurs, des Mandarins & des Lettrés qui composent le corps de la nobleſſe. Le P. de Rhodes dit, à leur avantage, qu'ils ſont moins orgueilleux & plus traitables que les Chinois.

Le langage commun eſt fort différent de celui qu'on apprend dans les écoles. Suivant le P. Borry, il eſt très-facile, n'ayant ni conjugaiſon, ni déclinaiſon. Un adverbe ou un pronom ajouté à un

erbe, indique le paſſé, le préſent & le
tur; il en eſt de même pour tous les
ots, pour tous les temps, pour le ſin-
ulier, ou le plurier; c'eſt-à-dire, que
verbe reſtant toujours à l'infinitif,
article, ou l'adverbe qu'on y ajoute,
étermine le ſens qu'on veut lui donner.
n ſix mois que j'y fus, dit notre Miſſion-
aire, j'en appris autant qu'il m'en fal-
oit pour traiter avec eux, & même pour
ntendre leurs confeſſions. Le P. de
hodes a publié à Rome un diction-
aire Cochinchinois, Latin & Portu-
ais, avec une grammaire.

Après la langue naturelle, les ſcien-
es que les Cochinchinois cultivent da-
antage, ſont la philoſophie & la mo-
ale. Ils ont pour Confucius, ainſi que
es Chinois, la plus grande vénération;
c'eſt dans ſes ouvrages qu'ils étudient
es deux ſciences; il y a bon nombre
l'univerſités & d'écoles où on les en-
eigne, & où l'on ſoutient des examens
ce ſujet, pour monter aux différens
legrés de lettrés, ainſi qu'il ſe pratique
la Chine.

Quant aux autres ſciences, ils n'en
ont aucune notions, & leurs médecins
ne ſont pas moins ignorans que ceux

des Chinois : tout leur ſavoir ſe rédu
à tâter le pouls avec une grande atten
tion, & ordonner quelques remedes
dans la préparation deſquels il n'entr
que des ſimples & toujours beaucou
de charlatanîſme. Cependant notre Jé
ſuite Italien vante fort l'habileté d
ces médecins, & en rapporte pluſieur
exemples.

§. I V.

Gouvernement de la Cochinchine.

La Cochinchine qui étoit depuis long
temps une Province du Royaume d
Tonquin, en fut démembrée & érigée e
une ſouveraineté indépendante. L'au
teur de cet événement qui arriva ver
la fin du ſeizieme ſiecle, s'eſt ſoutenu
heureuſement par la force des armes
& a tranſmis une ſucceſſion tranquille à
ſes deſcendans. Il eſt vrai que l'artillerie
qu'il recueillit ſur les côtes, des débris
de pluſieurs vaiſſeaux Hollandois &
Portugais, ſervit heureuſement ſa ré-
volte, ainſi que le ſecours qu'il reçut
des Japonois, en ſabres, en épées, &
en toutes ſortes d'armes de ce genre.
Cependant le Roi de Tonquin le me-
nace ſans ceſſe, & fait des irruptions

ır les frontieres de la Cochinchine, ès qu'il en trouve l'occasion; mais il ouve un ennemi habile qui méprise ses forts, & dont les sujets courageux & guerris font la sécurité.

Le gouverneur de la Cochinchine par- cipe également de celui de la Chine & ı Japon; c'est-à-dire, que le savoir y t fort en estime, conduit aux dignités, qu'il partage cette prérogative avec bravoure & les talens militaires; d'a- rès ces principes, dit le P. Borry, ils compensent & élevent aux charges dignités du Royaume, tantôt les doc- urs, tantôt les soldats, préférans & ost-posans, tantôt ceux-ci, tantôt ceux- , selon qu'il semble être pour le mieux.

Le Roi de la Cochinchine jouit d'une ıtorité sans bornes, qui n'est tempe- ée ni par des Conseils, ni par des Tri- ınaux souverains. Nul citoyen ne peut aborder, ni lui présenter une requête, ns s'adresser auparavant à ses Ministres. donne ses audiences à la porte de on palais, dans une espèce de litiere aute & dorée, qui ressemble assez à une ıge. Ceux à qui on accorde la permis- on de paroître en sa présence, doivent oujours en être à quatre-vingt pas. S'il

ſe montre en public, tout le monde
obligé de ſe jetter à genoux, & de baiſ
trois fois la tête juſqu'à terre.

Ce Prince réſide, ainſi qu'on l'a dit
Kehué, capitale de ſes états. Tous
gens attachés au ſervice du ſerail, ſo
Eunuques. Le palais du Roi, quarré da
ſa forme, a une double enceinte; l'u
de terre, qui eſt extérieure; & l'autre q
eſt de pierre. Il faut traverſer ſix grand
portes avant que d'arriver à l'appart
ment du Prince qui eſt au fond de la
conde enceinte. Chaque porte eſt défe
due par quatre ou cinq pieces de can
de dix-huit-livres de balle, leſquelles ſo
couvertes d'un drap de ſoie jaune broc
d'or. Le palais eſt flanqué en outre
boulevards, bordés de trois cens piec
de canons de différens calibres, les u
de fer, les autres de bronze.

Le Roi habite auſſi quelquefois
autre palais bâti dans le voiſinage
premier, ſur le bord d'une riviere. C
nous dit que ce n'eſt proprement qu'u
maiſon de plaiſance qui a la forme d'u
jonque Chinoiſe, & dont la diſpoſitio
eſt commode & élégante.

Les Provinces ſont gouvernées p
des Mandarins & des Vicerois qui re

lent eux-mêmes la juſtice. Toutes les af-
aires ſont bientôt terminées, & chacun
laide ſa cauſe ſoi-même. Les Vicerois
& Gouverneurs donnent à certains jours
leux audiences, chacune de deux heu-
es ; l'une le matin ; l'autre après midi.
Après avoir entendu les parties, ils pro-
ionçent dans le moment, & la ſentence
eſt auſſitôt exécutée.

Les loix ſont très ſeveres, & les cri-
nes punis rigoureuſement. Il n'y a point
le grace pour un adultere, un aſſaſſin,
in voleur, à moins qu'il ne ſoit aſſez
opulent pour l'acheter : car ici, comme
au Tonquin, à la Chine, & en bien d'au-
res Royaumes, un coupable riche &
rodigue eſt rarement exécuté.

La loi du talion a lieu dans toute ſa
orce ; & chaque fois qu'un homme en
accuſe un autre ; s'il ne peut le convain-
cre, l'accuſateur ſubit la peine attachée
au crime de celui qu'il a calomnié. Un
voleur n'eſt puni de mort que dans le cas
d'un larcin conſidérable ; mais pour de
petits objets, par exemple, pour avoir
volé une poule, on lui coupe un doigt ;
s'il eſt repris une ſeconde fois, on lui en
coupe un autre ; la troiſieme, c'eſt une
oreille ; & la quatrieme, il eſt mis à mort.

Le ſupplice ordinaire eſt d'être décapité
& les adulteres des deux ſexes ſont au
Tonquin, écraſés par des éléphans dreſ-
ſés à faire l'office de bourreau.

Les impôts du Royaume ſe payent
communément en ris & en denrées, qui
ſe dépoſent dans des magaſins royaux
conſtruits en différens endroits. Mais
toutes les Provinces ne ſont pas ſujettes
à ce tribut. Les unes fourniſſent des eſ-
claves, les autres des chevaux, des fou-
rages, des ſoldats & même des vaiſſeaux.

La Cochinchine étant preſque perpé-
tuellement en guerre avec ſes voiſins, le
Roi entretient cinquante mille hommes
de troupes qu'on exerce fréquemment
ſur les frontieres les plus expoſées. Mais
dans les occaſions extraordinaires, tous
les ſujets ſont ſoldats, & doivent venir
ſe ranger ſous les drapeaux du Roi qui
prend ſoin de leurs femmes & de leurs
familles, tant qu'ils en ſont éloignés
pour ſon ſervice. Il eſt rare que ces peu-
ples décident leurs querelles en bataille
rangée.

Leurs guerres conſiſtent dans des in-
curſions paſſageres & ſoudaines, ou tout
au plus dans de petits combats entre les
partis qui ſe rencontrent. Leurs armes
ſont

ſont le ſabre, la lance & le mouſquet, & des piéces d'artillerie. Le Jéſuite Borry loue l'adreſſe des canoniers Cochinchinois, au point de dire qu'ils ſurpaſſent beaucoup les Européens; dès qu'ils voyoient des navires Européens à leurs ports, ils alloient leur préſenter un défi à qui tireroit mieux au blanc. Les Européans qui connoiſſoient leurs adverſaires, l'acceptoient rarement, & ne remportoient jamais le prix.

Les navires de guerre de ce Royaume ſont longs & étroits, dans la forme de nos galeres, avec une proue dorée & une bonne artillerie. Les rames y ſont en grand nombre, & ſont entre les mains des ſoldats qui font le double office de rameurs & de guerriers. Le Roi entretient toujours, dit de Rhodes, cent cinquante galeres; & les Hollandois ont éprouvé qu'elles peuvent attaquer avec avantage ces grands vaiſſeaux avec leſquels ils ſe croyent maîtres des mers de l'Inde.

Dans l'eſpace de cent lieues de côtes, on compte plus de ſoixante ports, ſuivant notre relateur, tous lieux propres à prendre terre avec facilité; le principal où ſe tient la foire la plus celebre du

pays, eſt dans la Province de Caniam, & s'appelle *Turon* ou le grand port. Les Portugais y commercent depuis fort long-temps, & en tirent de la ſoie, du ſucre, du betel, de l'yvoire & de ces bois odoriférans dont nous avons parlé. Les Chinois ſur-tout ſont en grand nombre dans ces ports, & enlevent la plus grande partie de toutes les denrées. Au reſte l'entrée du Royaume n'eſt interdite à aucun peuple; & les étrangers qui y abordent, ſont généralement bien reçus.

Il n'y a point d'autre monnoye dans le pays que celle que les Chinois y portent, & c'eſt la même qu'au Tonquin

§. V.

Caractere des Cochinchinois.

Les Miſſionnaires Jéſuites nous repré ſentent les habitans de la Cochinchine comme une nation douce & rempli d'humanité. Mais ils ſont contredits pa les Hollandois qui en ont été pluſieurs foi maltraités, & qui en parlent comme d gens cruels, perfides, ingrats, adonné au larcin & à toutes ſortes d'injuſtice

envers les étrangers. Peut-être que ces derniers ayant, en quelque occasion, éprouvés de mauvais traitement de la part des Cochinchinois qui sûrement étoient animés par les Portugais jaloux, se sont plû à les peindre sous des couleurs odieuses ; ce qui est certain & doit balancer leur témoignage, c'est celui de tous les Missionnaires, qui ont habité un grand nombre d'années parmi ces peuples, & que leur intérêt porteroit plutôt à les représenter avec les mêmes traits que les Hollandois, que comme ils les ont peints. Ils sont, dit Borry, complaisans, leurs mœurs sont douces, à notre premiere arrivée, moi & mes compagnons, nous fumes traités, ainsi que parmi nos amis,

De leur douceur de caractere, s'ensuit une parfaite union entre eux; ils vivent comme des freres nourris dans une même maison. C'est une grossiereté honteuse, suivant eux, que quelqu'un mange seul quelque chose, sans en faire part à ceux avec qui il se trouve.

Ils sont naturellement généreux & bienfaisans, charitable aux pauvres à qui ils ne refusent jamais l'aumône.

Il arriva que des étrangers échappés

au naufrage, vinrent ſe réfugier dans un port de la Cochinchine, on les reçut avec humanité ; ils n'eurent beſoin que d'apprendre ce ſeul mot de la langue du pays *Doïs*, qui veut dire, j'ai faim. Auſſitôt que les Cochinchinois entendirent ces étrangers ſe plaindre, ils ſortoient tous à l'envi, pénétrés de compaſſion, & leur offroient des alimens en abondance. Ces étrangers ſe trouverent ſi bien pourvûs de ris, & ſi contens de la vie oiſive qu'ils menoient, qu'ils firent beaucoup de difficulté de ſe rembarquer ſur le navire que le Roi leur accorda, quelque temps après, pour retourner dans leur patrie.

Leur Capitaine fut obligé d'employer la force & les mauvais traitemens pour les obliger à prendre ce parti ; ils chargerent leur vaiſſeau de tout ce qu'ils avoient recueilli, & ſûrement ils remporterent l'idée la plus avantageuſe de la charité des Cochinchinois.

Autant ces peuples aiment à donner, autant ils ſont diſpoſés à demander ce qu'ils voyent. Si quelque choſe leur plaît, ils perſécutent celui à qui elle appartient, juſqu'à ce qu'ils l'ayent obtenue. Il eſt vrai qu'ils ne refuſent jamais rien

de ce qu'on leur demande, & ils regaardent comme une malhonnêteté blamable, le refus de faire une libéralité, lorsqu'on en a le pouvoir, & l'occasion.

§. VI.

Etablissement des Européans à la Cochinchine.

Avant de terminer cet article, considerons un peu quelles sont les tentatives que les Missionnaires Européans ont faites dans cette contrée pour convertir ces peuples à l'évangile, & quels succès il en a résulté. Nous verrons parlà combien les volontés de l'Empereur de la Chine ont d'influence sur les Royaumes qui sont ses voisins & ses tributaires. Buzoni & Caravaglio ouvrirent cette mission en 1615, & essuyerent peu d'années après une persécution qui finit par leur bannissement. En 1618, les Peres Borry & Marquès ; en 1624, de Rhodes & cinq autres Religieux donnerent carriere à leur zèle, en s'introduisant secretement dans cette contrée où ils firent de grands progrès.

Des Hollandois jettés par la tempête

sur les côtes de la Cochinchine en 1714, rendirent témoignage qu'ils avoient trouvé dans le pays plusieurs Missionnaires François & Portugais, entre lesquels il y avoit un Evêque. Ils furent accueillis fort charitablement par ces Religieux, & ils dirent qu'il y avoit jusqu'à dix mille chrétiens & quarante Eglises dans une seule Province. Le P. Chanseaume nous apprend par une lettre datée de Macao le 5 Septembre 1750, qu'il s'est élevé la même année une terrible persécution dans la Cochinchine qui a ruiné, *en peu de mois, non-seulement les abondantes moissons que donnoit ce champ du pere de famille, mais encore les espérances qu'en avoient conçues les ouvriers évangéliques qui le cultivoient en grand nombre, avec autant de zèle que de succès.*

Une des principales causes qui ont contribué à un événement si funeste, c'est le rapport des marchands Chinois qui ont publié tout ce que l'Empereur *Kienlong* faisoit pour éteindre le nom chrétien dans ses états. Quoique le Roi de la Cochinchine, à la premiere nouvelle qu'on lui donna de cette persécution, ait répondu : le Roi de la Chine

fait ce qu'il juge à propos dans ſon Royaume, & moi je gouverne auſſi le mien comme bon me ſemble; cependant il n'a pas laiſſé de ſigner l'arrêt de proſcription contre l'évangile. On ſait que tous les petits ſouverains voiſins de la Chine ont beau vouloir paroître n'en pas prendre le ton, ils ne manquent pourtant jamais de ſe régler en effet ſur ſon exemple.

Quoiqu'il en ſoit, vingt-huit Miſſionnaires, tant Jéſuites que Franciſcains, & du ſéminaire des miſſions étrangeres, parmi leſquels on comptoit deux Evêques, furent embarqués le 27 Aout 1750 pour Macao, où ils aborderent peu de temps après. Toutes les Egliſes furent pillées & entierement détruites, à l'exception de deux dans la capitale, qui furent conſervées par le crédit du Pere Kofler, Jéſuite Allemand, qui fut excepté de la proſcription comme médecin, & qui en cette qualité réſide encore à la Cour Cochinchinoiſe.

CHAPITRE XI.

De la Chine.

On n'a recueilli ſur l'empire de la Chine, ainſi que l'annonce le plan de cet ouvrage, que ce qui a été publié par les Miſſionnaires, poſtérieurement à la grande hiſtoire que le P. Duhalde a donné de ce vaſte état. Indépendamment de cet avantage, les lettres ſuivantes ont encore le mérite de renfermer des choſes curieuſes, nouvelles, & particulierement la relation d'un divertiſſement ſingulier, qui a quelque rapport avec ces fêtes brillantes dont Louis XIII, le le Cardinal Mazarin & Louis XIV ont donné le ſpectacle à l'Europe.

La premiere de ces lettres eſt d'un Frere Jéſuite, Peintre de l'Empereur de la Chine, datée de Pekin du premier Novembre 1742; & la ſeconde eſt dûe au P. Amyot qui réſide encore à la Cour de l'Empereur, en qualité de ſavant en mathématiques, muſique & en pharmacie. C'eſt dans les termes de l'éditeur même des lettres édifiantes que nous

allons donner ces deux lettres, en en retranchant ſeulement tout ce qui n'eſt pas nouveau ou intéreſſant, & en ſupprimant ces événemens ſurnaturels que les pieux écrivains de la ſociété ont coutume de mêler à leurs récits, pour remplir le titre d'un ouvrage qui s'annonce pour être édifiant. Ces lettres ſeront ſuivies d'un mémoire ſur la cire de la Chine qui ſe recueille ſur des arbres.

Je commencerai d'abord par vous parler de mon voyage de Macao à Pekin. (*a*) Nous y ſommes venus appellés par l'Empereur, ou plutôt avec ſa permiſſion. On nous donna un officier pour nous conduire ; on nous fit accroire qu'on nous défrayeroit ; mais on ne le fit qu'en paroles, & à peu de choſes près nous vinmes à nos dépens. La moitié du voyaſe fait dans des barques. On y mange, on y couche ; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les honnêtes gens n'oſent ni deſcendre à terre, ni ſe mettre aux fenêtres de la barque pour voir le pays par où l'on paſſe· Le reſte du voyage

(*a*) On laiſſe parler ici le Frere Attiret, tom 27. des lettres édifiantes.

ſe fait dans une eſpéce de cage qu'on veut bien appeller litiere. On y eſt enfermé pendant toute la journée ; le ſoir la litiere entre dans l'auberge, & encore quelle auberge! de façon qu'on arrive à Pekin ſans avoir rien vû ; & la curioſité n'eſt pas plus ſatisfaite, que ſi l'on avoit toujours été enfermé dans une chambre.

D'ailleurs tout le pays qu'on trouve ſur cette route eſt aſſez mauvais ; & quoique le voyage ſoit de ſix ou ſept cent lieues, on n'y rencontre rien qui mérite attention ; l'on ne voit ni monumens, ni édifices, ſi ce n'eſt quelques *Miao*, ou temples d'idoles qui ſont des bâtimens de bois à rez de chauſſée, dont tout le prix & toute la beauté conſiſtent en quelques mauvaiſes peintures & en quelques vernis fort groſſiers. En vérité, quand on a vû ce que l'Italie & la France ont de monumens & d'édifices, on n'a plus que de l'indifférence & du mépris pour tout ce que l'on voit ailleurs.

Il faut cependant en excepter le palais de l'Empereur à Pekin, & ſes maiſons de plaiſance; car tout y eſt grand & véritablement beau, ſoit pour le deſſein, ſoit pour l'exécution; j'en ſuis

d'autant plus frappé que nulle part rien de ſemblable ne s'eſt offert à mes yeux.

Le palais eſt au moins de la grandeur de Dijon ; il conſiſte en général dans une grande quantité de corps de logis, détachés les uns des autres, mis dans une belle ſymetrie, & ſéparés par de vaſtes cours, par des jardins & des parterres. La façade de tous ces corps eſt brillante par la dorure, le vernis & les peintures. L'intérieur eſt garni & meublé de tout ce que la Chine, les Indes & l'Europe ont de plus beau & de plus précieux.

Pour les maiſons de plaiſance ; elles ſont charmantes ; elles conſiſtent dans un vaſte terrein où l'on a élevé à la main de petites montagnes hautes depuis vingt, juſqu'à cinquante ou ſoixante pieds ; ce qui forme une infinité de petits vallons : des canaux d'une eau claire arroſent le fond de ces vallons, & vont ſe joindre en pluſieurs endroits, pour former des étangs & des mers. On parcourt ces canaux, ces mers & ces étangs ſur de belles & magnifiques barques : j'en ai vû une de treize toiſes de longueur & de quatre toiſes de largeur, ſur laquelle étoit une ſuperbe maiſon. Dans chacun de ces vallons, ſur le bord

des eaux, sont des bâtimens parfaitement assortis de plusieurs corps de logis, de cours, de galeries ouvertes & fermées, de jardins, de parterres, des cascades, &c. ce qui fait un assemblage dont le coup d'œil est admirable.

On sort d'un vallon, non par de belles allées, droites comme en Europe, mais par des *zigzagues*, par des circuits qui sont eux-mêmes ornés de petits pavillons, de petites grottes, & au sortir desquelles on retrouve un second vallon tout différent du premier, soit pour la forme du terrein, soit pour la structure des bâtimens.

Toutes les montagnes & les colines sont couvertes d'arbres, sur tout d'arbres à fleurs qui sont ici très-communs. C'est un vrai paradis terrestre. Les canaux ne sont point comme chez nous, bordés de pierres de taille tirées au cordeau; mais tout rustiquement construits avec des morceaux de roche, dont les uns avancent, les autres reculent, & qui sont posés avec tant d'art, qu'on diroit que c'est l'ouvrage de la nature. Tantôt le canal est large, tantôt il est étroit: ici il serpente; là il fait des coudes, comme s'il étoit réellement poussé

par les collines & par les rochers. Les bords ſont ſemés de fleurs qui ſortent des rocailles, & qui paroiſſent y être l'ouvrage de la nature: chaque ſaiſon a les ſiennes.

Outre les canaux, il y a par tout des chemins, ou plutôt des ſentiers qui ſont pavés de petits cailloux, & qui conduiſent d'un vallon à l'autre. Ces ſentiers vont auſſi en ſerpentant; tantôt ils ſont ſur les bords des canaux, tantôt ils s'en éloignent.

Arrivé dans un vallon, on apperçoit les bâtimens. Toute la façade eſt en colomnes & en fenêtres : la charpente en eſt dorée, peinte & verniſſée: les murailles de brique griſe, bien taillée, bien polie : les toits ſont couverts de tuiles verniſſées, rouges, jaunes, bleues, vertes, violettes, qui par leur mélange & leur arrangement font une agréable variété de compartimens & de deſſeins. Ces bâtimens n'ont preſque tous qu'un rez de chauſſée. Ils ſont élevés de terre, de deux, quatre, ſix, ou de huit pieds. Quelqu'uns ont un étage. On y monte, non par des degrés de pierre façonnés avec art, mais par des rochers qui ſemblent être des degrés faits par la nature;

Rien ne reſſemble tant à ces palais de Fées, qu'on ſuppoſe au milieu d'un déſert, élevés ſur un roc dont l'avenue eſt âpre & tortueuſe. Les appartemens intérieurs répondent parfaitement à la magnificence du dehors. Outre qu'ils ſont très-bien diſtribués, les meubles & les ornemens y ſont d'un gout exquis & d'un très-grand prix. On trouve dans les cours & dans les paſſages, des vaſes de marbre, de porcelaine, de cuivre, pleins de fleurs. Au-devant de quelques-unes de ces maiſons, au lieu de ſtatues immodeſtes, on a placé ſur des piedeſtaux de marbre, des figures en bronze ou en cuivre, d'animaux ſymboliques & des urnes pour brûler des parfums.

Chaque vallon, comme je l'ai déja dit, a ſa maiſon de plaiſance; petite eu egard à l'étendue de tout l'enclos, mais en elle-même aſſez conſidérable pour loger le plus grand de nos ſeigneurs d'Europe avec toute ſa ſuite. Pluſieurs de ces maiſons ſont bâties de bois de cedre qu'on amene à grands frais de cinq cens lieues d'ici. Mais combien croirez-vous qu'il y a de ces palais dans les différens vallons de ce vaſte enclos; il y en a plus de deux cens, ſans compter autant de maiſons

pour les eunuques ; car ce ſont eux qui ont la garde de chaque palais, & leur logement eſt toujours à côté, à quelques toiſes de diſtance : logemement aſſez ſimple, & qui pour cette raiſon eſt toujours caché par quelque bout de mur ou par des montagnes faites exprès. Pour rendre la communication d'un lieu à l'autre plus aiſée. Ces canaux ſont coupés de diſtance en diſtance par des ponts faits ordinairement de briques, de pierres de taille, ou même de bois ; mais ils ſont tous aſſez élevés pour laiſſer paſſer librement les barques.

Ils ont pour garde-fous des baluſtrades de marbre blanc travaillées avec art & ſculptées en bas reliefs. Au reſte ils ſont toujours différens entre eux pour la conſtruction. Il ne faut pas ſe perſuader que ces ponts ſoyent en ligne droite. Au contraire ils vont en tournant & en ſerpentant, de ſorte que tel pont pourroit n'avoir que trente à quarante pieds, s'il étoit droit, qui par les contours qu'on lui fait faire, ſe trouve en avoir cent ou deux cens. On en voit qui, ſoit au milieu, ſoit à l'extrêmité, ont de petits pavillons de repos, portés ſur quatre, huit ou ſeize colomnes. Ces pavillons

font pour l'ordinaire fur ceux des ponts dont le coup d'œil eft le plus beau. D'autres ont aux deux bouts des arcs de triomphe de bois ou de marbre blanc, d'une très-jolie ftructure, mais éloignée infiniment de toutes nos idées Européanes.

J'ai dis plus haut que les canaux vont fe rendre & fe décharger dans des baffins, dans des mers. Il y a en effet un de ces baffins qui a près d'une demi-lieue de diametre en tous fens, & à qui on a donné le nom de mer. C'eft un des plus beaux endroits de cette maifon de plaifance. Au tour de ce baffin il y a fur les bords, de diftance en diftance, de grands corps de logis féparés entre eux par des canaux & par ces montagnes factices dont il a déja été parlé.

Mais ce qui eft fur-tout bien admirable, & qu'on pourroit appeller un vrai bijou, c'eft une ifle ou un rocher, qui au milieu de cette mer, s'éleve d'une maniere groffiere & fauvage à une toife ou environ au-deffus de la furface de l'eau. Sur ce rocher eft bâti un petit palais où cependant l'on compte plus de cent chambres ou fallons. Il a quatre faces, & il eft d'une beauté & d'un

goût que je ne ſaûrois vous exprimer. La vûe en eſt admirable. De-là on voit tous les palais, qui par intervalle ſont ſur les bords de ce baſſin ; toutes les montagnes qui s'y terminent ; tous les canaux qui y aboutiſſent, pour y porter ou pour en recevoir leurs eaux ; tous les ponts qui ſont ſur l'extrêmité ou à l'embouchure des canaux ; tous les pavillons ou arcs de triomphe qui ornent ces ponts ; tous les boſquets qui ſéparent ou couvrent tous les palais, pour empêcher que ceux qui ſont d'un même côté ne puiſſent avoir vûe les uns ſur les autres.

Les bords de ce charmant baſſin ſont variés à l'infini. Aucun endroit ne reſſemble à l'autre : ici ce ſont des quais de pierre de taille, où aboutiſſent des galeries, des allées & des chemins : là ce ſont des quais de rocaille, conſtruits en eſpece de degrés avec tout l'art & l'imagination poſſibles : ou bien ce ſont de belles terraſſes, & de chaque côté un degré pour monter aux bâtimens qu'elles ſupportent ; au-delà de ces terraſſes il s'en éleve d'autres avec d'autres corps de logis en amphithéatre. Ailleurs c'eſt un bois d'arbres à fleurs qui ſe préſente à la vûe. Un peu plus loin on

trouve un bosquet d'arbres sauvages; & qui ne croissent que sur les montagnes les plus désertes. Il y a des arbres de haute futaie & de bâtisse, des arbres étrangers, des arbres à fleurs, des arbres à fruit.

Sur les bords de ce même bassin, sont aussi quantité de cages & de pavillons, moitié dans l'eau & moitié sur terre, pour toutes sortes d'oiseaux aquatiques; de même que dans le parc on rencontre de temps en temps, de petites ménageries & de petits enclos pour la chasse. On estime sur-tout une espece de poissons dorés, dont en effet la plus grande partie est d'une couleur aussi brillante que l'or, quoiqu'il s'en trouve assez grand nombre d'argentés, de bleus, de rouges, de verts, de violets, de noirs, de gris de lin & de toutes ces couleurs mêlées ensemble. Il y en a plusieurs réservoirs dans tout le jardin; mais le plus considérable est celui-ci: c'est un grand espace entouré d'un treillis fort fin de fil de cuivre, pour empêcher les poissons de se répandre dans tout le bassin.

Enfin pour vous faire mieux sentir toute la beauté de ce seul endroit, je voudrois pouvoir vous y transporter,

orſque ce baſſin eſt couvert de barques
dorées, vernies, tantôt pour la promenade, tantôt pour la pêche, tantôt pour
e combat, pour la joûte & pour d'autres
eux: mais quel plaiſir ſur-tout une belle
nuit, lorſqu'on y tire des feux d'artifice,
& qu'on illumine tous les palais, toutes
es barques, & preſque tous les arbres;
car en illuminations, & en feux d'artifice, les Chinois peuvent paſſer pour nos
maîtres; & le peu que j'en ai vû, ſurpaſſe infiniment tout ce que j'avois vû
dans ce genre en Italie & en France.

L'endroit où loge ordinairement l'Empereur, & où logent auſſi toutes ſes femmes, l'Imperatrice, les *Kouci*, (*a*) *Fey*, les *Fey*, les *Pins*, les *Koucigin*, les *Tchangtſai*, les femmes de chambre, les eunuques, eſt un aſſemblage prodigieux de bâtimens, de cours, de jardins, &c. en un mot c'eſt une ville qui a au moins l'étendue de notre petite ville de Dôle. Les autres palais ne ſont gueres que pour la promenade, pour le dîné & le ſoupé.

(*a*) Ce ſont les titres des femmes plus ou moins grands, ſelon qu'elles ſont plus ou moins en faveur. Le nom de l'Impératrice eſt *Hoang-Héou*; celui de l'Impératrice mere eſt *Tayhéou*.

Le logement ordinaire de l'Empereur, eſt immédiatement après les portes de l'entrée, après les premieres ſalles, les ſalles d'audience, les cours & leurs jardins. Il forme une iſle. Il eſt entouré de tous les côtés par un long & profond canal. On pourroit l'appeller un ſérail. C'eſt dans les appartemens qui le compoſent, qu'on voit tout ce qu'on peut imaginer de plus beau en fait de meubles, d'ornemens, de peintures dans le goût Chinois, de bois précieux, de vernis du Japon & de la Chine, des vaſes antiques de porcelaine, de ſoiries, d'étoffes d'or & d'argent. On a réuni là tout ce que l'art & le bon goût peuvent ajouter aux richeſſes de la nature.

De ce logement de l'Empereur, le chemin conduit preſque tout droit à une petite ville, bâtie au milieu de tout l'enclos; ſon étendue eſt d'un quart de lieue en tout ſens. Elle a ſes quatre portes aux quatre coins cardinaux; ſes tours, ſes murailles, ſes parapets, ſes crénaux. Elle a ſes rues, ſes places, ſes temples, ſes halles, ſes marchés, ſes boutiques, ſes tribunaux, ſes palais, ſon port. Enfin tout ce qui eſt en grand dans la capitale de l'Empire, s'y retrouve en petit.

On ne manquera pas de demander à quel uſage eſt deſtinée cette ville, où tout doit être, pour ainſi dire étranglé, & dès là fort médiocre. Eſt-ce afin que l'Empereur puiſſe s'y mettre en ſûreté en cas de malheur, de révolte ou de révolutions. Elle peut avoir cet uſage, & cette vûe a pû entrer dans le deſſein de celui qui l'a fait conſtruire. Mais le principal motif du Prince a été de ſe procurer le plaiſir de voir en raccourci, tout le fracas d'une grande ville chaque fois qu'il le ſouhaiteroit.

Un Empereur Chinois eſt trop eſclave de ſa grandeur pour ſe montrer au public; quand il ſort, il ne voit rien; les maiſons, les boutiques, tout eſt fermé. Par tout on tend des toiles pour empêcher qu'il ne ſoit apperçu. Pluſieurs heures, même avant qu'il paſſe, il n'eſt permis à perſonne de ſe trouver ſur ſon chemin, & cela ſous peine d'être maltraité par ſes gardes. Quand il marche, hors des villes, dans la campagne, deux hayes de cavaliers s'avancent fort au loin de chaque côté, autant pour écarter tout ce qui s'y trouve d'hommes, que pour la ſûreté de la perſonne du Prince. Obligés ainſi de vivre dans cette eſpèce

de ſolitude, les ſouverains Chinois on
de tout temps tâché de s'en dédommage
& de ſuppléer, les uns d'une façon, le
autres d'une autre, aux divertiſſemen
publics que leur grandeur les empêch
de prendre.

Cette ville donc, ſous le regne d
l'Empereur regnant, comme ſous celu
de ſon pere qui l'a fait bâtir, eſt deſti
née à faire repréſenter par les eunuque
pluſieurs fois l'année, tout le commerc
tous les marchés, tous les arts, tous le
métiers, tout le fracas, toutes les allée
les venues, & même les friponneri
des grandes villes. Aux jours marqués
chaque Eunuque prend l'habit de l'ét
& de la profeſſion qui lui ſont aſſigné
L'un eſt marchand, l'autre artiſan; ce
lui-ci ſoldat, celui-là officier. On donn
à l'un une brouette à pouſſer, à l'autr
des paniers à porter: enfin chacun
l'inſtrument diſtinctif de ſa profeſſio
Les vaiſſeaux arrivent au port, les bo
tiques s'ouvrent; on étale les marchan
diſes: un quartier eſt pour la ſoie, u
autre pour la toile, une rue pour les po
celaines, une pour les vernis. Tout e
diſtribué. Chez celui-ci on trouve d
meubles; chez celui-là des habits, d

ornemens pour les femmes ; chez un autre des livres pour les curieux & les ſavans. Il y a des cabarets pour le thé & pour le vin ; des auberges pour les gens de tout état. Des colporteurs vous préſentent des fruits de toute eſpèce, des rafraichiſſemens en tout genre. Des merciers vous tirent par la manche, & vous harcellent pour vous faire prendre de leurs marchandiſes. Là tout eſt permis. On y diſtingue à peine l'Empereur du dernier de ſes ſujets. Chacun annonce ce qu'il porte : on s'y querelle, on s'y bat ; c'eſt le vrai tracas des halles. Les archers arrêtent les querelleurs ; on les conduit aux Juges dans leurs tribunaux ; la diſpute s'examine & ſe juge ; on condamne à la baſtonnade : on fait exécuter l'arrêt ; & quelquefois un jeu ſe change pour le plaiſir de l'Empereur, en quelque choſe de très-réel pour le patient.

Les filoux ne ſont pas oubliés dans cette fête. Ce noble emploi eſt confié à un bon nombre d'eunuques des plus alertes, qui s'en acquittent à merveille. S'ils ſe laiſſent prendre ſur le fait, ils en ont la honte, & on les condamne, ou du moins on fait ſemblant de les con-

damner, à être marqués, baſtonnés ou exilés ſelon la gravité du cas, ou la qualité du vol. S'ils filoutent adroitement, les rieurs ſont pour eux, ils ont des applaudiſſemens, & le pauvre marchand eſt débouté de ſes plaintes. Cependant tout ſe retrouve, la foire étant finie.

Cette foire ne ſe fait, comme je l'ai déja dit, que pour le plaiſir de l'Empereur, de l'Imperatrice & des autres femmes. Il eſt rare qu'on y admette quelques Princes ou quelques Grands; & s'ils y ſont admis, ce n'eſt que quand les femmes ſe ſont retirées. Les marchandiſes qu'on y étale, & qu'on y vend, appartiennent, pour la plus grande partie aux marchands de Pekin, qui les confient aux eunuques, pour les vendre réellement: ainſi tous les marchés ne ſont pas feints & ſimulés. L'Empereur achete toujours beaucoup, & vous ne devez pas douter qu'on ne lui vende le plus cher que l'on peut. Les femmes achetent de leur côté, & les eunuques auſſi. Tout ce commerce, s'il n'y avoit rien de réel, manqueroit de cet intérêt piquant, qui rend le fracas plus vif, & le plaiſir plus ſolide.

Au commerce ſuccede quelquefois le labourage

labourage ; il y a dans ce même enclos un quartier qui y est destiné. On y voit des champs, des prés, des maisons, des chaumieres de laboureurs ; tout s'y trouve ; les bœufs, les charues, les autres instrumens. On y seme du bled, du ris, des légumes ; toutes sortes de grains. On moissonne ; on cueille les fruits ; enfin l'on y fait tout ce qui se fait à la campagne, & dans tout on imite d'aussi près qu'on le peut, la simplicité rustique & toutes les manieres de la vie champêtre.

Vous avez lû sans doute qu'à la Chine il y a une fête fameuse, appellée la fête des lanternes : c'est le quinzieme de la premiere lune qu'elle se celebre. Il n'y a pas de si misérable Chinois, qui ce jour là n'allume quelque lanterne. On en fait & on en vend de toutes sortes de figures, de grandeurs & de prix. Ce jour là toute la Chine est illuminée ; mais nulle part l'illumination n'est si belle que chez l'Empereur, & sur-tout dans la maison dont je vous fais la description. Il n'y a point de chambre, de salle, de galerie, où il n'y ait plusieurs lanternes, suspendues au plancher ; il y en a sur tous les canaux, sur tous les bassins, en façon de petites barques, que les eaux

amenent & ramenent. Il y en a ſur les montagnes, ſur les ponts, & preſqu'à tous les arbres. Elles ſont toutes d'un ouvrage fin & délicat; en figures de poiſſons, d'oiſeaux, d'animaux, de vaſes, de fruits, de fleurs, de barques, & de toute groſſeur: il y en a de ſoie, de corne, de verre, de nacre, & de toutes matieres; il en eſt de peintes, de brodées de tout prix. J'en ai vû qui n'avoient pas été faites pour mille écus. Je ne finirois pas ſi je voulois vous en marquer toutes les formes, les matieres & les ornemens. C'eſt en cela, & dans la grande variété que les Chinois donnent à leurs bâtimens, que j'admire, la fécondité de leur eſprit: je ſerois tenté de croire que nous ſommes pauvres & ſtériles en comparaiſon.

Auſſi leurs yeux accoutumés à leur architecture, ne goûtent pas beaucoup notre maniere de bâtir. Voulez-vous ſavoir ce qu'ils en diſent, lorſqu'on leur en parle ou qu'ils voyent des eſtampes qui repréſentent nos bâtimens? ces grands corps de logis, ces hauts pavillons les épouvantent; ils regardent nos rues comme des chemins creuſés dans d'affreuſes montagnes, & nos maiſons

comme des rochers à perte de vûe, percés de trous, ainſi que des habitations d'ours & d'autres bêtes féroces. Nos étages ſur-tout, accumulés les uns ſur les autres, leur paroiſſent inſuportables; ils ne comprennent pas comment on peut riſquer de ſe caſſer le col cent fois le jour, en montant nos degrés pour ſe rendre à un quatrieme ou cinquieme étage. » Il faut, diſoit l'Empereur Canghy, » en voyant les plans de nos maiſons » Européanes, il faut que l'Europe ſoit » un pays bien petit & bien miſérable, » puiſqu'il n'y a pas aſſez de terrein pour » étendre les villes, & qu'on eſt obligé » d'y habiter en l'air. » Pour nous, nous concluons un peu différemment & avec raiſon.

Cependant je vous avouerai que, ſans prétendre décider de la préférence, la maniere de bâtir de ce pays-ci me plaît beaucoup. Mes yeux & mon goût, depuis que je ſuis à la Chine, ſont devenus un peu Chinois. Raiſonnons un peu, l'hôtel de madame la Ducheſſe, vis-à-vis les thuileries, ne paroît-il pas généralement très-beau; il eſt pourtant preſqu'à la Chinoiſe, & ce n'eſt qu'un rez de chauſſée. Chaque pays a ſon goût &

ſes uſages. Il faut convenir de la beauté de notre architecture, rien n'eſt ſi grand ni ſi majeſtueux. Nos maiſons ſont commodes; on ne peut pas dire le contraire. Chez nous on veut l'uniformité par-tout & la ſymétrie. On veut qu'il n'y ait rien de dépareillé, de déplacé; qu'un morceau réponde exactement à celui qui lui fait face, ou qui lui eſt oppoſé: on aime auſſi à la Chine cette ſymetrie, ce bel ordre, ce bel arrangement. Le palais de Pekin, dont je vous ai parlé au commencement de cette lettre, eſt dans ce goût. Les palais des Princes & des Seigneurs, les tribunaux, les maiſons des particuliers un peu riches, ſuivent auſſi cette loi.

Mais dans les maiſons de plaiſance, on veut que preſque par-tout il regne un beau déſordre, une anti-ſymetrie. Tout roule ſur ce principe: » c'eſt une campagne ruſtique & naturelle qu'on veut » repréſenter; une ſolitude, non pas un » palais bien ordonné dans toutes les » regles de ſymetrie & du rapport. » Auſſi n'ai-je vû aucun de ces petits palais placés à une grande diſtance les uns des autres dans l'enclos de la maiſon de plaiſance de l'Empereur, qui ayent en-

tre eux aucune reſſemblance. On diroit que chacun eſt fait ſur les idées & le modele de quelques pays étrangers ; que tout eſt poſé au haſard & après coup ; qu'un morceau n'a pas été fait pour l'autre. Quand on en entend parler, on s'imagine que cela eſt ridicule, que cela doit faire un coup d'œil déſagréable. Mais quand on les voit, on penſe différemment, on admire l'art avec lequel cette irrégularité eſt conduite. Tout eſt de bon goût & ſi bien ménagé, que ce n'eſt pas à la premiere vûe qu'on en apperçoit toute la beauté. Il faut examiner piece à piece, il y a de quoi s'amuſer long-temps, & de quoi ſatisfaire toute ſa curioſité.

Au reſte, ces petits palais ne ſont pas, ſi je puis m'exprimer ainſi, de ſimples *vuide-bouteilles*. J'en ai vû bâtir un l'année derniere dans ce même enclos, qui coûta à un Prince couſin-germain de l'Empereur, ſoixante ouanes, (*a*) ſans parler des ornemens & des ameublemens

(*a*) Une ouane vaut dix mille taels, le tael vaut 7 livres 10 ſols, ainſi ſoixante ouanes ſont quatre millions & demi.

intérieurs qui n'entrent pas dans ce compte.

Encore un mot de l'admirable variété qui regne dans ces maiſons de plaiſance. Elle ſe trouve non-ſeulement dans la poſition, la vûe, l'arrangement, la diſtribution, la grandeur, l'élévation, le nombre des corps de logis, en un mot dans le total; mais encore dans les parties différentes dont ce tout eſt compoſé. Il me falloit venir ici pour voir des portes, des fenêtres de toute façon & de toute figure; de rondes, d'ovales, de quarrées, & de tous les poligones; en forme d'éventails, de fleurs, de vaſes, d'oiſeaux, d'animaux, de poiſſons. Enfin de toutes les formes, régulieres & irrégulieres qu'il eſt poſſible de trouver par l'étude ou par le caprice.

Je crois que ce n'eſt qu'ici qu'on peut voir des galeries telles que je vais les dépeindre. Elles ſervent à joindre des corps de logis aſſez éloignés les uns des autres. Quelquefois du côté intérieur elles ſont en pilaſtres, & au dehors elles ſont percées de fenêtres différentes entre elles pour la figure. Quelquefois elles ſont toutes en pilaſtres comme celles qu

vont d'un palais à un de ces pavillons ouverts de toute part, qui ſont deſtinés à prendre le frais. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que ces galeries ne vont gueres en droite ligne. Elles font cent détours, tantôt derriere un boſquet, tantôt derriere un rocher, quelquefois autour d'un petit baſſin. Rien n'eſt ſi agréable. Cette diſpoſition a un air champêtre qui enchante les yeux & qui ravit les ſens.

Vous ne manquerez pas, ſurtout ce que je viens de vous dire, de conclure, & avec raiſon, que cette maiſon de plaiſance a dû coûter des ſommes immenſes : il n'y a en effet qu'un Prince, maître d'un état auſſi vaſte que celui de la Chine, qui puiſſe faire une ſemblable dépenſe, & venir à bout en ſi peu de temps d'une ſi prodigieuſe entrepriſe. Car cette maiſon eſt l'ouvrage de vingt ans ſeulement. Ce n'eſt que le pere de l'Empereur qui l'a commencé, & celui-ci ne fait que l'augmenter & l'embellir.

Mais il n'y a rien en cela qui doive vous étonner, ni vous rendre la choſe incroyable. Outre que les bâtimens ſont preſque tous des rez de chauſſée, on multiplie les ouvriers à l'infini. Tout eſt

fait lorſqu'on porte les matériaux ſur le lieu. Il n'y a qu'à poſer, & après quelques mois de travail, la moitié de l'ouvrage eſt finie. On diroit que c'eſt un de ces palais qu'un coup de baguette d'enchanteur fait ſortir des entrailles de la terre, pour ſe placer dans un beau vallon, ou ſur la croupe d'une montagne. Au reſte cette maiſon de plaiſance s'appelle *Yven-Ming-Yven;* c'eſt-à-dire, *le jardin des jardins*, ou *le jardin par excellence*. Ce n'eſt pas la ſeule qu'ait l'Empereur. Il en a trois autres dans le même goût, mais plus petites & moins belles. Dans l'un de ces trois palais, qui eſt celui que bâtit ſon ayeul Cang-hy, loge l'Impératrice mere avec toute ſa cour: il s'appelle *Tchamg-Tchun-Yven;* c'eſt-à-dire, *le jardin de l'éternel printems*. Ceux des Princes, des grands Seigneurs, ſont en raccourci, ce que ceux de l'Empereur ſont en grand.

Peut-être déſireroit-on que j'euſſe abregé cette longue deſcription, & que j'y euſſe ſuppléé par les plans géometriques de cette magnifique maiſon; mais je préviens qu'un pareil ouvrage demanderoit au moins trois années, & je n'ai pas ſeulement un jour à moi; je ſuis

même obligé de prendre ſur mon ſommeil pour écrire cette lettre. Dailleurs il faudroit encore y reſter tout le temps qu'il ſeroit néceſſaire. Ce qui n'eſt gueres praticable; car ſi je ne ſavois pas un peu peindre, il me ſeroit arrivé comme à bien d'autres Européans qui ſont ici depuis vingt à trente ans, qui n'ont pas ſeulement encore vû cette belle maiſon.

Il n'y a ici qu'un homme: c'eſt l'Empereur. Tous les plaiſirs ſont faits pour lui ſeul. Ce ſuperbe palais n'eſt gueres vû que de lui, de ſes femmes & de ſes eunuques; il eſt rare que dans ſes palais & ſes jardins il introduiſe ni Princes, ni Grands au-delà des ſalles d'audience. De tous les Européans qui ſont ici, il n'y a que les peintres & les horlogers, qui néceſſairement & par leurs emplois, ayent accès par tout. C'eſt là que l'Empereur nous vient voir travailler preſque tous les jours, de ſorte qu'il n'y a pas moyen de s'abſenter. Mais nous n'allons pas plus loin, à moins que ce qu'il y a à peindre ne ſoit de nature à ne pouvoir être tranſporté, car alors on nous introduit, mais avec une bonne eſcorte d'eunuques. Il faut marcher à la hâte &

ſans bruit, ſur le bout de ſes pieds, comme ſi on alloit faire un mauvais coup. C'eſt par-là que j'ai vû & parcouru tout ce beau jardin, & que je ſuis entré dans tous les appartemens. Le ſéjour que l'Empereur y fait, eſt de dix mois chaque année. On n'y eſt éloigné de Pekin, qu'autant que Verſailles l'eſt de Paris. Le jour nous ſommes dans le jardin, & nous y dînons aux frais de l'Empereur: la nuit, nous avons dans une aſſez grande ville ou bourgade, proche du palais, une maiſon que nous y avons achetée. Quand l'Empereur revient à la ville, nous y revenons auſſi, & alors nous ſommes pendant le jour dans l'intérieur du palais, & le ſoir nous nous rendons à notre Egliſe.

Voilà, Monſieur, un de ces points qu'on ne trouve pas dans les livres, & pour leſquels vous avez eu quelque raiſon de ne pas vouloir que je vous y renvoyaſſe. Il ne me reſte plus qu'à vous ſatisfaire ſur les autres articles. Vous voulez donc ſavoir de quelle maniere j'ai été reçû de l'Empereur; comment il en uſe avec moi; ce que je peins; comment les Miſſionnaires y ſont traités; s'ils

prêchent librement ; s'il eſt permis aux Chinois de profeſſer la religion chrétienne : enfin ce que c'eſt que le nouveau bref du ſaint Siege ſur les cérémonies Chinoiſes : voilà bien de l'ouvrage que vous me donnez. Je ne ſçai ſi j'aurai le loiſir d'en tant faire. Je ſuis tenté de compoſer avec vous, & d'en laiſſer la moitié pour l'année prochaine. Commençons toujours, & nous irons juſqu'où nous pourrons aller.

J'ai été reçû de l'Empereur de la Chine, auſſi bien qu'un étranger puiſſe l'être d'un Prince qui ſe croit le ſeul ſouverain du monde ; qui eſt élevé à n'être ſenſible à rien ; qui croit un homme, ſur-tout un étranger, trop heureux, de pouvoir être à ſon ſervice, & de travailler pour lui. Car être admis à la préſence de l'Empereur ; pouvoir ſouvent lui parler & le voir, c'eſt pour un Chinois la ſuprême recompenſe & le ſouverain bonheur. Ils acheteroient bien cher cette grace, s'ils pouvoient l'acheter. Jugez donc ſi on ne me croit pas bien recompenſé de le voir tous les jours. Auſſi eſt-ce à peu près tout le payement que j'ai pour mes travaux : ſi vous en

exceptez quelques petits préſens en ſoie ou autre choſe de peu de prix, & qui viennent encore rarement; mais ce n'eſt pas le profit qui m'a amené à la Chine, & qui m'y retient. Etre à la chaîne d'un ſoleil à l'autre; avoir à peine les dimanches & les fêtes pour prier Dieu; ne peindre preſque rien de ſon goût & de ſon génie; avoir mille autres embarras qu'il ſeroit trop long de vous expliquer; tout cela me feroit bien vîte reprendre le chemin de l'Europe, ſi je ne croyois mon pinceau utile pour le bien de la religion, & pour rendre l'Empereur favorable aux Miſſionnaires qui la prêchent; & ſi je ne voyois le paradis au bout de mon pinceau, c'eſt-là ce que j'attends de mes peines & de mes travaux. C'eſt-là l'unique attrait qui me retient ici, auſſi bien que tous les autres Européans qui ſervent l'Empereur.

Quand à la peinture, hors le portrait du frere de l'Empereur, de ſa femme, de quelqu'autres Princes & Princeſſes du ſang, de quelqu'autres favoris & autres Seigneurs, je n'ai rien peint dans le goût Européan. Il m'a fallu oublier, pour ainſi dire, tout ce que j'avois appris; &

me faire une nouvelle maniere pour me conformer au goût de la nation : de sorte que je n'ai été occupé les trois quarts du tems qu'à peindre, ou en huile sur des glaces, ou à l'eau sur la soie, des arbres, des fruits, des oiseaux, des poissons, des animaux de toute espece ; rarement de la figure. Les portraits de l'Empereur & des Imperatrices avoient été peints avant mon arrivée par un de nos freres, nommé *Castiglione*, peintre Italien, & très-habile, avec qui je suis tous les jours.

Tout ce que nous peignons est ordonné par l'Empereur. Nous faisons d'abord les desseins ; il les voit, les fait changer, réformer comme bon lui semble. Que la correction soit bien ou mal, il en faut passer par-là, sans oser rien dire. Ici l'Empereur sçait tout, ou du moins la flaterie le lui dit fort haut, & peut-être le croit-il : toujours agit-il comme s'il en étoit persuadé.

Après avoir raconté avec quelle lenteur tout se fait à la Chine, & qu'il fallut soixante-quatre jours pour arranger son départ de Canton; ce qui eût pû se faire en vingt-quatre heures, voici comment le P. Amyot s'explique sur son

voyage. Le 2 Mai 1751, nous partimes (*a*) ſous la conduite d'un Mandarin.

De Canton à Nantchang, je n'ai rien vû qui puiſſe mériter attention, excepté la montagne qui ſépare la Province de Canton de celle de Kiang-ſi.

Qu'on ſe repréſente des vallons merveilleux où coulent ſans ceſſe une infinité de petits ruiſſeaux qui coupent cette montagne par intervalles. Ces ruiſſeaux après avoir ſerpenté long-temps, ſe réuniſſent enfin pour former une riviere qui porte la fertilité dans le pays voiſin. Un grand chemin pavé de cailloux que la nature a formé de différentes couleurs, & auxquels la multitude des paſſans donnent le poli du plus beau marbre, la partagent pour la commodité & l'agrément des voyageurs. Les hommes ſeuls peuvent faire ſur ce chemin les fonctions que font ailleurs les bêtes de charge, encore faut-il qu'ils n'ayent aux pieds que des ſouliers treſſés avec une eſpece de corde particuliere au pays; & comme c'eſt le ſeul partage pour ceux qui ne

(*a*) Le P. Amyot étoit accompagné de deux de ſes confreres qui alloient auſſi à la cour de Pekin.

veulent pas ſuivre leur chemin par eau, ou qui veulent l'abreger conſidérablement, il eſt fréquenté chaque jour par des milliers de perſonnes, de ſorte qu'on prendroit cette route pour un marché & pour une foire perpétuelle, plutôt que pour un grand chemin.

On eſt un jour entier à traverſer cette montagne, après laquelle on continue d'aller par terre, ou l'on ſe rembarque ſi l'on veut. Nous primes ce dernier parti pour Nantchang.

De cette ville à Pekin, je n'eus gueres que maladies, peines & mauvais chemins, & nous y employames quarante-cinq jours à nous y rendre. Le Mandarin qui nous conduiſoit, ne nous faiſoit avancer qu'à très-petites journées. Plus d'une fois nous le priames de nous faire aller un peu plus vite, mais nous eumes toujours de lui la même réponſe : » vous » êtes des étrangers, nous diſoit-il; » vous ignorez nos coutumes. Par ordre » de l'Empereur je ſuis chargé de vos » précieuſes perſonnes ; il fait grand » chaud, je n'ai garde de vous expoſer » à tomber malades. D'ailleurs, ajou» toit-il, il n'y a que des hommes vils » qui puiſſent voyager avec précipita-

» tion. » Il fallut nous contenter de ces raiſons, & dévorer patiemment l'ennui d'une route la plus faſtidieuſe qui ſoit peut-être au monde; car on ne voyage point ici comme ailleurs.

Enfermés dans une litiere comme dans une boëte ; à peine pour pouvoir reſpirer, eſt-il permis d'entrouvrir les petites lucarnes qui y ſont pratiquées des deux côtés; arrivés dans les auberges pour prendre ſes repas, ce ſeroit une indécence monſtrueuſe que d'en ſortir pour aller voir ce qui peut ſe trouver de curieux dans l'endroit où l'on ſe trouve. Ainſi dans une route de cinq cens lieues, par un des plus beau pays du monde, je n'ai pas vû, dit le P. Amyot, de quoi vous entretenir un quart d'heure.

Quelques jours après notre arrivée à Pekin, nous nous rendimes à Haïtien, maiſon de plaiſance de l'Empereur où étoit pour lors la Cour, à trois lieues de Pekin. Le ſeigneur Tartare chargé des affaires des Européans, avertit un des eunuques de la *préſence*, que les Européans nouvellement arrivés, venoient avec leurs confreres rendre hommage à ſa majeſté, & lui offrir des préſens. Celui-ci en informa l'Empereur, & ce

Prince répondit à la maniere accoutumée les trois mots ſuivans : *je le ſçais* ; car ici l'Empereur ſçait toujours tout.

A l'inſtant on nous manda de faire les cérémonies preſcrites en ces ſortes d'occaſions : ce que nous exécutames de la maniere ſuivante.

Dans une des cours où nous étions rangés pour lors ſur une même ligne, & le viſage tourné du côté de l'appartement de l'Empereur, nous nous proſternames d'abord avec gravité & dans un ſilence profond & reſpectueux. Trois fois nous frapames la terre du front. Nous nous relevames pour faire de nouveau le même exercice que nous recommençames une troiſieme fois, après quoi on nous ordonna d'attendre les ordres de ſa majeſté.

Quelques heures s'étant écoulées, on vint nous dire que l'Empereur nous avoit fait l'honneur d'accepter pluſieurs des choſes qu'on lui avoit préſentées de notre part. On ajouta qu'il nous envoyoit des mets de ſa table. On nous les livra en même-temps, & nous les mangeames étant de bout dans le lieu même où nous étions, ainſi finit la cérémonie de notre réception au ſervice

de l'Empereur. Il nous fut libre après cela d'aller & de venir comme nous le jugions à propos.

Je ne parle pas des curiosités du pays que je passai plusieurs jours à voir, ce seroit répéter ce que cent autres ont dit avant moi. Mais une chose qui n'arrive pas souvent, & qui est digne d'attention, va faire la matiere d'un entretien plus intéressant. *Je vous prie seulement de vouloir bien vous rappeller de temps en temps, en lisant ce qui suit, que je ne raconte que ce que j'ai vû, afin que si vous y trouvez du merveilleux, vous ne soyez point tenté de le révoquer en doute.*

C'est une ancienne coutume à la Chine de celebrer avec pompe la soixantieme année de la mere de l'Empereur. Quelques mois avant que cette Princesse eût atteint cet âge, tous les tribunaux de la Capitale, tous les vice-Rois & grands Mandarins de l'Empire, eurent ordre de se préparer à la cérémonie prescrite, la plus brillante qui se fasse dans cet Empire.

Tous les peintres, sculpteurs, architectes & menuisiers de Pekin & des Provinces voisines ne cessoient d'être occupées pendant plus de trois mois de

ſuite à faire chacun des chefs-d'œuvre de leur métier. Beaucoup d'artiſans d'autre eſpece eurent auſſi leurs occupations.

Il s'agiſſoit de conſtruire de quoi charmer les yeux d'une cour délicate & voluptueuſe, accoutumée à voir ce qui ſe fait de plus beau dans les quatre parties du monde. Les décorations devoient commencer à une des maiſons de plaiſance de l'Empereur qui eſt *Yven-ming-Yven*, & ſe terminer au palais qui eſt à Pekin, dans le centre de la ville Tartare, c'eſt-à-dire, qu'elles occupoient un eſpace d'environ quatre lieues.

Il y a deux chemins pour aller d'un de ces palais à l'autre. L'Empereur décida que la marche ſe feroit le long de la riviere, préférablement au chemin ordinaire. Ce fut donc du côté de l'eau que ſe tournerent d'abord tous les préparatifs.

Le Prince fit conſtruire de nouvelles barques de la forme & de la grandeur à peu près de nos brigantins. L'or & la diverſité des couleurs dont elles étoient ornées, leur donnoient un éclat éblouiſſant. Ces barques étoient deſtinées à porter l'Empereur, l'Impératrice ſa mere, & toutes les perſonnes de leur ſuite;

mais par un accident que l'Empereur lui-même avoit prévû, de même que tous les gens de bon ſens, elles ne furent d'aucun uſage.

Les froids ſont extrêmes à Pekin, & c'étoit dans la ſaiſon la plus rigoureuſe de l'année qu'on devoit faire la cérémonie. Il étoit naturel de penſer que la riviere ne ſeroit pas navigable. Quelques Mandarins cependant aſſurerent à l'Empereur qu'ils ſauroient bien lever tous les obſtacles. Voici comment ils s'y prirent. Par leur ordre des milliers de Chinois furent occupés nuit & jour; les uns à battre & agiter l'eau pour empêcher qu'elle ne gelât; & les autres à rompre la glace qui s'étoit formée malgré les précautions de leurs camarades, & à la tirer du lit de la riviere. Ce rude travail dura environ trois ſemaines, après leſquelles voyant que le froid s'augmentoit toujours, & qu'il étoit enfin le plus fort, ils lui céderent la place & ſe déſiſterent d'une entrepriſe la plus téméraire qui fût jamais.

Il n'en couta à ſon auteur que la privation d'une année de ſes appointemens. Punition aſſez legere dans un pays comme la Chine, où c'eſt toujours un crime

capital de ſe trouver hors d'état, & même dans l'impoſſibilité de tenir ce qu'on avoit eu la témérité de promettre à l'Empereur, & où il en coute ſi peu d'abatre les têtes.

On déclara donc les barques inutiles, & il fut décidé qu'on leur ſubſtitueroit des traineaux. Mais avant tout cela on avoit travaillé avec une ardeur incroyable aux embelliſſemens qui devoient décorer le paſſage de l'Impératrice mere. Ils furent tels, à peu près, que l'annonce la deſcription ſuivante.

Des deux côtés de la riviere s'élevoient des bâtimens de différentes formes. Ici c'étoit une maiſon quarrée, triangulaire ou poligone avec tous ſes appartemens. Là c'étoit une rotonde ou tel autre édifice ſemblable. A meſure qu'on avançoit, on en voyoit d'autres dont la conſtruction variée en cent manieres différentes, occupoit, amuſoit, charmoit la vûe, quelque part qu'on voulût s'arrêter.

Dans les endroits où la riviere, en s'élargiſſant, s'écartoit de la ligne droite, on avoit fabriqué des maiſons de bois qui étoient ſoutenues par des colomnes plantées dans la riviere, & qui s'élevoient

au-dessus de la surface de l'eau, les uns de deux pieds, & les autres de trois, de quatre, ou même plus haut, suivant le dessein de l'Ingénieur Chinois.

La plupart de ces maisons formoient des isles dans lesquelles on alloit par le moyen de quelques ponts qu'on avoit construit pour cet usage. Il y en avoit qui étoient entierement isolées, d'autres étoient contigues, & l'on pouvoit communiquer de l'une à l'autre par des galeries couvertes, dont la construction ne différoit pas de celle des maisons & des ponts dont on vient de parler.

Tous ces édifices étoient dorés, peints & embellis dans le goût le plus brillant du pays. Chacun étoit destiné à un usage particulier.

Dans les uns étoient des Musiciens & des Chœurs de musique; dans les autres des troupes de Comédiens; dans la plupart il y avoit des rafraichissemens & de magnifiqnes trônes pour recevoir l'Empereur & sa mere, supposé qu'il leur prît envie de s'y arrêter pour gouter quelques momens de repos.

La ville offroit un autre spectacle encore plus beau. Depuis la porte du couchant, par où la cour devoit entrer,

jusqu'à la porte du palais, ce n'étoit que bâtimens superbes, periſtiles, pavillons, colonnades, galeries, amphithéatres, avec des trophées & autres ouvrages d'architecture Chinoiſe auſſi éclatans les uns que les autres.

Tout cela étoit embelli de feſtons, de guirlandes & de pluſieurs autres ornemens ſemblables; leſquels étant faits avec la plus belle ſoie & de couleurs différentes, offroient un coup d'œil charmant. L'or, les diamans imités, & les autres pierrreries dans le même goût y brilloient de tous côtés. Une grande quantité de miroirs, d'un métal fort poli, y relevoit infiniment ce ſpectacle. Leur conſtruction & leur arrangement, en multipliant d'un côté les objets, les raſſembloient de l'autre en miniature, pour en former un tout qui enchantoit les yeux.

Ces brillans édifices étoient interrompus & ſéparés d'eſpace en eſpace par des montagnes & des vallons factices qui imitoient la nature, & qu'on eût pris pour d'agréables déſerts, & pour des lieux réels de la plus délicieuſe ſolitude.

On y avoit pratiqué des ruiſſeaux & des fontaines; on y avoit planté des ar-

bres & des broſſailles, attaché des bêtes fauves auxquelles on avoit donné des attitudes ſi naturelles, qu'on eût dit qu'elles étoient animées. Sur la cime ou ſur le penchant de quelques-unes des montagnes, on voyoit des couvens de Bonzes avec leurs petits temples & leurs idoles. On pouvoit y monter par le moyen de quelques ſentiers qu'on avoit ménagés exprès ; en d'autres endroits on avoit fait des vergers & des jardins. Dans la plupart de ceux-ci il y avoit des treilles avec leurs raiſins dans leurs différens degrés de maturité. Dans les autres étoient des arbres de preſque toutes les ſortes, qui portoient des fruits & des fleurs de quatre ſaiſons de l'année. On ne les diſtinguoit pas des véritables, quoiqu'ils fuſſent artificiels.

Rien de ce qui pouvoit amuſer les yeux, & diverſifier les plaiſirs, n'avoit été épargné ; & ſi les *driades* & les *orcades* avoient été appellées à la fête, on n'avoit pas oublié non plus les *neréides* & les *nayades*. On avoit diſtribué en différens endroits du paſſage, des lacs, des petites mers, & des réſervoirs avec leurs poiſſons, & des oiſeaux aquatiques de pluſieurs eſpeces.

Plus

Plus loin on avoit placé des enfans déguisés en singes & en d'autres animaux qui jouoient entre eux le rôle qu'on leur avoit appris. Comme c'étoit avec la peau même des animaux qu'on les avoit habillés, on pouvoit aisément y être trompé. D'autres enfans étoient habillés en oiseaux, & en jouoient les personnages sur des colomnes ou sur des pieux fort élevés. Ces colomnes & ces pieux étoient revêtus en dehors de soie, & cachoient des hommes placés au bas, qui étoient occupés à faire mouvoir les enfans qui étoient au-dessus.

Ailleurs on avoit mis des fruits d'une énorme grosseur, dans lesquels il y avoit aussi des enfans. Ces fruits s'ouvroient de temps en temps, & laissoient voir aux spectateurs ce qu'ils renfermoient. Je ne sais si tout cela étoit symbolique, observe le P. Amyot, ou si ce n'étoit simplement que la production d'une imagination bizarre; mais il en résultoit un spectacle que la singularité rendoit encore plus piquant.

Des chants de musique, des troupes de comédiens, bateleurs & autres étoient placés par intervalles, le long de la riviere, & tâchoient chacun, sui-

vant ſa force, ſa ſcience ou ſon adreſſe ; de faire quelque choſe qui pût plaire, ſinon à l'Empereur & à ſa mere, du moins à quelques grands de leur ſuite, au ſervice deſquels ils pouvoient eſperer d'être admis.

Chaque tribunal avoit une eſpece de loge, ou endroit particulier qu'il avoit fait conſtruire & embellir à ſes dépens, de même que les gouverneurs de chaque Province, les Princes du ſang ou Regulos, & les autres grands Seigneurs de l'Empire.

La variété des lanternes & leur arrangement faiſoit un ſpectacle qui mériteroit une deſcription à part ; mais comme on a parlé en bien des occaſions de ces lanternes Chinoiſes, de la maniere dont on les fabrique, on renvoie aux livres qui en font mention.

Quand une fois les ouvrages commencerent à avoir quelque forme, on fit très-expreſſes défenſes à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles fuſſent, de faire uſage de la pipe le long des rues nouvellement décorées. Cette précaution parut néceſſaire pour prévenir tout accident qui pouvoit être cauſé par le feu. La police qui s'obſerva

dans cette occaſion, comme pendant tout le temps que durerent les préparatifs de cette fête, me parut admirable.

Quelques ſemaines avant le jour de la cérémonie, il fut reglé que les rues qui ſont extrêmement larges, ſeroient partagées en trois parties, afin que les gens à pied, ceux qui étoient à cheval, les allans & les venans, en un mot cette multitude prodigieuſe de monde qui ſe trouvoit pour lors dans cette capitale, pût jouir à ſon aiſe de ce ſpectacle. Le milieu de la rue qui étoit beaucoup plus large que les deux côtés, étoit deſtiné pour tous les gens à cheval ou en équipage; un des côtés pour ceux qui alloient, & l'autre pour ceux qui venoient.

Pour faire obſerver cet ordre, il ne fut pas néceſſaire que des grenadiers, la bayonnette au bout du fuſil, ou le ſabre à la main, menaçaſſent de frapper. Quelques ſoldats armés ſimplement d'un fouet, empêcherent le déſordre & toute confuſion. Ainſi des milliers de perſonnes voyoient tranquillement dans l'eſpace de quelques heures, ce que peut-être ils n'euſſent pas pû voir dans quinze

jours, ſans les précautions qu'on a rap-
portées.

Comme ce n'eſt pas l'uſage à la Chine
que les femmes ſortent & ſe mêlent
parmi les hommes, & que cependant
il n'étoit pas raiſonnable qu'elles fuſſent
privées d'un ſpectacle qu'on avoit pré-
paré principalement pour une perſonne
de leur ſexe; l'Empereur y pourvût, en
indiquant certains jours pour elles ſeules.
Pendant ces jours, il n'étoit permis à
aucun homme de s'y trouver, & aucun
ne s'y trouva en effet. De cette façon
tout le monde fut content, & ſatisfit ſa
curioſité, ſans manquer à aucun des
rites, ni à aucune bienſéance du pays.

Une autre choſe qui mérite d'être re-
marquée, c'eſt le choix qu'on fit de cent
vieillards qui étoient cenſés avoir été
tirés des différentes Provinces de l'Em-
pire, & âgés chacun de cent ans. On ne
chercha pas les plus vieux pour cela,
car l'Empereur donne ici les années
comme il lui plaît; mais on voulut avoir
ſeulement ceux qui avoient la barbe la
plus blanche, la plus longue ou la plus
vénérable.

Ces vieillards étoient habillés unifor-
mément, & portoient ſur la poitrine un

longue médaille d'argent, ſur laquelle étoient gravés les caracteres qui exprimoient la province qu'ils repréſentoient. On appelloit ces vieillards, en langue du pays, *Pelao-King-Cheou ;* c'eſt-à-dire, les cent vieillards qui rendent hommage à ſa majeſté, & lui ſouhaitent autant d'années de vie qu'ils en ont entre eux tous.

Les *Chang-Pa-Sien*, *Hia-Pa-Sien* & *Tchoung-Pa-Sien ;* c'eſt-à-dire, les anciens ſages, ou autrement les immortels, au nombre de trois fois huit, dont chaque huitaine forme un ordre particulier, différent des deux autres ; ces anciens ſages devoient ſervir au triomphe de l'Impératrice mere, & lui ſouhaiter leur ſageſſe & leur immortalité. C'eſt pourquoi leurs ſtatues, de grandeur un peu plus qu'humaine, furent placées non loin de la premiere entrée du palais. On leur avoit donné des figures & des attitudes différentes, apparemment pour exprimer les vertus particulieres dont elles étoient le ſymbole, ou qu'on ſuppoſoit avoir été plus cheres aux ſages qu'elles repréſentoient.

Tout ce qu'on s'étoit propoſé de faire étant achevé, & l'Empereur craignant toujours que malgré les précautions

qu'on prenoit ſans ceſſe, il n'arrivât quelque incendie qu'on auroit eu beaucoup de peine à éteindre, & qui auroit pû embraſer toute la ville, voulut qu'on ouvrît la cérémonie cinq jours avant que l'Impératrice ſa mere eût atteint ſa ſoixantieme année. L'ordre en fut intimé d'abord, & exécuté enſuite le vingtieme jour de la onzieme lune de la ſeizieme année du regne de l'Empereur *Kien-long*; c'eſt-à-dire, dans notre ſtyle, le ſixieme jour du mois de Janvier de l'année 1752.

Je ne vous dirai rien de la marche & de l'ordre qui furent obſervés dans cette *fête triomphale*, parce que je n'y ai rien vû moi-même. Dans ces ſortes d'occaſions, ainſi que toutes les fois que l'Empereur ſort, chacun ſe barricade dans ſa maiſon, & il n'eſt pas permis à qui que ce ſoit qui n'eſt pas en place pour cela, d'aller jetter des regards téméraires ſur la perſonne du Prince. On m'a dit ſeulement que l'Empereur précédoit ſa mere de quelque pas, & lui ſervoit d'écuyer. Ce Prince étoit monté à cheval au ſortir de la riviere, & l'Impératrice mere s'étoit miſe dans une chaiſe ouverte de tous côtés. Toutes les perſonnes de leur cour ſuivoient à pied.

Leurs majeſtés s'arrêtoient de temps en temps pour examiner à l'aiſe ce qui plaiſoit davantage.

Le ſoir même on commença à abbatre, & peu de jours après tout ce qui étoit dans la ville fut détruit ; mais l'Empereur ne voulut pas qu'on touchât à ce qui étoit ſur l'eau & le long des bords de la riviere. Il le fait conſerver comme un monument de la magnificence de ſon regne.

Parmi les préſens qui furent faits dans cette occaſion, il ſe trouva ce qu'il y a de plus curieux & de plus rare dans les quatre parties du monde. Les Européans ne s'oublierent pas. Comme ceux qui ſont à la cour n'y ſont reçus qu'en qualités de Mathématiciens ou d'Artiſtes, ils voulurent que leur préſent répondit à ce titre, & qu'il fut du gout de l'Empereur. Ils firent donc une machine, dont voici à peu près la deſcription.

Un théatre en hemicycle d'environ trois pieds de haut, préſentoit dans ſon enceinte des peintures d'un goût délicat. Ce théatre avoit trois ſcenes de chaque côté, repréſentant chacune des deſſeins particuliers qu'on avoit peints en perſpective. Dans le fond étoit une ſta-

tue habillée à la Chinoiſe, tenant entre ſes mains une inſcription, par laquelle on ſouhaitoit à l'Empereur la vie la plus longue & la plus fortunée; cette inſcription étoit *Vouan-Nien-Hoan*.

Devant chaque ſcene étoient auſſi des ſtatues Chinoiſes qui tenoient de la main gauche un petit baſſin de cuivre doré, & de la main droite un petit marteau de même métal.

Ce théatre, tel qu'on vient de le décrire, étoit ſuppoſé avoir été bâti au bord de l'eau. Le devant repréſentoit une mer, ou pour mieux dire un baſſin du milieu duquel s'élevoit un jet d'eau qui retomboit en caſcade. Une glace de miroir repréſentoit le baſſin & des filets de verre ſouflés à la lampe par un homme du métier fort habile, étoient ſi déliés; ils imitoient ſi bien un jet d'eau, qu'on s'y trompoit d'un peu loin. Au tour du baſſin on avoit marqué un cadran en lettres. Une oye & deux canards étoient au milieu de l'eau à prendre leurs ébats. Les deux canards barbotoient, & l'oye marquoit avec ſon bec l'heure préſente. Le tout ſe mouvoit par des reſſorts que faiſoit aller une horloge dans la machine. Une pierre d'aiman qui étoit cachée auſſi,

& qui faiſoit le tour du cadran ; ſe faiſoit ſuivre par l'oye, dont la plus grande partie étoit de fer.

Quand l'heure étoit ſur le point de ſonner, la ſtatue qui tenoit en main l'inſcription, ſortoit de ſon appartement qui étoit au fond du théatre, & venoit avec un profond reſpect montrer ſa légende ; enſuite les ſix autres ſtatues jouoient entr'elles un air, en frappant chacune ſur ſon baſſin la note qu'on lui avoit aſſignée autant de fois & dans le temps que la muſique le demandoit. Cela fini, le porteur de l'inſcription s'en retournoit gravement pour ne revenir qu'à l'heure ſuivante.

Cette machine plût ſi fort à l'Empereur, qu'il voulut en témoigner ſa reconnoiſſance aux étrangers ; il leur fit à ſon tour un don qui équivaloit au moins à la dépenſe qu'on avoit été obligé de faire pour ſa conſtruction. L'honneur qu'il nous fit en cela, eſt ici beaucoup plus précieux que les plus grandes richeſſes.

Cette machine fut enſuite placée dans un des endroits du palais où l'Empereur va le plus ſouvent, & on la conſerve

encore aujourd'hui avec beaucoup de ſoin.

Il y eût des gratifications accordées auſſi par l'Empereur à tous les Mandarins de la capitale, en recompenſe des ſoins & des peines qu'ils s'étoient données pour cette fête; toutes les femmes qui avoient quatre-vingt ans & plus, eurent auſſi part à ſes libéralités. La ſomme d'argent, à proportion de leur âge, étoit plus ou moins conſidérable.

On compte qu'il a été dépenſé pour cette fête, tant par l'Empereur que par les différens corps & particuliers qui y contribuerent, plus de trois cens millions de livres, argent de France. Il eſt bon de rappeller ici d'après le P. Duhalde, que les revenus de l'Empereur, en y comprenant généralement tout ce qu'il leve en beſtiaux & en productions naturelles du pays & marchandiſes, ſont évalués année commune, à la ſomme de mille millions de nos livres; le même hiſtorien compte dans tout l'Empire de la Chine, cinquante millions de familles, ſans y comprendre celles des Mandarins, des lettrés, & de ceux qui ſont exempts de tributs.

§. I.

Memoire sur la cire d'arbre de la Chine, par le Pere Chanseaume.

La Chine produit une cire, sans comparaison plus belle que la cire d'abeilles, & on la recueille sur des arbres. C'est ce qui fait que les premiers Européans qui en ont eu connoissance, l'ont appellée cire d'arbre. Mais les Chinois l'appellent *Pe-la* ou cire blanche, parce qu'elle est blanche de sa nature, & pour la distinguer de la cire d'abeille qu'ils ne blanchissent pas.

Le *Pe-la* est produit par le concours d'une sorte d'arbres & d'une espece de petits insectes; mais tous les arbres ne sont pas propres à le porter. Les Chinois en distinguent deux especes; l'une qui tient de la nature du buisson, & qui peut mieux supporter que l'autre une grande secheresse. Cette espece se nomme *Kan-la-chu*, arbre sec qui porte de la cire.

L'autre espece est plus grande, & devient un plus bel arbre dans les lieux humides que dans les lieux secs; c'est pour cela qu'on l'appelle *Choui-la-chu*, arbre d'eau qui porte de la cire. Je ne

pourrois presque rien dire du *Choui-la-chu* que sur le rapport d'autrui ; mais je connois mieux le *Kan-la-chu* que j'ai eu souvent sous les yeux.

Etant de la nature des buissons, comme il a été dit, il se propage de lui-même en poussant des branches sous terre. De plus il porte de petits fruits à noyau, par le moyen desquels on peut multiplier très-fort cette espece d'arbrisseau. Enfin des branches plantées & bien arrosées, prennent aisément racine.

Dès que le *Kan-la-chu* a deux ou trois ans, il porte des grappes d'un grand nombre de petites fleurs blanches & odoriférantes qui durent épanouies environ un mois. Les feuilles, ainsi que les grappes de fleurs, & les nouveaux jets, sont rangés de deux en deux dans de longues suites, de sorte qu'une branche garnie de ses fleurs & de ses feuilles, fait un assez beau bouquet. Cet arbrisseau est propre à tapisser les murailles jusqu'à la hauteur de dix pieds, ou à être employé en hayes dans la campagne. Il supporte également le chaud & le froid, & réussit sans culture, même dans un mauvais terrein. On doit obser-

ver en paſſant qu'à la Chine il fait autant de froid, & beaucoup plus de chaud qu'en France.

Non-ſeulement ces arbres ne portent pas la cire, ſans être mis en œuvre par une eſpece de petits inſectes ; mais encore ces inſectes ne ſe trouvent pas d'eux-mêmes ſur ces arbres, & il faut les y appliquer. Rien au reſte de plus facile & de plutôt fait; & quand on en a garni un, c'eſt pour toujours.

Au commencement de l'hyver, ſur les arbres qui ont porté de la cire, on voit croître de petites tumeurs qui vont toujours en croiſſant, juſqu'à ce qu'elles ſoient de la groſſeur d'une petite noiſette. Ce ſont autant de nids remplis d'œufs d'inſectes appellés *Pe-la-tchoug* ou *La-tchoug*. Quand au printemps la chaleur eſt parvenue au point de faire épanouir les fleurs de l'arbre, elle fait auſſi éclorre les petits inſectes. C'eſt le temps propre à appliquer des nids aux arbres qui n'en ont pas.

On fait des paquets de paille; ſur chaque paquet on met ſept ou huit nids. On attache les paquets aux branches inclinées, préférant celles qui ſont de la groſſeur du doigt, & dont l'écorce eſt

plus vive & moins ridée. On place les nids immédiatement, ou preſque immédiatement ſur l'écorce. Si l'arbriſſeau eſt haut de cinq pieds, il peut ſupporter un ou deux paquets pour chacune de ſes branches, & à proportion s'il eſt plus grand ou plus petit. La trop grande quantité d'inſectes pourroit l'épuiſer en deux ou trois ans.

Ces *Kan-la-chu* ont commencé à avoir des feuilles vers le milieu d'Avril en 1752. Le 25 Mai, les fleurs d'un de ces arbres bien expoſées au ſoleil, ont commencé à s'ouvrir. Ce jour là même m'étant fait apporter des nids, je les ai appliqués. Ils étoient fermes de tous côtés, à peu près ronds, excepté qu'il y avoit une couverture ſur le côté, par lequel chacun d'eux tenoit à une petite branche. Leur enveloppe extérieure étoit un peu dure, polie, comme verniſſée, & de couleur de marron. Elle couvroit une tunique blanche, mince & molle, qui étoit la ſeule enveloppe intérieure. Dans chaque nid étoit un nombre prodigieux d'œufs ſi petits, qu'il en faudroit un trentaine pour faire la groſſeur d'une tête d'épingle. Ces œufs étoient d'un jaune foncé, & de la figure des œufs

d'oiſeaux. Après que les inſectes en ſont ſortis, ils ont encore à ſe dépouiller d'une tunique blanche. Ils ſont d'un jaune plus foncé que les œufs applatis ; ovales dans leur contour, lequel eſt bordé de franges. Je n'ai pas pû diſtinguer à la ſimple vûe ſi ces franges ſont des pieds.

C'eſt le 30 de Mai que je me ſuis apperçu qu'ils commençoient à éclorre. A peine ſont-ils ſortis de l'œuf qu'ils courent ſur les branches. Ils vont ſe promener ſur les feuilles, ou plutôt y chercher une ouverture pour entrer dans l'arbre. Ils ſe collent ſur la ſurface de la feuille, y font un enfoncement s'y incorporent, en laiſſant au dehors une couverture ou un manteau qui cache leur petit corps.

Le 6 Juin, beaucoup de ces inſectes n'étoient pas encore montés ſur les arbres dans un endroit peu expoſé au ſoleil. Ayant retiré d'un arbre nouvellement planté & malade, un ſeul nid qui y étoit, j'y ai vû ſix jours après des petits *La-tchoug* encore en vie, qui n'étoient pas entrés. Deux avoient pénétrés dans deux feuilles des moins languiſſantes. D'autres avoient fait un peu de chemin

par terre pour chercher meilleure fortune ſur d'autres arbres auſſi nouvellement plantés. Après que les inſectes ſont entrés dans l'arbre, je ne ſçais ce qu'ils y font; mais je crois qu'ils n'entrent point dans la mouelle, ni dans le bois, & qu'ils s'en tiennent à l'écorce; en un mot que ce ſont des inſectes interculaires. On en trouvera la raiſon dans ce que je vais rapporter.

Le 17 Juin, le *pe-la* ou la *cire* commença à ſe déclarer ſur un *Kan-la-chu* bien expoſé au ſoleil. C'étoient des filamens d'une laine très-fine qui ſe levoient ſur l'écorce tout au tour des inſectes. Ils étoient ſortis, ſans que je m'en fuſſe apperçu. Ils étoient diviſés en différentes troupes, & ſe touchoient preſque ſur l'écorce où ils paroiſſoient immobiles. En ayant déplacé quelques-uns avec la pointe d'une aiguille, à peine ſe donnerent-ils quelque mouvement pour reprendre leur premiere ſituation. J'en vis cependant un courir ſur l'écorce.

Je dépouillai pluſieurs arbres de leur écorce pour chercher les traces de ces inſectes devenus longs d'environ une demie ligne, je n'en trouvai nulle part ſur le bois qui eſt dur & d'un tiſſu ſerré;

puis ayant divisé l'écorce en deux pellicules, j'y remarquai une empreinte des *la-tchoug* dans les endroits où ils étoient attroupés. Cette empreinte étoit entre les deux pellicules, affectant plus l'extérieur que l'intérieur. Les traces des *la-tchoug* avoient pû s'effacer ailleurs, plutôt sur l'écorce que sur le bois.

Peu à peu la cire se leve en duvet qui s'épaissit de plus en plus pendant les chaleurs de l'été, & qui couvre de tous côtés les insectes, les défendant de la pluie & des fourmis. Je m'attendois qu'après avoir fait sortir de la cire en un endroit, ils iroient en travailler ailleurs, mais ils n'en ont rien fait. Ils n'ont garni de cire que quelques endroits au dessous des branches inclinées.

Les Chinois disent que si on laissoit trop long-temps la cire sur l'arbre, les insectes ne feroient pas leurs nids. Ils la recueillent après les premieres gelées blanches du mois de Septembre. On la détache avec les doigts, sans aucune difficulté; ensuite on la purifie de la maniere suivante.

On met dans de l'eau bouillante un vase plein de ris qu'on a fait bouillir d'abord cinq ou six minutes aussi dans l'eau, & qui est alors à demi sec, parce qu'on

en a retiré presque toute l'eau qu'il a pû laisser échapper. Dans ce ris ainsi apprêté, on enfonce une calotte de porcelaine, l'ouverture en haut; & dans cette calotte, on en met une plus petite, l'ouverture en bas. La cire brute se place sur la surface convexe de la petite calotte qu'on incline un peu pour donner issue à la cire; laquelle étant fondue par la chaleur, coulera toute purifiée dans le fond de la calotte inférieure, laissant en haut toute sa crasse.

Cette cire est très-blanche, luisante, & a de la transparence presque jusqu'à l'épaisseur d'un pouce. Elle est portée à la cour pour l'usage de l'Empereur & des plus grands Mandarins.

Si on mêle une once de cette cire avec une livre d'huile, ce mélange prend de la consistance, & forme une cire peu inférieure à la cire ordinaire.

Enfin cette cire d'arbre est employée à guerir plusieurs maladies. Appliquée sur une playe, elle fait renaître les chairs en peu de temps. Il y a des Chinois qui, lorsqu'ils ont à parler en public, comme pour défendre leur cause devant les Mandarins, en mangent une once pour prévenir ou guerir les défaillances & palpitations de cœur.

CHAPITRE XVII.

De la Californie. (a)

§. I.

Commencement des établissemens des Jésuites dans cette Contrée.

Nous nous embarquames au mois d'Octobre 1697, & après avoir passé la mer qui sépare la Californie du nouveau Mexique, nous primes terre heureusement. Les peuples chez qui nous abordames, ne pouvant être informés du dessein que nous avions de les retirer de l'idolâtrie, imaginans que nous venions pour leur enlever leur pêche, comme d'autres l'avoient fait au temps passé, prirent les armes & vinrent par troupes à notre habitation, où il n'y avoit alors qu'un très-petit nombre d'Espagnols. La violence avec laquelle

(a) Ce Mémoire, qui est dû à un Jésuite Espagnol, nommé François Picolo, se trouve dans le tom. 5 des Lettres édifiantes, pag 248.

ils nous attaquerent, & la multitude des flêches & des pierres qu'ils nous jetterent fut ſi grand que c'étoit fait de nous infailliblement, *ſi la Sainte Vierge qui nous tenoit lieu d'une armée rangée en bataille, ne nous eût protégé.* Les gens qui ſe trouverent avec nous, aidés du ſecours d'en haut, ſoutinrent vigoureuſement l'attaque, & repoußerent les ennemis avec tant de ſuccès, qu'on les vit bientôt prendre la fuite.

Les Barbares devenus plus traitables par leur défaite, & voyant d'ailleurs qu'ils ne gagneroient rien ſur nous par la force, nous députerent quelques-uns d'entr'eux; nous les reçumes avec amitié, & nous apprimes bientôt aſſez de leur langue pour leur faire concevoir ce qui nous avoit porté à venir dans leur pays. Ces députés détromperent leurs compatriotes de l'erreur où ils étoient; de ſorte que perſuadés de nos bonnes intentions, ils revinrent nous trouver en plus grand nombre, & nous marquerent tous de la joye de voir que nous ſouhaitions de les inſtruire. De ſi heureuſes diſpoſitions nous animerent à apprendre à fond la langue *Monqui* qu'on parle dans ces contrées, & en deux ans nous

y parvinmes heureusement : ce qui nous attira les meilleurs traitemens & toute la confiance des Californiens. En découvrant peu à peu toutes les habitations qui composent nos missions, nous avons remarqué qu'outre la langue Monqui, on parloit encore la *Laymone* qui est beaucoup plus étendue, & nous l'apprimes aussi. Nous avons partagé toute cette contrée en quatre missions. La premiere est celle de *Concho* ou de Notre-Dame de Lorette. La seconde est celle de *Biaundo* ou Saint François Xavier, elle s'étend jusqu'à la mer du sud. La troisiéme est celle de *Yodivineggé* ou de Notre-Dame des Douleurs. Et la quatriéme qui n'est encore ni fondée ni tout à fait si bien établie que les trois autres, est celle de Saint Jean de *Londo*.

Chaque mission comprend plusieurs Bourgades ; celle de *Lorette Concho* en a neuf dans sa dépendance, sçavoir *Liggigé* à deux lieues de *Concho* ; *Jetti* à trois lieues, *Tuiddu* à quatre lieues. Ces trois premieres bourgades sont vers le nord, & les six suivantes vers le midi. *Vonu* à deux lieues, *Numpolo* à quatre lieues, *Chuyenqui* à neuf lieues, *Liggui* à douze

lieues, *Tripné* à quatorze lieues, *Loppu* à quinze lieues. On compte onze Bourgades dans la miſſion de S. François-Xavier, de *Biaundo*, qui ſont, *Quimianma*, ou l'Ange Gardien à deux lieues, *Lichu*, ou la Montagne du Cavalier, à trois lieues, *Yenuyomu* à cinq lieues, *Undua* à ſix lieues, *Enulaylo* à dix lieues, *Picolopri* à douze lieues, *Ontta* à quinze lieues, *Onemaito* à vingt lieues. Ces huit Bourgades ſont du côté du Midi : les deux ſuivantes ſont au Nord; *Nuntei* à trois lieues, & *Obbé* à huit lieues : *Cuivuco*, ou Sainte-Roſalie, à quatre lieues, eſt du côté de l'Oueſt.

On avoit bâti une Chapelle pour cette ſeconde miſſion; mais ſe trouvant déja trop petite, on a commencé à élever une grande Egliſe, dont les murailles ſeront de briques & la couverture de bois. Le jardin qui tient à la maiſon du Miſſionnaire fournit déja toutes ſortes d'herbes & de légumes; & les arbres du Mexique, qu'on y a planté, y viennent fort bien, & ſeront dans peu chargés d'excellens fruits.

Pour ce qui regarde la miſſion de Notre-Dame des douleurs, elle ne comprend qu'*Unubbé*, qui eſt du côté du

Nord, *Niumqui*, ou S. Joſeph, & *Yodivineggé*, ou Notre-Dame des douleurs, qui donne le nom à toute la miſſion. *Niumqui* & *Yodivineggé* ſont deux Bourgades fort peuplées & fort près l'une de l'autre. Elle doit ſa fondation & ſon nom à une congrégation de la ville du Mexique, érigée ſous le titre des douleurs de la ſainte Vierge.

Enfin, la miſſion de S. Jean de *Londo* contient cinq ou ſix Bourgades. Les principales ſont, *Teupnon*, ou S. Bruno, à trois lieues du côté de l'Eſt., *Anchu* à une égale diſtance du côté du Nord; *Tamonqui*, qui eſt à quatre lieues, & *Dieutro* à ſix, regardent l'Oueſt.

§. II.

Situation, climat & productions de la Californie.

Voici ce que nous avons pû remarquer des mœurs & des inclinations de ces peuples, de la maniere dont ils vivent, & ce qui croît en leur pays.

La Californie ſe trouve aſſez bien placée dans nos cartes ordinaires. Pendant l'été les chaleurs y ſont grandes le

long des côtes, & il y pleut rarement; mais dans les terres l'air eſt plus tempéré, & le chaud n'y eſt jamais exceſſif. Il en eſt de même de l'hyver, à proportion. Dans la ſaiſon des pluies, c'eſt un déluge d'eau; quand elle eſt paſſée, au lieu de pluie, la roſée ſe trouve ſi abondante tous les matins, qu'on croiroit qu'il a plû, ce qui rend la terre très-fertile. Dans les mois d'Avril, de Mai & de Juin il tombe avec la roſée une eſpece de manne qui ſe congele, & qui s'endurcit ſur les feuilles des roſeaux, ſur leſquelles on la ramaſſe. J'en ai goûté. Elle eſt un peu moins blanche que le ſucre, mais elle en a toute la douceur.

Le climat doit être ſain, ſi nous en jugeons par nous-mêmes, & par ceux qui ont paſſé avec nous; car en cinq ans qu'il y a que nous ſommes entrés dans cette terre, nous nous ſommes tous bien portés, malgré les grandes fatigues que nous avons ſouffertes; & parmi les autres Eſpagnols, il n'eſt mort que deux perſonnes, dont l'une s'étoit attirée ſon malheur: c'étoit une femme qui eût l'imprudence de ſe baigner étant prête d'accoucher.

Il y a dans la Californie, comme dans

les plus beaux pays du monde, de grandes plaines, d'agréables vallées, d'excellens pâturages en tout tems pour le gros & le menu bétail, de belles ſources d'eau vive, des ruiſſeaux & des rivieres dont les bords ſont coverts de ſaules, de roſeaux & de vignes ſauvages.

Les rivieres ſont fort poiſſonneuſes, & on y trouve ſur-tout, beaucoup d'écréviſſes qu'on tranſporte dans des eſpeces de réſervoirs, dont on les tire dans le beſoin. J'ai vu trois de ces réſervoirs très-beaux & très-grands. Il y a auſſi beaucoup de *Xicames* qui ſont de meilleur goût que celles que l'on mange dans tout le Mexique. Ainſi on peut dire que la Californie eſt un pays très-fertile. On trouve ſur les montagnes des *meſcales* (*a*) pendant toute l'année, & preſque en toutes les ſaiſons, de groſſes piſtaches de diverſes eſpeces, & des figues de différentes couleurs. Les arbres y ſont beaux, & entre autres celui que les Chinos, nom que ſe donnent les naturels du pays, appellent *palo-ſanto*. Il porte beaucoup de fruits, & l'on en tire d'excellent encens.

(*a*) C'eſt un fruit propre de ce pays.

Si ce pays eſt abondant en fruits, il ne l'eſt pas moins en grains. Il y en a de quatorze ſortes dont les peuples ſe nourriſſent. Ils ſe ſervent auſſi de racines d'arbres & des plantes, & entre autres de celles d'*yuca*, pour faire une eſpece de pain.

Il y vient des chervis excellens, une eſpece de petites féves rouges dont on mange beaucoup, & des citrouilles, & des melons d'eau d'une groſſeur extraordinaire. Le pays eſt ſi bon, qu'il n'eſt pas rare que beaucoup de plantes portent du fruit trois fois l'année. Ainſi, avec le travail qu'on apporteroit à cultiver la terre, & un peu d'habileté à ſçavoir ménager les eaux, on rendroit tout le pays entierement fertile, & il n'y a ni fruits ni grains qui n'y vint en très-grande abondance.

Nous l'avons déja éprouvé nous-mêmes; car ayant apporté de la nouvelle Eſpagne, du froment, du bled de Turquie, des pois, des lentilles, nous les avons ſemés, & nous avons fait une abondante récolte, quoique nous n'euſſions point d'inſtrumens propres à bien remuer la terre, & que nous ne puſſions nous ſervir que d'une vieille mule &

d'une méchante charrue que nous avions pour la labourer.

Outre plusieurs sortes d'animaux connus, qui sont en quantité & tous bons à manger, comme des cerfs, des lievres, des lapins & autres, il y a de deux sortes de bêtes sauvages que nous ne connoissons point. Nous les avons appellées des moutons, parce qu'elles ont quelque chose de la figure des nôtres. La premiere espece est de la grandeur d'un veau d'un ou deux ans; leur tête a beaucoup de rapport à celle d'un cerf, & leurs cornes, qui sont extraordinairement grosses, ressemblent à celles des beliers: ils ont la queue & le poil, qui est marqueté, plus courts encore que les cerfs; mais la corne du pied est grande, ronde & fendue comme celle des bœufs. J'ai mangé de ces animaux; leur chair m'a paru fort bonne & fort délicate.

L'autre espece de moutons, dont les uns sont blancs & les autres noirs, different moins des nôtres. Ils sont plus grands, & ils ont beaucoup plus de laine. Elle se file aisément, & se met en œuvre de même.

Outre ces animaux, dont on peut se nourrir, il y a des lions, des chats sau-

vages, & plusieurs autres semblables à ceux qu'on trouve dans la nouvelle Espagne. Nous avions porté, dans la Californie, quelques vaches & quantité de menu bétail, comme des brebis & des chevres, qui auroient beaucoup multiplié, si l'extrême nécessité où nous nous trouvâmes pendant un temps ne nous eut obligé d'en tuer plusieurs. Nous y avons porté des chevaux & de jeunes cavales pour en peupler le pays. On avoit commencé à y élever des cochons; mais comme ces animaux font beaucoup de dégât dans les Villages, & comme les femmes du pays en ont peur, on a résolu de les exterminer.

Pour les oiseaux, tous ceux du Mexique, & presque tous ceux d'Espagne se trouvent dans la Californie. Il y a des pigeons, des tourterelles, des allouettes, des perdrix d'un goût excellent, & en grand nombre, des oyes, des canards, & plusieurs autres sortes d'oiseaux de riviere & de mer.

La mer est fort poissonneuse, & le poisson en est d'un bon goût. On y pêche des sardines, des anchoix & du Thon, qui se laisse prendre à la main au bord de la mer.

On y voit auſſi aſſez ſouvent des baleines, & de toutes ſortes de tortues. Les rivages ſont remplis de monceaux de coquillages, beaucoup plus gros que les nâcres de perles. Ce n'eſt pas de la mer que l'on tire le ſel : il y a des Salines dont le ſel eſt blanc & luiſant comme le cryſtal, mais en même tems ſi dur, qu'on eſt ſouvent obligé de le rompre à grands coups de marteau. Il ſeroit d'un bon débit dans la nouvelle Eſpagne, où le ſel eſt rare.

Il y a près de deux ſiécles qu'on connoît la Californie. Ses côtes ſont fameuſes pour la pêche des perles : c'eſt ce qui l'a rendue l'objet des vœux les plus empreſſés des Européans, qui ont ſouvent formé des entrepriſes pour s'y établir. Il eſt certain que ſi le Roi y faiſoit pêcher à ſes frais il en tireroit de grandes richeſſes. Je ne doute pas non plus qu'on ne trouvât des mines en pluſieurs endroits ſi l'on en cherchoit, puiſque ce pays eſt ſous le même climat que les provinces de *Cinaloa* & de *Sonora*, où il y en a de fort riches.

§. III.

Mœurs & uſages des Habitans de la Californie.

Quoique le ciel ait été ſi libéral à l'égard des Californiens, & que la terre produiſe d'elle-même ce qui ne vient ailleurs qu'avec beaucoup de peine & de travail, cependant ils ne font aucun cas de l'abondance ni des richeſſes de leur pays. Contens de trouver ce qui eſt néceſſaire à la vie, ils ſe mettent peu en peine de tout le reſte.

Le pays eſt fort peuplé dans les terres, & ſur-tout du côté du Nord ; & quoiqu'il n'y ait guère de Bourgades qui ne ſoient composées de vingt, trente, quarante & cinquante familles, ils n'ont point de maiſon. L'ombre des arbres les défend de l'ardeur du ſoleil pendant le jour, & ils ſe font, avec les branches & les feuillages, une eſpece de toit contre les mauvais tems de la nuit. L'hiver ils s'enferment dans des caves qu'ils creuſent en terre, & y demeurent pluſieurs enſemble, à peu près comme les bêtes.

Les hommes ſont tous nuds, au moins ceux que nous avons vus. Ils ſe ceignent la tête d'une bande de toile très-déliée, ou d'une eſpece de rézeau. Ils portent au col, & quelquefois aux mains, pour ornement, diverſes figures de nacre de perles, aſſez bien travaillées, & entrelaſſées, avec beaucoup de propreté, de petits fruits ronds, à peu près comme nos grains de chapelet. Ils n'ont pour armes que l'arc, la fléche ou le javelot; mais ils les portent toujours à la main, ſoit pour chaſſer, ſoit pour ſe défendre de leurs ennemis, car les Bourgades ſe font aſſez ſouvent la guerre les unes aux autres.

Les femmes ſont vêtues un peu plus modeſtement, portant, depuis la ceinture juſqu'aux genoux, une maniere de tablier tiſſu de roſeaux comme les nattes les plus fines. Elles ſe couvrent les épaules de peaux de bêtes, & portent à la tête, comme les hommes, des rézeaux fort déliés. Ces rézeaux ſont ſi propres que nos ſoldats s'en ſervent à attacher leurs cheveux. Elles ont, comme les hommes, des coliers de nacre, mêlés de noyaux de fruits & de coquillages, qui leur pendent juſqu'à la ceinture, & les

braſſelets de même maniere que les coliers.

L'occupation la plus ordinaire des hommes & des femmes eſt de filer. Le fil ſe fait de longues herbes qui leur tiennent lieu de lin & de chanvre, ou bien des matieres cottonneuſes qui ſe trouvent dans l'écorce de certains fruits. Du fil le plus fin on fait les divers ornemens dont nous venons de parler, & du plus groſſier, des ſacs pour différens uſages, & des rets pour pêcher.

Les hommes, outre cela, avec diverſes herbes, dont les fibres ſont extrêmement ſerrées & filamenteuſes, qu'ils ſavent très-bien manier, s'occupent à faire une eſpece de vaiſſelle & de batterie de cuiſine aſſez nouvelle, & de toutes ſortes de grandeurs. Les pieces les plus petites ſervent de tables, les médiocres, d'aſſiettes, de plats, & quelquefois de paraſols dont les femmes ſe couvrent la tête, & les plus grandes de corbeilles à ramaſſer les fruits, & quelque fois de poëles & de baſſins à les faire cuire : mais il faut avoir la précaution de remuer ſans ceſſe ces vaiſſeaux pendant qu'ils ſont ſur le feu, de peur que la flamme ne s'y attache, ce qui les brûleroit en très-peu de tems.

Les Californiens ont beaucoup de vivacité, & ſont naturellement railleurs, ce que nous éprouvâmes en commençant à les inſtruire; car ſitôt que nous faiſions quelque faute dans leur langue, c'étoit à plaiſanter & à ſe mocquer de nous. Depuis qu'ils ont eu plus de communication avec nous, ils ſe contentent de nous avertir honnêtement des fautes qui nous échappent.

Quant au fond de la doctrine, lorſqu'il arrive que nous leur expliquons quelques myſteres, ou quelques points de morale peu conformes à leurs préjugés ou à leurs anciennes erreurs, ils attendent le Prédicateur après le ſermon, & diſputent contre lui avec force & avec eſprit. Si on les peut convaincre, ils ſe rendent, & font ce qu'on leur preſcrit.

Nous n'avons trouvé parmi eux aucune forme de gouvernement, ni preſque de religion & de culte réglé. Ils adorent la Lune; ils ſe coupent les cheveux; je ne ſais ſi c'eſt dans le décours à l'honneur de leur divinité; ils les donnent à leurs Prêtres, qui s'en ſervent à diverſes ſortes de ſuperſtitions. Chaque famille ſe fait des loix à ſon gré, & c'eſt apparamment ce qui les porte ſi ſouvent à en venir

aux mains les uns contre les autres.

Enfin, pour parler de la maniere d'étendre & d'affermir de plus en plus, dans la Californie, la religion catholique, & d'entretenir avec ces peuples un commerce durable, avantageux & utile à la gloire de la nation Espagnole, je prendrai la liberté de dire les choses comme je les pense, & comme la connoissance que j'ai pu avoir du pays & du génie des peuples m'inspire.

Premierement, il paroît absolument nécessaire de faire deux embarquemens chaque année, le plus considérable pour la nouvelle Espagne, avec qui on peut faire un commerce très-utile aux deux nations, l'autre pour les provinces de *Cinaloa* & de *Sonora*, d'où l'on peut amener de nouveaux Missionnaires, & apporter ce qui est nécessaire chaque année à l'entretien de ceux qui sont déja ici.

Les vaisseaux qui auroient servi aux embarquemens pourroient aisément, d'un voyage à l'autre, être envoyés à de nouvelles découvertes du côté du Nord, & la dépense n'iroit pas loin si l'on vouloit employer les mêmes Officiers & les mêmes Matelots dont on s'est

ſervi juſqu'ici ; parce que, vivant à la maniere de ce pays, ils auroient des proviſions preſque pour rien, & connoiſſant les mers & les côtes de la Californie, ils navigueroient avec plus de vîteſſe & plus de ſûreté.

Un autre point eſſentiel, c'eſt de pourvoir à la ſûreté, tant des Eſpagnols naturels qui y ſont déja, que des Miſſionnaires qui y viendront avec nous & après nous. Pour les Miſſionnaires, depuis mon arrivée j'ai appris avec beaucoup de reconnoiſſance & de conſolation que notre Roi, Philippe V, y a déja pourvû, en aſſignant par année, à cette miſſion, une penſion de ſix mille écus.

Pour la ſûreté des Eſpagnols qui ſont ici, le Fort que nous avons déja bâti pourra ſervir en cas de beſoin : il eſt placé au quartier de Saint-Denis, dans le lieu appellé *Concho* par les Indiens. Nous lui avons donné le nom de *Notre-Dame de Lorette*, & nous y avons établi notre premiere miſſion. Il a quatre petits baſtions, & eſt environné d'un bon foſſé. On y a fait une place d'armes, & on y a bâti des caſernes pour le logement des Soldats. La chapelle de la Sainte Vierge & la maiſon des Miſſion-

naires ſont près du Fort. Les murailles de ces bâtimens ſont de brique, & les couvertures de bois. J'ai laiſſé dans le Fort dix huit Soldats avec leurs Officiers, dont il y en a deux qui ſont mariés, & qui ont famille, ce qui les arrêtera plus aiſément dans le pays. Il y a avec cela huit *Chinos* & Negres pour le ſervice, & douze Matelots ſur les deux petits bâtimens appellés *le S. Xavier* & *le Roſaire*, ſans compter douze autres Matelots que j'ai pris avec moi ſur *le S. Joſeph*. On a été obligé de renvoyer quelques Soldats, parce qu'on n'avoit pas au commencement dequoi les nourrir & les entretenir. Cepandant on voit bien que cette garniſon n'eſt pas aſſez forte pour défendre longtems le nation, ſi les Barbares s'aviſoient de remuer. Il faut donc y faire un établiſſement ſemblable à celui de la nouvelle Biſcaye, & le placer dans un lieu d'où il puiſſe agir par-tout où il ſeroit néceſſaire. Cela ſeul, ſans violence, pourroit tenir le pays tranquille, comme il l'a été juſqu'ici, quelque foible que nous fuſſions.

D'autres choſes paroîtroient moins importantes; mais elles ne le ſont pas quand on voit les choſes de plus près.

Premierement, il eſt à propos de donner quelques récompenſes aux Soldats qui ſont venus ici les premiers. On eſt redevable en partie à leur courage des bons ſúccès qu'on a eu juſquici, & l'eſpérance d'une pareille diſtinction en fera venir d'autres, & les engagera à imiter la valeur & la ſageſſe des premiers.

Secondement, il faut faire enſorte que quelques familles de Gentilshommes & d'Officiers viennent s'établir ici pour pouvoir, par eux-mêmes & par leurs enfans, remplir les emplois à meſure qu'ils viendront à vaquer.

Troiſiemement, il eſt de la derniere conſéquence que les Miſſionnaires & ceux qui commanderont dans la Californie, vivent toujours dans une étroite union. Cela a été juſqu'à préſent par la ſage conduite & par le choix judicieux qu'en a fait, d'intelligence avec nous, Monſieur le Comte de Montezuma, Vice-Roi de la nouvelle Eſpagne; mais comme les Miſſionnaires ſont aſſez occupés de leur miniſtere, il faut qu'on les décharge du ſoin des troupes, & que la caiſſe royale de *Guadalapara* fourniſſe ce qui leur ſera néceſſaire.

Il ſeroit à ſouhaiter que le Roi nom-

mat lui même quelque personne d'autorité & de confiance, avec le titre d'Intendant ou Commissaire général, qui voulut par zele & dans la seule vue de contribuer à la conversion de ce royaume, se charger de payer à chacun ce qui lui seroit assigné par la cour, & de pourvoir au bien des colonies, afin que tous pussent s'appliquer sans distraction à leur devoir, & que l'ambition & l'intérêt ne ruinât pas en un moment, comme il est souvent arrivé, un ouvrage qu'on n'a établi qu'avec beaucoup de temps, de peines & de dangers.

Voilà ce me semble, Messeigneurs, (*a*) tout ce que vous avez souhaité que je vous donnasse par écrit; il sera de votre sagesse & de votre prudence ordinaire, de juger ce qu'il est à propos d'en faire savoir au Roi notre maître.

(*a*) Ce Mémoire a été présenté au Conseil Souverain de Guadalaxara dans le Mexique, le 30 Février 1702.

CHAPITRE XVII.

Mémoire (a) ſur la nouvelle Iſle ſortie du fond de la mer près de Santorin en l'année 1707, par un Jéſuite qui en a obſervé la naiſſance & les différens accroiſſemens, & qui en rendit compte dans le tems même à M. de Feriol, Ambaſſadeur de France à la Porte.

L'ISLE de Santorin ou Sant Crini, ou de Sainte Crene, qui en eſt la patrone, eſt la plus méridionale des îles de l'Archipel, à 50 lieues de l'île de Candie: elle a 18 lieues de tour, & ſa figure eſt celle d'un fer à cheval. Elle étoit connue chez les anciens ſous le nom de *Thera* ou *Theramene*, & fameuſe par ſon golphe, dans lequel on avoit déja vu paroître une île 200 ans avant Jeſus-Chriſt, laquelle s'appelle aujourd'hui *la grande Cameni* ou *la grande Iſle brûlée*. On la

(*a*) Il eſt tiré d'un voyage d'un Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus en Turquie, en Perſe, &c. On en donnera l'analyſe dans le volume ſuivant de ces Mémoires.

nomme *la grande*, parce que, l'an 1573, il en ſortit encore une autre du même golphe, plus petite que la premiere, ce qui donne lieu de les diſtinguer par les noms de *grande* & *petite Cameni* ou *Iſle brûlée*.

Ce fut dans le même golphe, & entre ces deux îles brûlées, qu'en l'année 1707, le 23 Mai à la pointe du jour, on vit ſortir de la mer la nouvelle île dont il eſt queſtion, à une lieue de Santorin. Sa naiſſance avoit été annoncée le 18 par un léger tremblement de terre, cauſé, ſans doute, par le mouvement de cette maſſe énorme qui commençoit à ſe détacher du fond, & s'élever inſenſiblement vers la ſurface de l'eau.

Quelques Mariniers ayant apperçu du rivage un je ne ſçais quoi qui ſembloit flotter ſur la mer (c'étoit les premieres pointes de l'île naiſſante) s'imaginerent que ce pouvoit bien être les débris de quelques vaiſſeaux qui euſſent fait naufrage; & dans l'eſpérance d'en profiter, ils monterent ſur leurs barques & s'en approcherent; mais voyant que c'étoit des maſſes de terre & des rochers qui s'élevoient à vûe d'œil, ils en furent effrayés, & rebrouſſerent chemin à toutes rames

vers Santorin, où ils jetterent la terreur par leur récit.

Quelques habitans plus hardis & plus curieux que les autres voulurent s'assurer par eux-mêmes du récit des Matelots. Ils aborderent donc la nouvelle île, & n'y voyant aucun danger, ils y mirent pied à terre. Allant de rocher en rocher, ils virent partout la terre couverte de pierres blanches aussi maniables que du pain, dont elles sembloient avoir l'apparence. Ils y trouverent encore une grande quantité d'huitres fraîches attachées, dont ils se mirent en devoir de remplir leurs barques: mais sentant ces rochers se mouvoir & s'ébranler en s'élevant sous leurs pieds, la frayeur les saisit, ils rentrerent précipitamment dans leurs barques & prirent la fuite. Cet ébranlement étoit le mouvement de l'île qui s'élevoit, & qui, en peu de jours, gagna plus de 20 pieds en hauteur, & plus de 40 en largeur; desorte qu'au commencement de Juin elle surmontoit de 30 pieds la surface de la mer, & pouvoit avoir 500 pas de circuit. Cependant son augmentation, dans les cinq ou six jours suivant, étant presque insensible, on crut qu'elle étoit à son terme:

ce qui paroiſſoit de l'île étoit de figure ronde & d'une terre blanchâtre, ce qui lui fit donner le nom d'*Iſle blanche*.

Les agitations & les divers mouvemens de l'île & des rochers détachés, qui tantôt s'élevoient au-deſſus de la mer, & tantôt y retomboient, faiſoient pluſieürs fois changer de couleur à l'eau du golphe, qui paroiſſoit pendant quelques heures verte, & puis, ou jaune, ou rougeâtre, ſelon les divers minéraux qui ſortoient du fond de ces abîmes. Le ſoufre étoit celui qui dominoit le plus; & à 20 milles autour, les eaux en étoient toutes teintes. Le bouillonnement des flots autour de cette île nouvelle étoit extraordinaire; une chaleur exceſſive ſe faiſoit ſentir à meſure qu'on en approchoit. Toutes les côtes étoient couvertes de poiſſons morts que les flots agités pouſſoient ſur les rivages, & l'air étoit infecté d'une odeur déteſtable qui portoit juſqu'à Santorin.

Tout le mois de Juin & la moitié de Juillet ſe paſſerent ſans qu'il parût rien dans, l'île de plus conſidérable que ce qu'on vient de dire; mais le 16 de Juillet la frayeur redoubla plus jamais. Vers le coucher du ſoleil on vit, à ſoixante pas

de l'île blanche, une colonne de dix-huit rochers noirs qui ſortoient d'un endroit du golphe où la mer étoit ſi profonde qu'on n'avoit pu juſqu'alors ni ſonder ni en trouver le fond. Ces dix-huit rochers, qui avoient d'abord paru un peu ſéparés les uns des autres, réunis, formerent une ſeconde île qu'on appelle l'*Iſle noire*, & qui, peu de tems après, ſe trouva jointe à l'île blanche.

Juſqu'alors on n'avoit encore vu ni feu ni fumée; ce ne fut qu'à la ſortie des dix-huit rochers que commencerent à s'élever des tourbillons de fumée mêlés de feu, qui ne paroiſſoient cependant que de nuit; mais on entendoit en même tems des bruits effroyables accompagnés de détonnations ſouterraines qui paroiſſoient venir du centre de l'île. On obſerva que la partie de l'île blanche ne jetta jamais ni feu ni fumée, mais l'île noire continua d'en vomir avec tant de violence qu'on le voyoit juſques dans l'île de Candie, qui eſt à plus de 32 lieues de Santorin.

Le feu augmentoit à proportion que l'île noire s'élevoit plus haut, & que les ouvertures qui s'y faiſoient en pluſieurs endroits lui donnoient plus de paſſage.

La mer en devint plus troublée, le bouillonnement des eaux plus violent ; & l'air toujours plus empesté, joint à la fumée que vomissoit l'île noire, ôtoit presque la respiration aux Santorins, dont tous les vignobles furent saccagés sans qu'on put y apporter aucun remede.

La nuit du premier au deuxieme jour d'Août on entendit un bruit comme si l'on eût fait une décharge de plusieurs coups de canons, & en même tems on vit sortir du milieu d'un des fourneaux de l'île noire deux lames de feu qui s'éteignirent en l'air. Les jours suivans le bruit redoubla encore, & ressembloit à des coups de tonnerre les plus terribles, desorte que les portes & les fenêtres de Santorin en furent la plupart, ou brisées, ou au moins fort ébranlées.

On voyoit alors voler en l'air des pierres d'une grosseur énorme, & toutes rouges de feu. De la grande bouche du volcan sortoient comme des montagnes d'une fumée mêlée de cendres qui, poussées par le vent, couvroient le pays d'alentour. Quelques tourbillons de ces cendres furent portés jusqu'à l'île d'Anisi, à plus de 8 lieues de Santorin, & une grele de pierres médiocres toutes

embrasées, tombant sur la petite Cameni, y faisoient voir une infinité de feux qui auroient fait un très-agréable spectacle dans une conjoncture moins affreuse. C'étoit tous les jours de nouvelles scenes. Après les fracas ordinaires on voyoit, tantôt comme des fusées volantes qui partoient de la grande ouverture, tantôt comme des gerbes étincelantes qui, après s'être élevées fort haut, retomboient en pluies d'étoiles sur l'île blanche, qui en paroissoit toute illuminée.

Jusqu'en Janvier 1708, le fourneau ne manqua pas de jouer plusieurs fois le jour. Le 10 Février, le feu, la fumée, les bruits souterrains, le bouillonnement de la mer, les élancemens des pierres brulées, tout cela fut plus effroyable que jamais, & le devint encore davantage le 15 Avril, jusques là qu'on crut que la nouvelle île avoit sauté, tant l'air étoit rempli de feu, de cendres, de fumée & de rochers noirs & embrasés.

Dans la suite tout se passa insensiblement : les coups de tonnerre étoient moins éclatans ; les eaux étoient plus tranquilles, & l'odeur dont on avoit été infecté ne se faisoit presque plus sentir ;

la fumée cependant devenoit toujours plus épaiſſe; les pluies de cendres continuoient, & l'île ne ceſſoit de croître du côté du Midi : il ſembloit que la nature travailloit à y former un port.

Le 15 Juillet, l'Evêque Latin de Santorin, accompagné de quelques Eccléſiaſtiques & d'un Jéſuite, s'embarquerent ſur une caigue, & profiterent du repos des volcans pour aller examiner la nouvelle île. Ils tirerent à l'endroit où il y avoit encore de la fumée, mais où la mer ne bouillonnoit plus; mais à peine ſe furent-ils engagés dans cette fumée qu'une chaleur étouffante les ſaiſit : ils mirent la main à l'eau & la trouverent brulante, ce qui les obligea de changer de route. Ils prirent le parti de mettre pied à terre dans la grande Cameni. De-là ils meſurerent la nouvelle île, & trouverent qu'elle avoit 200 pieds dans ſa hauteur, 100 dans ſa largeur, & 5000 de circuit. La curioſité les pouſſant plus loin, ils rentrerent dans la barque pour s'approcher de la nouvelle île, & pour y faire une deſcente. En effet, ils deſcendirent à un endroit où elle ne croiſſoit plus, & où l'on n'appercevoit ni feu ni fumée.

Arrivés à 200 pas de cet endroit, qu'ils croyoient fort sûr, ils remarquerent qu'à mesure qu'ils en approchoient l'eau devenoit plus chaude. Ils jetterent la sonde, elle ne toucha pas le fond, quoiqu'elle eût 95 brasses, c'est-à-dire, 475 pieds. Pendant qu'ils déliberoient s'ils iroient plus avant, ils s'apperçurent que le calfas de leur barque fondoit, & aussi-tôt ils firent force de voiles pour gagner Santorin. La grande bouche du volcan commença son fracas ordinaire, & vomit une quantité de grosses pierres enflammées qu'ils virent retomber à l'endroit qu'ils venoient de quitter.

En 1710 la nouvelle île bruloit encore; elle donnoit de tems en tems des torrens de feu & de fumée, & la mer bouillonnoit toujours aux envitons.

En 1712, suivant des lettres de Santorin, l'île avoit près de trois lieues de tour. On n'y remarquoit ni mouvement ni accroissement. La furie du grand fourneau étoit si calmée qu'on n'y entendoit plus de bruits souterrains; qu'il en sortoit seulement encore un peu de fumée, & qu'il en découloit une matiere liquide, tantôt jaune, tantôt rouge, & le plus

souvent verte, qui teignoit la mer à plus d'une lieue.

Pline assure aussi que l'île de Santorin est sortie du fond de la mer, & on attribue le même origine à un grand nombre d'autres îles de l'Archipel.

Fin du second volume.

TABLE

Des Matieres contenues dans le premier & le second Volume.

PREMIER VOLUME.

Chapitre premier.

§ Premier.

Division Geographique de l'Inde ou Indoustan, ou Empire Mogol, page. 1
Fleuves qui lui servent de bornes. 2
Son nom lui vient du Fleuve Indus. 3
Delhy, Capitale de l'Indoustan, Idem.
Ancien Empire de Bisnagar, réuni à l'Empire Mogol. 4
Réunion du Royaume de Guzarate. 5
Etendue de l'Empire de Bisnagar, qui est envahi par les Patanes. 6
Fondation des Royaumes de Golconde & de Visapour. 7
Leur réunion à l'Empire Mogol, Idem.
Sources de l'Indus, son étendue, Idem.
Gange, Fleuve en grande estime parmi les Indiens, sa source, son cours, son embouchure; son eau se vend dans toute l'Inde. 8 & 9

Notice de Pondichery. 12
Isle de S. Thomé, expédition de M. de la Haye contre cette Ville, 13 & 15
Notice de Madras. 16
Idem. *De Paleacatte, Masulipatan & Jagrenat.* 17
Temple fameux que renferme ce dernier endroit. 18
Notice de Chatigam, ou Bengale, de Daca & de Rangamaty. 19
Id. *De Goudeiour, de Tranquebar.* 20
Id. *De Portonovo de Laveripattam.* 21
Id. *De Negapatam.* 22
Id. *D'Outiar, Tutucurin, Manapar.* 23
Pont singulier qu'on voit à Outiar, Idem.
Connoissance singuliere que les Indiens ont des Rhumbs de vent. 25
Notice de l'Isle de Manar, tout près de Ceylan. 26
Peinture originale de cette derniere Isle. 27
Divinités qui en sont sorties. 28
Description de la Côte de Malabar. 29
Latitude des Villes qui y sont situées, Idem.
Notice des États du Zamorin ou Roi de Calecut. 30
Id. *De Cochin, de Goa.* 31
Bonheur mémorable de cette derniere, suivant les Jesuites, Idem.
Notice de Cachi, Ramanancor, Benarès & Golconde. 32

Vana raja ou Cachi, École fameuse. 34
Notice de Ramanancor. 36
Id. *De Bagnagar.* 37
Id. *De Visapour,* Idem.
Id. *Du Royaume de Maduré, de celui de Meyssour, de Tanjaour, de Gengi.* 38 & suiv.
Id. *De la Forteresse de Trichirapali.* 43
Marattes, nation de Brigands qui désole l'Indoustan. 44
Maniere cruelle dont les Meyssouriens traitent leurs Prisonniers. 52
Notice de la Ville de Bombay. 53
Id. *De Surate.... Hôpital singulier qu'elle renferme.* 54

§ II.

Productions naturelles de la Presque-Isle de l'Inde. 55
Arbres & fruits qu'on y trouve. 57
Quadrupedes de l'Inde, soin qu'y exigent les Chevaux. 58
Usage qu'on fait des Bœufs. 60
Observation remarquable sur les Anes, & sur les honneurs qu'on leur rend. 62 & 63
Poule singuliere. 64
Fourmis blanches, Fourmis apellée caria. 65
Reptiles, Serpens à chaperon. 67
Poissons, Requin, Marsouin, Poisson cornu. 67 & 68
Description de la Côte de la pêcherie & de

la façon de pêcher les Perles. 70 & 71
Avanture arrivée à un Plongeur en pêchant des perles. 75
Maniere de ſeparer les perles. 77.
Caillou extraordinaire de l'Inde, apellé Salagramam. 79
Phenoméne, obſervé dans le Sillage d'un Vaiſſeau. 84

§ III.

Peuples de la Preſque-Iſle de l'Inde. 91
Précis hiſtorique de la Cour de l'Empereur Mogol, ſous Aurengzeb. 92
Décadence de l'autorité ſouveraine. 93
État actuel de l'Empire Mogol. 94
Uſages des Maures qui ſont la nation dominante dans l'Inde. 95
Leurs habillemens, leur coëfure. 97
Leurs ameublemens, leurs occupations. 98
Droits des Femmes des Maures. 100
Croyance des Femmes en matiere de Religion. 105
Indiens idolâtres, leurs habillemens. 107
Leur nourriture, leur boiſſon. 110
Diviſion de la nation Indienne. 111
Horreur que l'on a pour les Parias, Idem.
Raiſon de l'éloignement que les Indiens marquent pour les Européans. 113
Exemple de férocité des Rasbouts. 114
Caſte des gens de guerre. 115
Caſte des Voleurs, parmi leſquels la

loy du Talion eſt dans la plus grande vigueur. 117 & 118
Induſtrie admirable des Indiens. 121
Leur maniere de carder le Coton. 122
Idem. De préparer le fil de coton pour leurs Mouſſelines. 124 & ſuiv.
Idem. De teindre les Toiles de coton & apprêter les couleurs. 125 & ſuiv.
Réflexions de M. Poivre, ſur la maniere de peindre les Toiles & ſur les fruits qui entrent dans la compoſition des couleurs. 154 & ſuiv.
Premiere façon de teindre les Toiles en rouge. 167
Deuxiéme façon de les teindre en rouge. 173
Troiſiéme façon de les teindre en rouge. 177
Remarques du P. Cœurdoux, Jeſuite, ſur les réflexions de M. Poivre. 173
Obſervations intéreſſantes de M. Bourdier, Médecin, qui a réſidé 10 ans dans l'Inde, ſur les procédés raportés par les Jeſuites. 193
Arts manuels des Indiens. 200
Inſtrumemt dont ils ſe ſervent. 201
Arts liberaux des Indiens. 205
Leur Aſtronomie, Idem.
Leurs progrès dans cette ſcience. 209
Médecine des Indiens 210 & 211
Manière de traiter les malades. 212 & 213, 214, 215, juſqu'à 225

Sciences des Indiens. 225
Grammaire; Synthèse admirable. 227 & 229
Poësie des Indiens. 231
Leur éloquence, leur Litterature. 232
Leur gout pour l'histoire. 233
Philosophie des Indiens & des Brames. 235
Différentes Écoles de Philosophes, avec leurs différents principes. 238
Examen de la Religion des Indiens. 249
Idem. *Des divinités qu'ils adorent, & de leur Théologie en général,* 252 & suiv.
Avanture d'un dévot Indien, qui fait voir que les Prêtres ne sont pas plus désintéressés que ceux de l'Europe. 265
Conduite des Peres spirituels, ou Directeurs Indiens. 267
Cérémonies qui accompagnent les Sacrifices. 270
Description d'une Pagode ou Temple fameux, qui est en grande vénération dans l'Inde. 274
Historiette arrivée aux filles attachées au service de ce Temple. 278
Description de la Pagode de Ganjam. 280
Idem. *De celle de Jagrenat.* 282
Exrait des Livres sacrés des Brames. 287
Interprétation qu'en donnent les Missionnaires. 289
Sentiment des Indiens sur la Divinité. 290
Raport de leur Doctrine avec celle des anciens Hebreux. 296

Hiſtoire du Déluge, de Noë, d'Abraham, de Moyſe, dans l'hiſtoire de deux Indiens, 301 & ſuiv.
Sacrifice célébre, qui a raport avec celui de l'Agneau Paſcal. 307
Les Livres de la loy des Brames, ſont une imitation du Pentateuque. 310
Hiſtoire de Job, défigurée par les Indiens. 313
Id. *De Samſon ſous le nom de Ramen.* 315
Les Indiens conſervent une idée confuſe de la Trinité. 317
Ils ont auſſi des idées de nos Sacremens, à ce que raportent les Miſſionnaires. 319
Fable des Indiens au ſujet de la Confeſſion. 320
Erreurs des anciens Philoſophes adoptées par les Indiens. 323
Hiſtoire abrégée de l'opinion de la Metempſycoſe. 324
Les Indiens ont copié des traits d'hiſtoire dans Pythagore. 326
Exemple ſingulier de la preuve de la Metempſycoſe. 332
Autre hiſtoire, pour prouver que les dieux ſont obligés d'animer des Corps pour faire pénitence de leurs péchés 336
Les Indiens admettent auſſi la Metempſycoſe parmi les bêtes. 337
Opinion des Indiens au ſujet de la deſtruction du Monde. 339

Conformité de ce ſentiment avec celui des Platoniciens. 341
Véritable ſyſtème des Brames ſur la Metempſycoſe. 255
Idem. *Sur la diverſité des conditions.* 356
Hiſtoire ſinguliere d'un Prince Indien qui avoit été Chien. 359
Raport d'un Voyageur récent ſur la Religion des Indiens. 362
Gouvernement de l'Indoſtan. 364
Punition des Criminels. 365
Maniere dont la Juſtice eſt adminiſtrée. 356
La coutume d'une Caſte régle tous les Jugemens. 367
Exemple de la pénétration d'un Roi Indien, comparé au Jugement de Salomon. 369
Autre exemple d'une grande Sagacité & de Juſtice. 372
Maxime au ſujet des viſites. 373
Quels ſont les Juges de chaque Bourgade. 375
Devoir des Parties qui plaident. 376
Formalités à remplir lorſque les Indiens empruntent de l'argent. 377
Epreuve qu'on fait ſubir aux Criminels. 379
Les crimes ſont fort rares aux Indes. 381
Maximes qui dirigent les Sentences des Juges. 382 & ſuiv.

SECOND VOLUME.

CHAPITRE PREMIER.

§ Premier.

Royaume & Isle de Lieou-Kieou, tributaires de la Chine, page 1

§ II.

Détails Géographiques sur le nombre & la situation des Isles de Lieou-Kieou. 2

Position des 36 Isles qui composent le Royaume de Lieou-Kieou. 6

§ III.

Annales du Royaume de Lieou-Kieou. 11

Le Roi de Lieou-Kieou se rend tributaire de l'Empire de la Chine. 21

Entreprise des Japonois sur les Isles de Lieou-Kieou. 33

Caughi, Empereur de la Chine, affermit son autorité dans le Royaume de Lieou-Kieou. 36

CHAPITRE II.

Religion, mœurs & usages des Habitans des Isles de Lieou-Kieou.

§ Premier.

Religion. Le culte de Fo domine dans ce Royaume. 37

§ II.

Mœurs, usages & mariages des habitans de Lieou-Kieou. 39

La Polygamie y est permise. 40

§ III.

Respect pour les Morts à Lieou-Kieou. 41

§ IV.

Dégrés de Noblesse, établis comme à la Chine, Mandarins. 42

§ V.

Revenus du Roi de Lieou-Kieou. 43

§ VI.

Commerce, Manufactures du Royaume de Lieou-Kieou. 44

§ VII.

Tribunaux, administration de la Justice, civile & criminelle. 45

Langues qui sont en usage dans le Royaume de Lieou-Kieou. 46

Maniere dont on bâtit à Lieou-Kieou. 48

Observation sur la Langue & les caractéres de la Chine. 49

CHAPITRE III.

§ Premier.

Description de la grande Isle. 50

Construction des Maisons. Idem.

Productions en tout genre. 51

§ II.

Notice des autres Isles. 53

Leurs productions. 54

§ III.

Caractére des Insulaires de Lieou-Kieou. 55

§ IV.

Cérémonial pour l'installation du Roi de

Lieou-Kieou, comme tributaire de la Chine. 57

CHAPITRE IV.

Du Tibet & des Royaumes voisins.

§ Premier.

Notions Géographiques du Tibet. 68

Éclaircissemens sur les Relations des Jesuites concernant ces Contrées. 70

Observations sur les Relations des Capucins, qui n'ont respecté ni la raison, ni la vraisemblance. 72

§ II.

Observations Physiques & Politiques du Jesuite Desideri, sur le Tibet. Idem.

Étendue du deuxiéme Tibet ou Butan. 74

Éloignement de cet État de Kaschemire, Ville de l'Empire Mogol. 46

Religion des Thibetains. 77

Leur caractére. 78

Troisiéme Tibet. 80

CHAPITRE V.

Détroits de Malaque, Isles de Nicobar & de Polaure. 83

§ Premier.

Route qu'il faut tenir pour passer les Détroits de Malaque & de Gobernadour. 83

Ville de Malaque, dans l'Isle de Sumatra. 89

§ II.

Notice des Isles de Nicobar. 90

§ III.

Description de l'Isle de Polaure. 92

§ IV.

Isle de Sumatra, sa situation. 97

Royaume d'Achem dans cette Isle, description de cette Ville. 98

CHAPITRE VI.

Isle de Java, sa situation 103

CHAPITRE VI.

Des Isles Philipines en Général. 109

§ Premier.

De la Ville de Manille, Capitale des établissemens Espagnols dans les Indes Orientales. 109

Des productions de l'Isle Luçon. 111

Portrait des Pintados, habitans d'une Province des Philipines. 114

Tribunaux de Justice, Administration politique. 120

§ II.

Révolution arrivée à Manille. 121

§ III.

Histoire de la découverte des Philipines. 126

CHAPITRE VII.

Des Isles apellées Nouvelles Philipines.

§ Premier.

Isles Palaos & Carolines. 129

Nombre & noms des Isles Carolines. 135

Habillemens des Habitans de ces Isles. 136

Ajustement des Femmes, leur langage. 137

§ II.

Autres Isles Carolines, découvertes en 1710 & 1721. 142

Relation en forme de Journal, de la découverte des Isles Palaos ou nouvelles Philipines, Idem.

§ III.

Autre Relation des Isles Carolines, qui paroissent faire partie des Isles Palaos. 151

Détail sur les Isles de cet archipel. 160

§ IV.

Notice des Habitans de ces Isles, de leurs usages civils & religieux 166

CHAPITRE VIII.

Isle de Poulocondor ou d'Orleans. 182

Production de cette Isle. 186

Lézards & Écureuils volants qu'on y trouve. 184

Détail des usages civils, de la doctrine & du culte religieux des habitans. 186

CHAPITRE IX.

Du Royaume de Tonquin. 192

Mœurs des Peuples de ce Royaume. 193

Révolutions arrivées dans cet état, 194

Anecdote au sujet d'un Jesuite. 196

Usages, Religion & loix des Tonquinois. 198

Chapitre X.

De la Cochinchine.

§ Premier.

Notions géographiques & physiques. 200
Division de la Cochinchine. 201
Ses productions en tout genre. 202
Définition plaisante. 204
Nids d'oiseaux. 206

§ III.

Peuples de la Cochinchine, leur portrait, leurs habillemens, leurs Villes, habitations & usages. 208
Usages des Cochinchinois. 209
Langue des Cochinchinois. 210
Leurs sciences. 211

§ IV.

Gouvernement de la Cochinchine. 212
Despotisme du Roi. 213
Administration dans les Provinces. 214
Loix qui y sont en usage. 215
État Militaire de la Cochinchine. 216
Adresse des Canoniers Cochinchinois. 217
Construction des Vaisseaux. Idem.
Caractére des Cochinchinois. 218

§ V.

Établissement des Européans à la Cochinchine. 221

Chapitre XI.

De la Chine. 224
Route de Canton à Pekin. 225

Palais de l'Empereur de la Chine. 226
Ses Maisons de plaisance. 227
Les agrémens qu'on y trouve. 229
Petite Ville bâtie pour un usage extraordinaire. 236
Fête singuliere qui s'y donne. 238
Fameuse Fête des lanternes. 241
Observation d'un Empereur Chinois, sur la maniere de bâtir en Europe. 243
Dépense excessive pour une Maison de plaisance. 245
Voyage d'un autre Jesuite de Canton à Pekin. 254
Reception que lui fait l'Empereur. 257
Fête Solemnelle qu'on célébre à Pekin. 258
Ouvrages & decorations auxquelles elle donne lieu. 259
Entreprise téméraire de quelques Mandarins. 260
Description des Ornemens placés le long de la Riviere. 261
Les Chinois cherchent toujours à imiter la nature. 263
Ordre qui fut observé à cette fête. 268
Machine curieuse en méchanique. 271

§ Premier.

Mémoire sur la cire d'arbre de la Chine. 275
Nature de l'arbrisseau qui la porte 276
Insectes qui la produisent. 277

Maniere dont on les place sur l'arbre. 278
Façon dont ces insectes font cette cire. 279
Idem *Dont on la recueille* 280
Usage dont elle est à la Chine. 282

Chapitre XVII.

De la Californie.

§ Premier.

Commencement des établissemens des Jesuites dans cette contrée. 283
Sa division en 4 cantons. 285

§ II.

Sa situation, son climat & ses productions. 287
Animaux de ce pays. 291
Perles qu'on pêche sur ses côtes. 293

§ II.

Mœurs & usages des habitans de la Californie. 294
Leur systême religieux, leurs loix. 297

Chapitre XVII.

Mémoire sur une Isle sortie de la mer en 1709. auprès de Santorin, à 50 lieues de l'Isle de Candie. 303

FIN.

34991.

E767
558M
v.2